Mary Elizabeth Braddon

LA TRACE DU SERPENT
(tome 1)

traduction :
Charles Bernard-Derosne

1864

bibliothèque numérique romande
ebooks-bnr.com

Table des matières

« Poor race of men, said the pitying spirit,
Dearly ye pay for your primal fall ;
Some flowers of Eden ye yet inherit,
But the trail of the serpent is over them all. »

MOORE.

LIVRE PREMIER

CHAPITRE PREMIER

LE BON MAÎTRE D'ÉCOLE

Je ne suppose pas que la pluie tombât plus fort à Slopperton sur le Sloshy que partout ailleurs ; mais il y pleuvait. Il eût été difficile de trouver dans tout Slopperton un seul parapluie capable de résister aux torrents qui inondaient la ville ce jour de novembre, entre quatre et cinq heures de l'après-midi. Chaque ruisseau dans High Street (qui était bien entendu la plus petite), dans la New Street (la plus ancienne de la ville), dans East Street, dans West Street, dans Blue Dragon Street et dans Wind Mill Street ; chaque ruisseau, dans chacune de ces rues, formait un petit Niagara, et à chaque tournant un Maelstrom en miniature où disparaissaient toutes sortes d'esquifs tels qu'écorces d'orange, tiges et semelles de bottes, bouts de papier, tout comme de vrais vaisseaux sont engloutis dans les grands tourbillons des mers du Nord. Cette rivière assez laide, qu'on appelle le Sloshy, formait une sorte de Mississipi, et les bateaux charbonniers qui couvraient sa surface se voyaient enlever les linges et les cordes qui meublent ordinairement leurs ponts. C'était décidément un affreux jour de novembre, un de ces jours où le brouillard revêt la forme d'un démon, où il se penche sur l'épaule des passants et leur souffle à l'oreille des paroles de suicide : « Coupez-vous la gorge, vous savez que vous avez un rasoir

et que vous ne pouvez vous raser, parce que vous avez bu et que votre main tremble ; une petite incision sous l'oreille gauche, et la chose serait faite. C'est, en vérité, ce que vous pouvez faire de mieux. » Un jour où la pluie monotone, persévérante, incessante, prend une voix pour vous dire : « Ne pensez-vous pas que vous allez devenir mélancolique ou fou ? Regardez-moi, soyez assez bon pour me contempler ainsi une couple d'heures de suite, et pendant que vous me considérez, songez à la jeune fille qui fit la coquette avec vous il y a dix ans, et demandez-vous si vous seriez aujourd'hui un homme beaucoup plus heureux si elle vous eût aimé réellement. Ah ! je pense que, si vraiment vous étiez assez bon pour me regarder longtemps, vous pourriez croire que vous devenez fou. » Le vent reprend. Que dit-il encore quand il vient à travers le sombre passage et vous plonge un poignard dans le dos, juste entre les deux épaules, comme un lâche qu'il est ? Que vous dit-il ? Pourquoi vous souffle-t-il à l'oreille de penser à la petite fiole de laudanum que vous avez mise en haut la semaine dernière, le jour où vous aviez mal aux dents, et dont vous ne vous êtes pas servi ? Un jour brumeux, humide, venteux, un vilain jour de novembre enfin, un jour dangereux. Que Dieu nous garde de mauvaises pensées aujourd'hui, et qu'il nous épargne aussi les enquêtes de police la semaine prochaine. Qu'on nous serve un verre de liquide bien chaud et bien fort, et qu'on nous prépare quelque chose de bon pour souper ; enfin, tout ce qui peut nous aider à supporter un jour comme celui-ci ; car si les cordes du piano qu'on entend là-bas, – cet instrument construit d'après des principes mécaniques et par des mains mortelles, – éprouvent par ce temps humide une dépression, un ramollissement, comment savons-nous s'il n'y a pas dans cet autre instrument plus délicat et qui n'est pas construit d'après les principes de la mécanique, l'esprit humain, en un

mot, comment savons-nous s'il ne se trouve pas un peu dérangé par ce vilain jour de novembre ?

Mais sans doute les mauvaises influences ne peuvent venir qu'aux hommes mauvais, et ce doit être un bien méchant homme que celui dont l'humeur suit les fluctuations du baromètre. Les gens vertueux sont toujours vertueux sans doute ; et quels que soient les changements, les hasards, les épreuves ou les tentations, ils ne peuvent être autrement que vertueux. Pourquoi donc un jour humide ou un jour sombre les attristerait-il ? Non, ils regardent passer sous leurs fenêtres des femmes et des hommes sans asile, des orphelins mouillés jusqu'aux os, et rendent grâce au ciel de n'être pas comme les autres hommes, en bons chrétiens qu'ils sont, payant régulièrement les impôts, et ne manquant jamais de se rendre aux offices les dimanches.

Tel était M. Jabez North, maître d'études à l'académie du docteur Tappenden. Ni le vent, ni la pluie, ni le brouillard ne l'affectaient le moins du monde. Un bon feu brûlait à l'une des extrémités de la salle, et l'élève Allecompain aîné venait d'être condamné à payer une amende de six pence et à copier une page de grammaire latine pour s'en être approché sans permission et y avoir chauffé les engelures de ses mains, mais Jabez North ne s'approchait jamais du feu, bien que dans sa position il eût pu le faire à tout moment. Il n'avait pas froid, ou bien, s'il avait froid, cela lui était indifférent. Il était assis devant son pupitre, occupé à tailler des plumes, ce qui ne l'empêchait pas d'entendre six jeunes gens aux nez rouges conjuguer le verbe *amo*, j'aime, tout en laissant paraître les signes les plus évidents du verbe actif *grelotter*. Ce n'était pas seulement un bon jeune homme que ce Jabez North (et il fallait que ce fût un bien bon jeune homme,

en effet, car ses louanges étaient dans toutes les bouches de Slopperton, et même il était considéré par la plupart des bonnes vieilles dames comme une incarnation de l'adjectif *pieux*), mais c'était en même temps un beau jeune homme. Il avait des traits fins et délicats, un teint pâle et pur, et, disaient les jeunes femmes, de très beaux yeux bleus ; seulement il était fâcheux que ces yeux qu'on trouvait d'une si jolie couleur ne vous regardassent jamais en face ni assez longtemps pour vous permettre de définir leur nuance exacte ou leur expression véritable. Bien qu'il eût une belle chevelure frisée, ce que l'on est convenu d'appeler une belle tête, et ce qui est réellement une belle tête, selon l'opinion de bien des gens, il était dommage qu'il eût une dépression sensible de chaque côté de la tête à l'endroit même où les gens superstitieux placent l'organe de la conscience. Et même un phrénologue qui était passé par Slopperton avait déclaré Jabez North singulièrement dépourvu de cette petite vertu, et il avait ajouté qu'il n'avait rencontré une telle pauvreté dans toute la région morale que sur le crâne d'un criminel fameux qui, ayant invité un ami à dîner, l'avait assassiné sur l'escalier de la cuisine pendant qu'on dressait le premier service. Il va sans dire que les Sloppertoniens déclarèrent que le savant homme était un imposteur et sa science du charlatanisme ; ce que, du reste, ils avaient coutume de faire pour tout professeur et sa science assez fous pour se montrer à Slopperton.

La ville de Slopperton croyait en Jabez North, sans doute parce que Slopperton l'avait pour ainsi dire créé, vêtu et nourri, parce qu'elle avait soutenu ses premiers pas, parce qu'elle l'avait caressé et vu grandir à l'ombre de l'aile sloppertonienne et devenir le bon et digne jeune homme qu'il était.

Voici comment les choses s'étaient passées. Dix-neuf ans avant ce jour de novembre si sombre et si triste, un tout jeune enfant avait été trouvé, selon toute apparence noyé, dans les eaux bourbeuses du Sloshy. Heureusement il était moins noyé que sale, et, après avoir été soumis à un traitement des plus vigoureux, après avoir été, par exemple, tenu la tête en bas et écorché vif à l'aide d'un torchon par la Société philanthropique de Slopperton, le pauvre enfant avait poussé un léger cri et donné d'autres signes de son retour à la vie. Il avait été trouvé dans une rivière de Slopperton par un batelier de Slopperton, rappelé à la vie par une société philanthropique de Slopperton, et porté par le bedeau de l'église de Slopperton à l'asile de la même ville. Slopperton ne pouvait pas facilement se débarrasser de cet intrus ; le mieux était donc de faire contre fortune bon cœur et d'élever, en s'imposant un sacrifice, ce jeune étranger fort importun. Vraiment la vertu porte sa récompense, car du banc de l'asile à la place de professeur à l'école du dimanche, de l'école du dimanche à une place de surnuméraire chez le docteur Tappenden, de cette position infime à la chaire de la quatrième classe, de cette chaire à celle de la première classe, puis inspecteur et factotum, furent autant de degrés que Jabez franchit, on peut le dire, avec des bottes de sept lieues.

Maintenant, pour ce qui est du nom de Jabez North, il ne faudrait pas supposer que lorsqu'une misérable femme (folle ou poussée par une misère intense, qui sait ?) jette son enfant dans la rivière ; il ne faudrait pas supposer, disons-nous, qu'elle laisse dans la poche de l'enfant une carte avec son nom et son adresse gravés en taille-douce sur la porcelaine. Non. On l'inscrivit sur le livre de l'asile sous le nom de Jabez, parce que Jabez était un vilain nom et plus en rapport avec la coupe de ses vêtements et les circonstances dans

lesquelles il se trouvait, que ne l'eussent été Auguste, Charlemagne, Réginald, et même Conrad. Puis on l'avait appelé North parce qu'il avait été trouvé sur la rive nord du Sloshy, et ensuite parce que North était un nom extrêmement vulgaire et fâcheux, parfaitement approprié à un pauvre, car on ne pouvait pas décemment permettre que plus tard il signât Montmorency ou bien Fitz Hardinge.

Il est des natures (bien que créées par Dieu) assez ingrates et assez noires pour trouver dur et amer le traitement qu'on reçoit à l'asile ; des natures chez lesquelles la méchanceté est tellement innée, que la tyrannie ne saurait les rendre meilleures, et qui ne peuvent s'accommoder aux railleries et aux insultes que les professeurs de la quatrième classe ont souvent à subir de leurs élèves. D'autres natures aussi sont assez faibles et assez sentimentales pour ne souffrir aucun lien humain ; d'une enfance, sans père ou sans mère ; d'une jeunesse, sans sœur ou sans frère. Mais telle n'était pas l'excellente nature de Jabez North. La tyrannie le trouva doux, mais elle le laissa plus souple encore ; l'insulte le trouva patient, mais elle le rendit comme un agneau ; les paroles de mépris glissaient sur lui ; les expressions dures étaient comme des gouttes d'eau sur le marbre, tant elles étaient impuissantes à l'atteindre et à le blesser. Il supportait l'insulte d'un enfant, que de sa main puissante il aurait pu étrangler ou jeter par la fenêtre, comme il faisait d'une plume usée. Mais c'était un bon jeune homme, un bienveillant jeune homme, donnant en secret et recevant presque toujours sa récompense ouvertement. Sa main gauche savait à peine ce que faisait sa main droite, que Slopperton le savait depuis longtemps. Donc chacun dans la ville louait ce jeune homme modeste, et beaucoup prophétisaient que l'enfant trouvé serait un jour un des plus grands hommes de la très grande ville de Slopperton la Grande.

Au vilain jour de novembre succéda une laide nuit : nuit noire à cinq heures, et déjà les rares et fumeuses chandelles éclairaient les salles d'étude de rétablissement du docteur Tappenden ; de longues rangées de tasses, splendide invention pour réchauffer les mains des jeunes garçons, étaient remplies d'un liquide semi-opaque, bien connu sous le nom de lait et eau, et ornaient les tables à pupitres. Nuit bien plus noire encore quand ces tasses eurent été enlevées par une servante rousse, dont le nez, les coudes et les articulations étaient généralement tachetés de violet ; quand toute trace du repas du soir eut disparu ; quand les six jeunes gens aux nez rouges se furent penchés sur leur Virgile, contre lequel ils nourrissent une haine mortelle, convaincus qu'ils sont que le poète latin n'a écrit que dans l'intention bien arrêtée de les faire punir, voire même fouetter, en expiation de leur inaptitude à le traduire. Certes, s'il n'eût pas été un méprisable coquin, il eût écrit en anglais, et il n'eût pas ainsi donné aux gens la peine de le traduire. Nuit plus noire encore à huit heures, quand les jeunes gens eurent gagné leurs lits, où ils se seraient endormis peut-être, si Allecompain aîné n'avait pas servi pour souper, dans sa chambre, des plumcakes, des pieds de cochon, des escargots, des nougats et des flacons de limonade, le tout étalé sur une pile d'oreillers. Jabez est demeuré dans la salle d'études, où il corrige une énorme série de thèmes latins. Voyez-le à la lueur de cette unique chandelle ; voyez ses yeux, fixes maintenant, car il ne pense plus qu'on le regarde, fixes et brillants d'un feu contenu qui pourrait bien un jour devenir une flamme terrible ; voyez son visage, sa bouche déterminée, ses lèvres minces formant l'arc, et dites si c'est là le visage d'un homme prêt à se contenter d'une vie triste, obscure et monotone ? Il y a de l'intelligence dans ses traits, mais ce n'est pas avec cette sorte d'intelligence qu'un homme passe sa vie à corriger des

thèmes et des versions. Si nous pouvions lire dans son cœur, nous y verrions les réponses à ces questions. Il lève le couvercle de son pupitre, pupitre vaste et profond qui contient bien des choses : du papier, des plumes, des cahiers, des lettres, et un long bout de corde épaisse, objet étrange à trouver dans le pupitre d'un maître d'études. Il le regarde comme pour s'assurer qu'il est toujours là ; puis il referme vivement le pupitre, le ferme, met la clef dans la poche de son gilet, et, quand, à neuf heures et demie, il monte à sa petite chambre au faîte de la maison, il l'emporte sous son bras.

CHAPITRE II

BON À RIEN

La nuit de novembre est bien plus désagréable, bien plus noire, bien plus humide sur la route qui mène à Slopperton que partout ailleurs. C'est en tout temps une route bien triste que celle de Slopperton, et surtout à un mille environ de la ville il y a un endroit plus triste à lui seul que la route tout entière. En cet endroit s'élève une maison solitaire qu'on appelle le Moulin Noir. C'était autrefois l'habitation d'un meunier, et le moulin est encore debout, bien que hors d'usage. Des changements et des améliorations y ont été apportés, et aujourd'hui c'est une maison fort habitable, assez désolée et sinistre d'aspect, il est vrai, mais qui ne manque pas d'un certain caractère. Elle est habitée par une dame veuve qui avait eu autrefois une grande fortune, mais cette fortune avait été presque entièrement gaspillée par les déportements de son fils unique. Ce fils avait quitté. Slopperton depuis longtemps ; sa mère n'avait pas entendu parler de lui depuis des années ; quelques personnes prétendaient qu'il était à l'étranger ; elle essayait de le croire, mais il lui arrivait souvent de le pleurer comme mort. Elle vivait modestement, avec une vieille servante qui ne l'avait jamais quittée depuis son mariage, et lui avait été fidèle dans le malheur comme dans la prospérité. Il arriva qu'à cette même époque, mistress Marwood (c'était le nom de la propriétaire du Moulin Noir) venait de recevoir la visite d'un frère récemment de retour de l'Inde avec une immense fortune. Ce frère, M. Montague Harding, s'était empressé, aussitôt débarqué,

de se rendre auprès de son unique sœur, et l'arrivée du riche nabab à la maison solitaire du chemin de Slopperton avait été une neuvième merveille pour les bons habitants de cette excellente ville. Il n'avait amené avec lui qu'un seul domestique, un Indien. Sa visite devait être de courte durée, car il était sur le point d'acheter une propriété dans le midi de l'Angleterre, pour y venir résider avec la veuve sa sœur.

Slopperton eut beaucoup à dire sur le compte de M. Harding. Cette ville le gratifiait de la possession d'un nombre incalculé et incalculable de roupies, mais elle ne lui accordait pas la possession de la centième partie d'une once de foie. Slopperton avait porté des cartes au Moulin Noir, et avait songé sérieusement à envoyer une députation auprès du riche Indien pour le prier de vouloir bien représenter ses habitants au grand congrès de Westminster. Mais M. Harding et mistress Marwood ne frayèrent aucunement avec Slopperton, et ils furent désormais tenus pour gens mystérieux, pour ne pas dire dangereux.

Le frère et la sœur sont assis devant la cheminée, dans le petit salon bien chaud, bien éclairé et bien confortable du Moulin Noir. Mistress Marwood a dû être belle, mais sa beauté a été détruite par les soucis et les incertitudes qui usent l'espérance la plus forte, comme l'eau tombant goutte à goutte use le roc le plus dur. M. Harding ressemble beaucoup à sa sœur, mais si son visage est vieux, il ne paraît pas trop soucieux. C'est le visage d'un excellent homme, que ni les craintes ni les tracas ne sauraient rendre inquiet. Il adresse la parole à mistress Marwood :

« Et vous n'avez pas eu de nouvelles de votre fils ?

— Depuis près de sept ans. Sept ans d'incertitude cruelle ; sept ans pendant lesquels chaque coup frappé à la

porte semble frappé sur mon cœur, chaque pas sur le sable du jardin vibre dans mon âme.

— Et vous ne croyez pas qu'il soit mort ?

— J'espère qu'il ne l'est pas, et je prie ; il n'est pas mort, non ; il n'est pas mort sans se repentir ; il n'est pas mort sans ma bénédiction ; il ne m'a pas quittée pour toujours sans un seul serrement de mains, sans me demander pardon, sans un murmure de regret pour tout ce qu'il m'a fait souffrir.

— C'était donc un bien mauvais sujet ?

— Il était ivrogne et joueur. Il jetait son argent par les fenêtres. Il avait de mauvaises connaissances, je le sais, mais il n'était pas méchant au fond. Le soir même de son départ, le soir où je le vis pour la dernière fois, je suis certaine qu'il regrettait sa mauvaise conduite ; il dit même quelques mots à ce sujet : il disait que le chemin qu'il suivait était bien sombre, mais qu'il fallait qu'il allât jusqu'au bout.

— Et vous ne fîtes aucune remontrance ?

— J'étais lasse de lui en faire, lasse de prier, et j'avais usé mon âme à de vaines espérances.

— Pauvre Agnès ! pauvre garçon ! malheureux garçon ! que le ciel ait pitié de lui ! Que le ciel ait pitié de tous ceux qui n'ont pas d'asile par une nuit semblable ? »

Le ciel prenait, en effet, pitié du malheureux qui, sur la roule de Slopperton, à un mille environ du Moulin Noir, marchait d'un pas rapide vers la ville.

C'est un jeune homme dont les vêtements usés et presque en guenilles ne sont guère faits pour des temps comme celui-là. C'est un beau jeune homme, ou plutôt un

homme qui a été beau, mais sur lequel les jours et les nuits passés dans la débauche, les années dépensées dans l'ivresse, l'indifférence, et la folie, ont laissé des traces profondes. Il s'efforce de tenir allumé un mauvais cigare, et quand il s'éteint, ce qui arrive deux ou trois fois en cinq minutes, il laisse échapper des expressions qui, à Slopperton, sont considérées comme extrêmement grossières.

Il se parle à lui-même quand il n'est pas exclusivement occupé de son cigare.

« Fatigué, affamé, malade et glacé, c'est une singulière rentrée dans sa ville natale, pour le fils unique d'un homme riche, surtout après une absence de sept ans. Je me demande quelle est l'étoile qui préside à ma destinée ; si je le savais, je lui montrerais le poing, murmurait-il en regardant deux ou trois faibles lumières qui brillaient à travers la pluie et le brouillard. J'ai encore un mille à faire pour arriver au Moulin Noir, et alors que va-t-elle me dire ? Peut-elle faire autrement que me maudire ! Qu'ai-je gagné par une vie comme la mienne, sinon la malédiction d'une mère ? »

En ce moment son cigare s'éteignit tout à fait. Il le jeta en jurant dans le fossé qui bordait la route. Il enfonça son chapeau sur ses yeux, et plongea une de ses mains dans la poche de son habit. Il tenait de l'autre main un gros bâton qu'il avait coupé sur la roule, puis il continua de marcher à travers la boue et l'eau dans la direction du Moulin Noir, dont on apercevait déjà les fenêtres éclairées, qui, comme des phares, perçaient l'obscurité.

Il s'avançait, à travers l'eau et la boue, d'un pas fatigué et alourdi.

N'importe ; c'est le pas que sa mère attend depuis sept longues années ; c'est le pas qu'elle a cru entendre si souvent fouler le sable du jardin. Mais c'est bien réellement lui, maintenant. Revient-il pour le bien ou pour le mal ? Qui pourrait le dire ?

Un quart d'heure plus tard, le voyageur a pénétré dans le petit jardin de la maison du Moulin Noir. Il n'a pas le courage de frapper à la porte ; elle pourrait lui être ouverte par un étranger ; il pourrait apprendre quelque chose qu'il n'ose pas se dire à lui-même, quelque chose qui le ferait tomber roide mort sur le seuil.

Il voit de la lumière dans le petit salon ; il approche, et il entend la voix de sa mère.

Il y a bien longtemps qu'il n'a prié, mais il tombe à genoux devant la porte-fenêtre qui ouvre sur le jardin, et rend grâce au ciel.

Que va-t-il faire ? Que peut-il espérer de cette mère qu'il a si cruellement abandonnée ?

En ce moment M. Harding ouvre la fenêtre pour regarder dans la nuit obscure, et le jeune homme tombe épuisé au milieu du salon.

Laissons tomber le rideau sur l'agitation et l'étonnement de cette scène. La joie de la mère est trop sainte pour être décrite. Et les larmes abondantes du fils prodigue !… Qui peut décrire les larmes d'un homme dont la vie n'a été qu'une longue carrière d'indifférence, et qui voit ses fautes écrites sur le visage de sa mère ?



La mère et le fils demeurent ensemble, s'écoutant parler avec avidité pendant deux longues heures. Il ne lui dit pas toutes ses folies, mais tous ses regrets, son châtiment, son angoisse, sa pénitence, et ses résolutions pour l'avenir.

Assurément, c'est pour le bien, et pour le bien seulement, qu'il est revenu, qu'il a fait cette terrible et longue route malgré les peines et les souffrances pour venir s'agenouiller aux pieds de sa mère et décider de ses projets pour l'avenir.

La vieille servante, qui a connu Richard tout enfant, partage la joie de sa mère ; après le léger souper auquel on force le voyageur à prendre part, M. Harding et Richard persuadent à mistress Marwood de s'aller reposer. Restés en tête-à-tête, l'oncle et le neveu causent devant le pétillant feu de charbon, tout en dégustant une bouteille de vieux madère.

« Mon cher Richard (le nom du jeune homme est Richard ; ses compagnons de plaisir l'ont surnommé Dick le Diable) ; mon cher Richard, dit M. Harding avec une certaine gravité, je suis sur le point de vous dire quelque chose que, je l'espère, vous prendrez en bonne part.

— Je ne suis pas tellement accoutumé aux bonnes paroles des bonnes gens pour prendre en mauvaise part ce que vous pouvez avoir à me dire.

— Vous ne mettrez pas en doute la joie que me cause votre retour, si je vous demande quels sont vos projets pour l'avenir ? »

Le jeune homme secoua la tête. Pauvre Richard ! Il n'avait jamais eu de projets bien arrêtés pour l'avenir, depuis qu'il était au monde, sans quoi il aurait pu ne pas être ce qu'il était ce soir-là.

« Mon pauvre garçon, je vous crois un noble cœur, mais vous avez gaspillé votre vie. C'est ce qu'il faut réparer. »

Il secoua de nouveau la tête. Il ne pouvait rien faire par lui-même.

« Je ne suis bon à rien, dit-il, je suis un mauvais sujet. Je m'étonne qu'on ne pende pas les gens de ma sorte. »

Il dit ces mots avec sa manière ordinaire, pleine d'insouciance, comme si ce devait être drôle d'être pendu.

« Dieu merci, mon cher garçon, vous nous êtes revenu. Maintenant j'ai dans l'idée que je puis encore faire de vous un homme. »

Cette fois Richard releva la tête ; une lueur d'espoir brillait dans ses yeux, une seconde avait suffi pour le rappeler à la vie. C'était un de ces hommes que les bons et mauvais anges semblent se disputer sans cesse, mais que nous espérons tous voir sauvés à la fin.

« J'ai un projet dont l'idée m'est venue depuis votre arrivée si inattendue, continua son oncle. Si vous restez ici, votre mère, qui, comme toutes les mères affectueuses, s'imagine que vous êtes un jeune enfant en jupons, votre mère voudra vous garder ici du matin au soir sans que vous fassiez rien, sans que vous ayez la plus légère occupation ; vous retomberez infailliblement au milieu de vos anciens camarades, au milieu de tous ces mauvais garnements. Ce n'est pas le moyen de redevenir homme, Richard. »

Richard, radieux maintenant, partage l'avis de son oncle.

« Voici quel est mon plan : Vous partirez demain matin avant le lever de votre mère, avec une lettre d'introduction que je vous donnerai pour un vieil ami à moi, négociant à Gardenford : c'est à environ quarante milles d'ici. Sur ma demande, il vous donnera une place dans ses bureaux, et de plus il vous traitera comme si vous étiez son propre fils. Vous pourrez venir ici voir votre mère aussi souvent que vous voudrez ; et si vous prenez goût au travail au point de commencer votre fortune, je connais un vieux camarade tout récemment arrivé de l'Inde, qui a une maladie de foie et ne fera pas de bien vieux os, et qui vous laissera une autre fortune pour ajouter à celle que vous aurez commencée. Qu'en dites-vous, Richard ? est-ce entendu ?

— Mon cher… mon généreux oncle !… » s'écria Richard en serrant avec force la main du vieillard.

C'était entendu. Un bureau était bien ce qui convenait à Richard : il travaillerait avec courage, nuit et jour, à réparer le passé et à prouver au monde qu'il y avait encore en lui de quoi faire un honnête homme.

Pauvre Richard, tout à l'heure il voulait qu'on le pendît, maintenant le voilà radieux et plein d'espoir ; décidément le bon ange l'emportait.

« Quoi qu'il en soit, Richard, vous ne pouvez pas commencer votre vie nouvelle sans argent : je vous donnerai donc tout ce que j'ai ici. Je ne crois pas pouvoir mieux vous prouver ma confiance en vous, et la certitude que j'ai que vous ne reviendrez pas à vos anciennes habitudes, qu'en vous donnant cet argent. »

Richard regarde, reste muet ; il ne sait comment témoigner sa gratitude.

Le vieillard emmène son neveu au premier dans sa chambre ; dans l'embrasure d'une fenêtre se trouve un meuble magnifique moitié secrétaire, moitié commode ; il l'ouvre, et en retire un portefeuille contenant cent trente pièces étrangères en or, et deux traites de cent livres sterling chacune, sur une banque anglo-indienne de la Cité.

« Prenez ceci, Richard. Usez des espèces pour vos besoins les plus urgents, achetez les effets de toilette qui conviennent à mon neveu… et en arrivant à Gardenford, placez le reste à la banque pour vos besoins futurs. Et comme je désire que votre mère ignore nos arrangements jusqu'à ce que vous soyez parti, ce que vous avez de mieux à faire est de vous mettre en route demain matin avant qu'on soit levé.

— Je partirai dès l'aube ; je puis laisser un mot pour ma mère.

— Non, non, dit l'oncle, je lui conterai tout cela. Vous pourrez écrire en arrivant à votre destination. Vous allez me trouver bien cruel d'exiger que vous partiez la nuit même de votre retour ; mais, voyez-vous, mon cher enfant, il faut battre le fer pendant qu'il est chaud. Si vous restiez ici, il se pourrait que vos bonnes résolutions fussent ébranlées par d'anciennes influences ; car la meilleure résolution n'est qu'un germe, Richard, et si elle ne porte pas les fruits d'une bonne action, c'est une indignité, car c'est un mensonge, c'est une promesse qu'on n'a pas tenue. J'ai trop bonne opinion de vous pour penser que vous n'êtes pas revenu au logis de votre mère sans rapporter un meilleur fruit de votre repentir que des résolutions stériles. Je crois que vous êtes bien décidé à changer de conduite.

— Vous avez raison de le croire, monsieur ; je ne demande que l’occasion de vous prouver que je suis de bonne foi. »

M. Harding est parfaitement satisfait, et il recommande une fois encore à Richard de partir le lendemain de grand matin.

« Je quitterai la maison à cinq heures, dit Richard ; il y a un train pour Gardenford vers six heures. Je sortirai sans faire de bruit et sans réveiller personne. Je connais bien le chemin, je pourrai sortir par la porte du salon, et de cette façon je n’aurai pas à ouvrir celle du vestibule ; car je sais que cette stupide vieille Martha garde les clefs sous son oreiller.

— À propos, où donc Martha va-t-elle vous mettre cette nuit ?

— Je pense qu’elle me mettra dans la petite pièce qui se trouve immédiatement sous cette chambre. »

Ils descendirent au petit salon et trouvèrent en effet la vieille Martha occupée à faire un lit sur le sofa.

« Vous dormirez confortablement ici pour cette nuit, master Richard, dit la vieille femme ; mais si madame ne fait pas réparer ce plafond, il arrivera quelque accident bien sûr. »

Ils levèrent tous les yeux au plafond : le plâtre était parti en plusieurs endroits, et l’on voyait deux ou trois crevasses assez considérables.

« S’il faisait jour, grommela la vieille femme, vous pourriez voir dans la chambre de M. Harding, car monsieur ne veut pas de tapis. »

Monsieur dit qu'il n'avait pas été habitué à marcher sur des tapis dans l'Inde, et qu'il aimait la vue des planches que Martha entretenait aussi blanches que la neige.

« Et ce n'est pas chose facile que de les tenir blanches, je vous l'assure ; car dès que j'éponge le plancher de la chambre d'en haut, l'eau coule à travers et vient salir les meubles de celle-ci. »

Mais Dick le Diable ne semblait pas prendre un intérêt bien grand au plafond en ruine. Le madère, le brillant avenir qu'il entrevoyait, et l'émotion qu'il avait éprouvée, tout cela l'avait épuisé. Il se jeta dans les bras de son oncle, lui exprima chaleureusement sa gratitude, et se laissa tomber tout habillé sur le lit.

« Il y a dans ma chambre, dit le vieillard, un réveille-matin que je vais fixer à cinq heures. La porte de ma chambre est toujours ouverte, ainsi vous êtes certain de l'entendre. Cela ne réveillera pas votre mère, car elle couche à l'autre extrémité de la maison ; et maintenant, bonne nuit, et que Dieu vous bénisse, mon garçon ! »

Le vieillard est parti, et l'enfant prodigue s'est endormi. Sa belle figure a perdu presque toute son expression de débauche et de soucis, éclairée qu'elle est par cette nouvelle lueur d'espérance ; sa noire chevelure laisse à découvert son large front ; un doux sourire entr'ouvre ses lèvres et illumine ses traits vraiment beaux. Oh ! oui, il y a encore en lui l'étoffe d'un homme, bien qu'il dise qu'on devrait pendre qui lui ressemblait.

Son oncle s'est retiré dans sa chambre, où le valet indien l'aide à sa toilette de nuit. Ce valet est un Lascar et ne parle pas un mot d'anglais (son maître lui parle en hindoustani). Il

est d'une fidélité à toute épreuve, et il couche dans un petit lit dressé dans le cabinet de toilette attenant à l'appartement de son maître.

Au dehors la nuit est affreuse, le vent hurle autour des murs, on dirait des passants furieux vociférant pour être admis ; la pluie tombe à torrents sur les toits, et il semble qu'elle veuille inonder la vieille maison. Au dedans règne le calme et presque le bonheur ; l'enfant prodigue, repentant, repose en paix sous le toit longtemps désolé du vieux Moulin Noir.

La voix lugubre du vent semble avoir, cette nuit, une signification particulière, mais personne ne possède la clé de ce langage étrange ; et si par ses cris perçants et dissonants, il veut dire quelque secret sinistre ou donner un avertissement opportun, c'est en vain qu'il le tente, car personne ne l'écoute et ne le comprend.

CHAPITRE III

OÙ LE MAÎTRE D'ÉTUDE SE LAVE LES MAINS

M. Jabez North n'a pas une petite chambre à lui tout seul chez le docteur Tappenden. On ne gagne pas toujours à être trop bon, et notre ami Jabez trouva plus d'une fois ses bonnes qualités assez gênantes. Or il arriva qu'Allecompain jeune étant malade de la fièvre, parfois même ayant le délire, et le sous-maître étant un si excellent homme, si aimé des élèves, et son patron ayant une si grande confiance en lui, que le jeune malade avait été confié à ses soins, et l'on avait dressé un lit pour lui dans la chambre de Jabez.

Ce soir-là, quand notre ami monta à sa chambre, avec son vaste pupitre sous son bras et une petite chandelle dans la main gauche, il trouva l'enfant très mal, en vérité. Il ne reconnaît pas Jabez, car il parle de régates – de régates qui ont eu lieu l'été dernier pendant les vacances. Il est assis sur son oreiller, et il agite sa petite main en criant :

« Bravo, rouge !… rouge gagnera… Trois hourras pour rouge. Allons… allons… ferme… rouge. Bleu est battu… bleu a perdu… Georgey Harris gagnera la journée. J'ai parié pour Georgey Harris. Six pence sur Georgey ! Allons, allons, ferme !… »

« Ah ! ah ! il paraît que nous n'allons pas mieux ce soir, dit le maître d'études ; tant mieux. Nous n'avons pas la tête à

nous, et il est probable que nous n'observerons pas ce qu'on va faire ; tant mieux, tant mieux. »

Et l'excellent jeune homme commença à se déshabiller, non pas pour se mettre au lit, cependant, car il sortit d'une petite malle une blouse de couleur foncée, une paire de guêtres en cuir, une perruque noire et un chapeau de paysan à larges bords. Il revêtit ces choses, et s'assit devant la petite table sur laquelle il avait déposé le pupitre.

L'enfant continue à divaguer ; il parle maintenant de sa jolie petite sœur, qu'il n'a pas vue depuis l'automne :

« Secoue l'arbre… Henriette… secoue ferme… elles vont tomber. Il y en a tant qu'on ne peut pas les compter. Secoue ferme… Henriette… et prends garde à ta tête !… »

Le maître d'études prend dans son pupitre le paquet de cordes, et il se met à le dérouler. Il en a un autre paquet dans sa malle, et encore un autre sous son matelas ; il les joint ensemble : elles forment alors une corde d'une longueur considérable. Il promène ses yeux dans la chambre, approche la lumière du visage de l'enfant, mais rien dans son regard n'indique qu'il ait connaissance de ce qui se passe devant lui.

M. Jabez ouvre une des fenêtres de sa chambre ; elle est au troisième étage, et donne sur le jardin de récréation, à une certaine distance de la rue, qu'un mur très élevé sépare du jardin. À mi-hauteur environ de cette fenêtre, se trouvent deux poteaux servant à la gymnastique ; ils sont placés à dix pieds environ du mur de la maison, et le maître d'études les contemple d'un air indécis. Il laisse glisser la corde par la fenêtre, et fixe l'extrémité à un crochet en fer scellé dans la muraille. Il est fort commode, ce crochet, et solidement fixé, en apparence : on dirait même qu'il a été scellé depuis peu.

Il mesure des yeux la hauteur, puis jette encore un regard incertain sur les poteaux, et il va sortir par la fenêtre, quand une voix faible, partant du lit, lui crie :

« Que faites-vous donc avec cette corde ?… Qui êtes-vous ?… Qu'allez-vous faire avec cette corde ?… »

Jabez tourne la tête, et, chose assez étonnante de la part d'un si bon jeune homme, il laisse échapper quelque chose comme un blasphème.

« Stupide enfant, tu ne me reconnais pas ? Je suis Jabez, ton vieil ami.

— Ah ! bon vieux Jabez, il ne faudra pas me remettre au Virgile de sitôt, parce que j'ai été malade ; n'est-ce pas, monsieur North ?

— Non, non. Vois-tu, je fais une balançoire.

— Oh ! c'est fameux, une balançoire ; et la corde est joliment solide. Quand serai-je assez bien pour me balancer ? C'est si triste ici ! Je vais tâcher de dormir ; mais je fais de si mauvais rêves !

— C'est cela, c'est cela, dors, » fit le maître d'études d'une voix douce.

Cette fois, avant de se rapprocher de la fenêtre, il souffle la chandelle, il éteint également la veilleuse qui brûle sur la cheminée ; il porte la main sous sa blouse, comme pour s'assurer de la présence d'un objet sur son sein, le serre étroitement ; puis il saisit vigoureusement la corde et s'élance par la fenêtre.

Singulière manière de se balancer ! Il se laisse glisser pied par pied, avec une prudence merveilleuse. Quand il ar-

rive au niveau des poteaux gymnastiques, il donne à son corps un élan vigoureux, et parvient ainsi à se saisir du plus élevé des deux. La descente devient maintenant la chose la plus facile, et Jabez est tout aussi à l'aise que s'il descendait un escalier ordinaire, car il est très fort en gymnastique, ce M. Jabez. Il laisse la corde pendre à la fenêtre de sa chambre, puis il escalade sans difficulté le mur du jardin ; et quand les horloges de Slopperton sonnent minuit, il est déjà sur la grande route. Il suit un chemin qui entoure la ville, et une demi-heure plus tard il est de l'autre côté, dans la direction du Moulin Noir. Curieux moyen de faire une balançoire, que cette promenade après minuit ; et même cette promenade est assez étrange de la part d'un si bon, d'un si honnête jeune homme. Mais les gens les plus vertueux ont quelquefois d'étranges fantaisies ; et c'est peut-être ici le cas.

Une heure sonne à toutes les horloges de Slopperton ; deux heures, trois heures. Le jeune malade ne s'endort pas ; mais il repasse dans sa mémoire les scènes joyeuses de son enfance, les excursions pendant l'été, les vacances de Noël, et les jeux bruyants, le gentil babil de sa petite sœur, morte il y a trois ans. Tout cela passe confus dans son esprit ; et quand sonnent trois heures et un quart, il parle encore, il s'agite toujours sur son oreiller.

Bientôt la corde se tend de nouveau, et, quelques secondes plus tard, le sous-maître reparaît dans la chambre.

Il reparaît dans un état vraiment pitoyable. Ses vêtements sont couverts de boue et déchirés ; il est trempé jusqu'aux os, et la sueur coule de ses cheveux en désordre. Il est effrayant à contempler ainsi, avec ses yeux bleus éclairés d'une flamme furieuse. On dirait les yeux d'une bête féroce à laquelle on vient d'arracher sa proie. Ses mains se crispent

convulsivement, et sa langue ne cesse de murmurer des imprécations à demi étouffées, mais terribles.

« Tout cela pour rien ! dit-il ; toute cette peine, tout ce danger, tout pour rien ! tout le travail du cerveau et des bras, perdu ! Rien ! rien ! »

Il remet la corde dans la malle et commence à ôter ses habits. L'enfant malade, d'une voix faible, demande sa médecine.

Jabez verse une cuillerée d'une potion dans un verre, et d'une main assurée il l'approche des lèvres de l'enfant.

Celui-ci est sur le point de la prendre, quand tout à coup il pousse un cri.

« Qu'y a-t-il ? demande Jabez d'un ton bourru.

— Votre main ! votre main ! Qu'y a-t-il sur votre main ? »

Une tache sombre, un peu séchée, une tache rougeâtre, à la vue de laquelle l'enfant tremble de la tête aux pieds.

« Ce n'est rien ; prends ta médecine et dors. »

Mais l'enfant ne prendra pas sa médecine, il ne prendra plus rien de cette main tachée.

« Je sais ce que c'est, cette horrible tache. Qu'avez-vous fait ? Pourquoi êtes-vous descendu par la fenêtre à l'aide d'une corde ? Ce n'était pas pour faire une balançoire ; vous avez dû faire quelque chose d'horrible. Pourquoi êtes-vous sorti pendant trois heures, au milieu de la nuit ? Je les ai comptées. Pourquoi ces habits étranges que vous portez ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Je demanderai au docteur

de me faire sortir de cette chambre ; je ne veux pas y rester une minute de plus, car j'ai peur. »

L'enfant essaye en parlant de sortir du lit. Mais Jabez le maintient avec sa main puissante, qu'il presse sur la bouche du malade, ce qui l'empêche en même temps de bouger et d'appeler.

Avec la main qui lui reste libre, il prend un flacon parmi ceux qui encombrent la table de nuit. Il jette la médecine qui se trouve dans le verre, et la remplace par quelques cuillerées du liquide contenu dans un flacon étiqueté : *Opium – poison*.

« Maintenant, prends ta médecine, ou bien, demain, je me plaindrai au principal. »

L'enfant essaye de résister, mais en vain : une main vigoureuse lui rejette la tête en arrière, et Jabez verse le liquide dans sa gorge.

Pendant quelques instants encore, l'enfant continue de parler, puis il tombe dans un profond assoupissement.

Ensuite Jabez North se mit à laver ses mains. Quel étrange jeune homme, et surtout comme il s'y prend singulièrement pour laver ses mains ! Il les mouille avec soin dans une très petite quantité d'eau, et quand il a fini de les laver, quand l'eau a pris une couleur rougeâtre, il la boit, et sans faire la moindre grimace, encore.

« Allons, se dit-il, si je n'ai rien gagné ce soir, j'ai du moins essayé mes forces, et je sais de quel bois je suis fait. »

Il était fait d'un bois étrange, cet excellent jeune homme. Ce n'est pas qu'on n'eût pu en trouver de meilleur, car il re-

garde sans sourciller l'innocent enfant étendu comme une masse inerte sur son lit.

« Au moins, il ne jasera plus, celui-là, » dit-il.

Non ! il ne jasera plus. Il ne parlera plus de ses parties de plaisir et de ses longues promenades, des fêtes de Noël, ni même de sa jolie petite sœur morte il y a trois ans. Peut-être va-t-il la retrouver, cette jolie petite sœur, dans un monde meilleur où l'on ne rencontre pas de bons jeunes hommes de l'espèce de M. Jabez North.

Le lendemain, ce digne personnage descend, pâle et effaré, pour apprendre au docteur Tappenden que le pauvre petit malade n'est plus, et qu'il ferait peut-être bien d'en prévenir Allecompain aîné, incommodé du souper qu'il avait donné la veille à ses camarades pour fêter le rétablissement de son petit frère, qu'il croyait assuré.

« Oui, annoncez-lui la triste nouvelle au pauvre garçon, dit le docteur Tappenden ; oui, faites-le, vous, car je sais que vous le ferez avec tendresse. »

CHAPITRE IV

OÙ RICHARD MARWOOD ALLUME SA PIPE

À cinq heures, Dick le Diable entend le réveille-matin, et il se lève sans bruit. Il aurait voulu aller jusqu'à la chambre de sa mère, ne fût-ce que pour s'agenouiller et prier un instant sur le seuil. Il aurait voulu aller jusqu'au lit de son oncle, jeter un regard d'adieu sur le visage de l'excellent homme ; mais il a promis de ne réveiller personne. Il sort donc sans bruit par la porte vitrée du salon, celle-là même par laquelle il est entré si étrangement la veille. Le matin est glacé, et il fait encore aussi noir que pendant la nuit.

La pluie a cessé, mais un brouillard épais empêche de voir à quelques pas devant soi. Richard connaît si bien le chemin que ni le brouillard ni l'obscurité ne le gênent, et, la pipe à la bouche, il marche gaiement vers la station de Slopperton. Il faut une demi-heure pour se rendre de la ville à la station. Six heures sonnent comme il y arrive. Apprenant que le train ne doit partir que dans une demi-heure, il se promène tranquillement sur le trottoir de la gare. Sa belle figure, son accoutrement assez déguenillé attirent l'attention des voyageurs. Il enfonce ses mains dans ses poches et son chapeau encore tout trempé de la veille est rabattu sur ses yeux, car il ne veut être reconnu de personne, du moins jusqu'à ce que sa position soit meilleure, et quand un individu qu'il a intimement connu autrefois semble le reconnaître et s'approche pour lui parler, Richard lui tourne brusquement les talons et traverse la voie pour gagner l'autre côté du chemin.

S'il avait pu songer qu'un incident si peu important en apparence dût avoir une terrible influence sur sa vie, assurément il aurait cru qu'une destinée cruelle lui était inévitablement réservée.

Il entre au buffet, prend une tasse de café, change un souverain en payant son billet, il achète un journal, puis il va s'asseoir dans un wagon de seconde classe, et quelques minutes plus tard le train quitte Slopperton.

Il n'y a qu'une seule personne dans le compartiment, c'est un commis voyageur, et Richard et lui fument leurs pipes en se défiant des employés des stations auxquelles ils s'arrêtent. C'est la première fois que Dick le Diable ne nargue pas une autorité. Il avait nargué tout Bow Street, joué des tours pendables aux agents de Malborough Street, et tenu tout un poste en éveil pendant une nuit entière, en criant à tue-tête : « Bonne nuit, messieurs les policemen ! »

Ce n'est jamais un voyage bien gai que celui de Slopperton à Gardenford, et par cette matinée de novembre, humide et brumeuse, le trajet est encore plus triste que de coutume. Il faisait encore nuit noire à six heures et demie. La station était éclairée au gaz, et une petite lampe brûlait dans l'intérieur du wagon ; sans la lueur faible et incertaine qu'elle répandait, les deux voyageurs n'auraient pu se voir. Richard mit la tête à la portière pendant quelques minutes, puis il lia conversation avec son compagnon de voyage ; mais bientôt il garda le silence (car il se sentait tout attristé d'avoir quitté sa mère si brusquement après leur réconciliation) ; ensuite, ne sachant comment passer le temps, il prit la lettre adressée par son oncle au négociant de Gardenford, et en lut la suscription. Cette lettre n'était pas cachetée, mais il ne la sortit pas de l'enveloppe.

« S'il dit du bien de moi, c'est beaucoup plus que je ne mérite, pensa Richard ; mais je suis jeune encore, et je puis réparer le passé. »

Réparer le passé ?… Pauvre Richard !…

Il tordit la lettre dans ses mains, alluma une autre pipe, et fuma jusqu'à l'arrivée du train à Gardenford. Encore une affreuse journée de novembre !

Si Richard eût été un peu observateur, il n'eût pas manqué d'être intrigué par la conduite et les manières d'un petit homme, épais, assez salement accoutré, qui se tenait debout sous la galerie de la gare quand il descendit de voiture. Évidemment cet homme attendait quelqu'un, et sûrement aussi ce quelqu'un était arrivé, car il eut l'air parfaitement satisfait après avoir toisé d'un regard rapide chaque voyageur qui descendait. Mais quel était ce quelqu'un que le gros homme attendait ? Voilà ce qu'il était bien difficile de savoir. Il ne parla à personne, n'approcha personne, et même après ce coup d'œil rapide jeté sur chaque voyageur, il ne parut pas être venu là dans un but déterminé. Cependant un observateur très minutieux aurait certainement pu remarquer qu'il prenait certain intérêt aux mouvements de Richard Marwood, et quand celui-ci sortit de la station, l'étranger marcha sur ses traces, et suivit comme lui la petite rue qui conduit de la station à la ville. Bientôt même il se rapprocha de lui et tout à coup, sans la moindre cérémonie, il passa son bras dans celui de Richard.

« M. Richard Marwood, n'est-ce pas ? dit-il.

— Je ne cache pas mon nom, répondit Dick le Diable, et celui-ci est le mien ; peut-être, puisque vous en usez si familièrement avec moi, voudrez-vous bien me dire le vôtre. »

Et le jeune homme essayait de dégager son bras de celui de l'étranger, mais celui-ci tenait bon.

« Oh ! peu importe mon nom, fit-il, vous l'apprendrez toujours assez tôt ; mais, ajouta-t-il en remarquant le coup d'œil menaçant que Richard jetait sur lui, si vous y tenez absolument, appelez-moi Jinks.

— Fort bien. Alors M. Jinks, comme je ne suis pas positivement venu à Gardenford dans le but de faire votre connaissance, et comme, maintenant que je l'ai faite, je n'éprouve pas absolument le besoin de la cultiver, je vous souhaite le bonjour ! »

En disant ces mots, Richard s'arracha brusquement à l'étreinte de l'étranger et fit deux ou trois pas en avant.

Deux ou trois pas seulement, pas davantage, car l'affectueux M. Jinks lui ressaisit aussitôt le bras, et un ami de M. Jinks, qui s'était justement trouvé à la station lors de l'arrivée du train, et qui par hasard traversait la rue en ce moment même, s'empara de son autre bras, et le pauvre Richard, vigoureusement retenu entre ses deux nouveaux amis, fixa alternativement sur eux un regard plein d'étonnement.

« Allons, allons, dit M. Jinks, le mieux que vous puissiez faire, c'est de prendre la chose tranquillement et de venir avec nous.

— Oh ! je vois ce que c'est, dit Richard. Voilà déjà un bâton dans les roues de ma vie nouvelle ; ces maudits juifs auront eu vent de mon arrivée ici. Faites voir votre mandat, M. Jinks, dites-moi au nom de qui il est, et quel en est le chiffre. J'ai sur moi une forte somme d'argent, et je puis régler cette affaire à l'instant même.

— Ah ! vraiment ? »

M. Jinks éprouva une telle surprise à ces paroles du jeune homme, qu'il dut ôter son chapeau et passer à trois reprises différentes sa main dans ses cheveux avant de pouvoir se remettre.

« Oh ! continua-t-il en ouvrant de si grands yeux que Richard s'attendait presque à les voir tomber de leur orbite sur le pavé ; oh ! vous avez une forte somme d'argent sur vous, vraiment ? Eh bien ! mon ami, ou vous êtes bien jobard, ou vous êtes un fin matois, et tout ce que je puis vous conseiller, c'est de prendre garde à ce que vous dites. Je ne suis pas un des officiers du shériff. Si vous m'aviez fait l'honneur de consulter mon nez, vous auriez pu vous en apercevoir (l'organe olfactif de M. Jinks était d'un retroussé des plus flagrants) ; et je ne viens pas vous arrêter pour dettes.

— Oh ! très bien alors, dit Richard, peut-être vous et M. votre ami, chez qui l'organe de *l'affectuosité* doit être excessivement prononcé, serez-vous assez bons pour me lâcher. Je vous laisserai une mèche de mes cheveux, si vraiment vous avez tant d'affection pour moi. »

Et avec un vigoureux effort, il se dégagea de l'étreinte des deux inconnus ; mais M. Jinks le ressaisit aussitôt par le bras, et l'ami de M. Jinks, tirant de sa poche une paire de menottes, les fixa aux mains de Richard avec une prestesse merveilleuse.

« Voyons, maintenant restez tranquille, dit M. Jinks. Je ne voulais pas me servir de ces choses-là, si vous étiez venu sans résister. J'ai entendu dire que vous appartenez à une famille respectable, et j'ai pensé qu'il serait inutile de vous orner de ces objets de *bigitry* (il est probable que M. Jinks

voulait dire de bijouterie) ; mais c'est votre faute ; maintenant reprenons le chemin de la station, nous arriverons à temps pour le train de huit heures trente minutes, et nous serons à Slopperton avant dix heures. L'enquête ne commencera que demain. »

Richard jetait les yeux sur ses poignets, et de ses poignets il les reportait alternativement sur les visages des deux hommes avec une expression d'indicible étonnement.

« Suis-je fou, ivre, ou le jouet d'un rêve ? Pourquoi m'avez-vous mis ces horribles choses ? Pourquoi me reconduisez-vous à Slopperton ? Quelle est cette enquête ? Qui donc est mort ? »

M. Jinks pencha sa tête de côté et considéra son prisonnier avec un coup d'œil de connaisseur.

« A-t-il l'air assez innocent, eh ? dit-il en se parlant plutôt à lui-même qu'à son compagnon, qui, soit dit en passant, n'avait pas dit une seule parole pendant toute cette scène, est-il d'une force ? Quel fameux acteur il ferait au Théâtre Victoria de Londres ! Le voyez-vous dans *Gonzalve l'innocent*, ou bien dans *les Soupçons ?* Que le diable m'emporte, ajouta M. Jinks, s'il ne vaudrait pas au moins deux livres par soirée, et un bénéfice par mois ! »

Tout en faisant ces remarques élogieuses, M. Jinks et son ami avançaient toujours. Richard, étonné, étourdi et ne cherchant plus à résister, marchait entre eux ; mais bientôt M. Jinks daigna répondre aux questions du prisonnier, et voici comment :

« Vous demandez de quelle enquête il s'agit ? C'est une enquête au sujet d'un homme qui a été cruellement assassiné. Vous demandez qui est mort ? C'est votre oncle qu'on a

assassiné. Vous voulez savoir pourquoi nous vous ramenons à Slopperton ? Parce que c'est vous qui avez commis le crime.

— Mon oncle !… mon oncle assassiné !… s'écria Richard en pâlissant tout à coup ; car pendant toute cette scène il avait seulement paru étonné sans céder un seul instant à la crainte.

— Oui, assassiné, la gorge coupée d'une oreille à l'autre.

— Cela ne se peut pas, dit Richard, il doit y avoir une horrible méprise. Mon oncle Montague Harding assassiné ! cela ne se peut pas : je lui ai dit adieu hier soir à minuit.

— Et ce matin on l'a trouvé assassiné dans son lit ; le secrétaire de sa chambre était forcé et on a volé un portefeuille qui devait contenir plus de trois cents livres !

— C'est ce portefeuille qu'il m'a donné hier soir. Je l'ai là dans la poche de côté de mon paletot.

— Vous ferez bien de dire cela au coroner, observa M. Jinks, il le croira sans doute.

— Il faut que je sois fou, dit Richard ; je suis fou, c'est certain. »

On était arrivé à la station, et M. Jinks, après avoir jeté un coup d'œil dans deux ou trois voitures du train qui allait partir, choisit un compartiment de deuxième classe, où il fit monter Richard Marwood. Il prit place à côté du jeune homme, son silencieux acolyte s'assit en face de lui, le garde du train ferma la portière et l'on partit.

Le silencieux ami de M. Jinks était de cette espèce de gens qui semblent faits tout exprès pour passer inaperçus

dans la foule ; il en aurait pu traverser cent et pas un seul homme de cette centaine de foules n’eût détourné la tête pour le regarder.

Il n’était ni très grand ni très petit, ni très gros ni très mince, ni brun ni blond, ni laid ni beau, mais dans le juste milieu entre ces extrêmes, il devait nécessairement toujours passer inaperçu.

Si vous eussiez considéré son visage pendant trois heures consécutives, vous n’eussiez remarqué, pendant ces trois heures d’observation, qu’une seule chose ; cette seule chose, c’était l’expression de sa bouche.

C’est une bouche serrée avec des lèvres minces, qui se tendent considérablement quand l’homme pense, et l’homme pense presque sans discontinuer ; ce n’est pas tout, car, lorsqu’il pense le plus profondément, la bouche penche d’une manière très visible à gauche du visage. C’est là la seule chose digne de remarque chez cet homme, si ce n’est qu’il est muet, sans cependant être sourd, car il a perdu l’usage de la parole pendant sa jeunesse.

Si pendant l’arrestation de Richard il n’a rien dit, il a beaucoup observé, et maintenant, assis en face du jeune homme, il est noyé dans ses pensées, et ses lèvres pincées penchent fortement à gauche.

Ce muet n’est qu’un des bas employés de la police de sûreté. C’est une sorte de limier dont se sert M. Jinks, le chef de la police de Gardenford ; mais il est utile, consciencieux, et surtout tranquille. Son patron ajoute qu’on peut compter sur sa discrétion, parce qu’il ne peut parler.

Il peut parler cependant à sa manière, et bientôt il se met à causer avec M. Jinks ; il lui parle du bout de ses doigts

(qui entre parenthèse forment un alphabet assez crasseux), il lui parle avec une merveilleuse rapidité.

« Oh ! que le diable vous emporte ! s'écrie M. Jinks, après l'avoir observé un moment, il faut aller un peu moins vite, si vous voulez que je vous comprenne ; je ne suis pas un télégraphe électrique. »

Je ne pense pas que son inférieur l'ait jamais pris pour cette innovation moderne, cependant il fit un signe de la tête et recommença plus lentement.

Cette fois, Richard aussi suivit les doigts de l'agent. Il avait eu autrefois de longues conversations muettes avec une jolie pensionnaire, avec laquelle il avait entretenu une affection toute platonique, sans parler d'un mur très élevé et couronné de tessons de bouteilles.

Richard suivait donc des yeux le crasseux alphabet.

D'abord deux doigts crochus posés sur la paume de la main, N ; puis le bout de l'index de la main droite sur le bout du troisième doigt crochu de la main gauche, O ; la lettre suivante, N, et l'homme fit claquer ses doigts ; le mot est fini : N O N. Non quoi ? dit Richard en ouvrant de grands yeux ; malgré l'abattement d'esprit dans lequel il se trouve, son attention se réveille.

Le muet commence un second mot.

C O U P.

M. Jinks l'interrompt brusquement :

« Non coupable ! Mille chandelles ! qu'en savez-vous, je voudrais bien que vous le disiez. Où avez-vous acquis tant d'expérience ? Qui vous a donné tant de pénétration ? À

quelle école vous êtes-vous formé ? Ce qui me surprend, c'est cet aplomb à donner votre opinion, et que vaut-elle votre opinion, je voudrais bien le savoir ? Je ne serais pas fâché de savoir en même temps combien vous estimez vos avis ? »

M. Jinks débita tout ce discours avec le ton du sarcasme le plus piquant, car M. Jinks est un membre distingué de la police de sûreté. Il se vante hautement de son infaillible pénétration, et il s'indigne de voir que son subalterne ose exprimer une opinion quelconque.

« Mon oncle assassiné !… murmura Richard ; mon pauvre oncle… mon excellent oncle !… Oh ! c'est trop affreux ! »

À ces mots que Richard murmura presque en lui-même, la bouche du subalterne penche énormément à gauche.

« Et l'on m'accuse d'être son meurtrier !

— Dame, vous voyez, dit M. Jinks, il y a deux ou trois petites choses qui parlent assez contre vous. Pourquoi étiez-vous si pressé ce matin d'arriver à Gardenford ?

— Mon oncle m'avait donné une lettre de recommandation pour un négociant de cette ville : tenez, voici la lettre, lisez-la.

— Non, cela n'est pas mon affaire, dit M. Jinks ; la lettre n'est pas cachetée, je le vois, mais je ne dois pas la lire : quoi qu'il en soit, vous pourrez la faire voir au coroner. Quant à moi, je serais bien aise de vous voir sortir de là, car j'ai entendu dire que vous apparteniez à une de nos vieilles familles du Comté, et vous n'êtes pas tout à fait de l'espèce des gens qu'on pend. »

Pauvre Richard, ses paroles de la veille lui revenaient.

« Je m'étonne qu'on ne pende pas ceux qui me ressemblent, » avait-il dit.

« Maintenant, dit M. Jinks, comme je ne veux pas de rigueurs inutiles, si vous voulez venir tranquillement avec moi et mon ami que voici, je vais vous enlever ces bracelets, car s'ils sont quelquefois utiles, il faut convenir qu'ils ne sont jamais jolis. Je vais allumer une pipe, si vous voulez en faire autant, vous le pouvez. »

M. Jinks fit comme il l'avait dit, puis il tira sa pipe de sa poche ; Richard fit comme lui, puis il prit dans la poche de son gilet une boîte en fer blanc dans laquelle il ne restait qu'une seule allumette.

« Voilà qui est maladroit, fit M. Jinks, car je n'ai pas de feu sur moi. »

Quand ils eurent bourré leurs deux pipes, Richard frotta l'allumette sur le plancher.

Richard, pendant tout ce temps, avait tenu dans sa main la lettre de son oncle, et quand l'allumette fut près de s'éteindre, il approcha, sans y penser, le papier de la flamme, et s'en servit pour allumer sa pipe.

Presque aussitôt il vit ce qu'il venait de faire. Il venait de brûler la lettre d'introduction, la seule pièce au monde qui fût en sa faveur. Il jeta à terre le papier enflammé, le foula aux pieds, mais en vain, malgré tous ses efforts, il ne resta de la lettre qu'un peu de cendre noire.

« Il faut que le diable me poursuive, s'écria-t-il. Je viens de brûler la lettre de mon oncle.

— Ah diable ! dit M. Jinks, j'ai bien vu des malins dans mon temps, et des forts, je vous assure, mais vous êtes le plus fort de tous ; ah ! vous faites joliment sauter la coupe, mon camarade !

— Je vous dis que cette lettre avait été écrite par mon oncle à un de ses amis de Gardenford ; et dans cette lettre il disait m'avoir donné cet argent qu'on a volé, dites-vous, dans son secrétaire.

— Oh ! la lettre disait tout cela, vraiment ? et vous vous en êtes servi pour allumer votre pipe. Vous ferez bien de dire cela au coroner, cela ne manquera pas de convaincre les jurés. »

L'employé subalterne de la police épelle de nouveau sur ses doigts les deux mots : Non coupable ! et sa bouche penche de plus en plus à gauche.

« Oh ! oh ! dit M. Jinks, il paraît que vous y tenez, hein ? Ma parole d'honneur, vous êtes trop intelligent pour exercer en province ; je m'étonne qu'on ne vous appelle pas à Bow Street ; avec les talents que vous possédez, vous iriez loin en un rien de temps, ça ne fait aucun doute. »

Pendant le voyage, l'épais brouillard de novembre s'était peu à peu dissipé, et, à ce même moment, le soleil perçant la nue vint éclairer en plein la manche de l'habit râpé que portait Richard.

« Non coupable ! s'écria M. Jinks avec une énergie soudaine. Non coupable ! Eh, voyez donc ! Que le diable m'emporte si la manche de son habit n'est pas couverte de sang. »

En effet, sur la manche de l'habit usé jusqu'à la corde, le soleil venait de faire paraître des taches sinistres, et c'est, marqué et souillé par ces hideuses taches, comme un misérable assassin, que Richard Marwood rentrait dans sa ville natale.

CHAPITRE V

LA RIVIÈRE GUÉRIT BIEN DES MAUX

Ce n'est pas une belle rivière que le Sloshy ; à moins cependant qu'un amas de vase liquide ne soit un beau spectacle, car le Sloshy est extrêmement vaseux. Le Sloshy est une sorte de compromis désagréable entre une rivière et un canal. C'est une espèce de canal qui (comme la grenouille de la fable) ayant vu une rivière, veut se faire aussi gros qu'elle. Le Sloshy éprouve fréquemment le besoin de grossir ; il sort de son lit et engloutit, comme si de rien n'était, quelques maisons, et, une ou deux fois l'an, il va déposer son ignoble limon jusque dans les faubourgs de la ville. Il n'aime pas les enfants, et l'on sait qu'il a étouffé dans son sein l'espoir de bien des familles. Souvent on l'a vu porter jusqu'à la mer lointaine le chapeau de paille de Clara ou la blouse de Johnny qu'il étale à sa surface comme un étendard de triomphe, car il traite par-ci par-là quelque petite affaire avec le personnage au pâle coursier.

Souvent aussi, des têtes fatiguées ont dormi plus profondément sur ce lit hideux, sombre et gluant, que sur des couches de duvet.

Oh ! puissions-nous ne jamais songer à demander la paix du sommeil à une telle couche !

C'est une rivière sombre, laide et pernicieuse, une rivière qui ne vous parle que de peines, de douleurs et d'angoisses ; une rivière que certaines pauvres créatures mortelles et im-

pressionnables, qu'un nuage attriste et qu'un rayon de soleil ranime, feraient bien de ne pas regarder.

Je me demande ce que cette femme là-bas pense de la rivière ? C'est une femme pauvrement vêtue qui porte un enfant dans ses bras. Elle va et vient lentement sur une des rives, par cette après-midi du jour où le meurtre de M. Montague Harding a été commis.

C'est un endroit bien solitaire que celui qu'elle a choisi à l'extrémité des faubourgs de Slopperton. Et la ville de Slopperton n'étant à tout prendre qu'une ville très laide, est encore bien plus laide dans ses faubourgs. Ceux-ci consistent en deux ou trois manufactures, une grande diablesse de prison, dont les murs sont plus insensibles que le roc, une rangée de maisons mesquines, quelques constructions neuves inachevées, et d'autres anciennes et à demi ruinées qui pendillent autour de Slopperton comme les lambeaux d'étoffe qui frangent un vêtement usé.

L'enfant que porte cette femme est tout tremblant ; il est vrai que l'atmosphère humide et brumeuse des rives du Sloshy est peu faite pour ranimer les esprits ou égayer le tempérament des enfants ou même d'une grande personne. La femme presse l'enfant avec impatience sur sa poitrine, et jette sur ses traits débiles un regard étrange qui n'a rien de maternel. Pauvre malheureuse créature ! peut-être ne voit-elle pas en ce léger fardeau un enfant ; elle ne voit peut-être en lui qu'une honte, une gêne, une douleur. Elle a été jolie ; c'était, il y a un an peut-être, une brillante beauté de campagne ; mais maintenant elle n'est plus qu'une créature fanée, rongée par les soucis ; son visage est pâle, et un cercle creux entoure ses yeux ; elle a joué la seule partie qu'une

femme ait à jouer, et perdu le seul enjeu qu'une femme ait à perdre.

« Viendra-t-il, ou bien me faudra-t-il souffrir encore pendant un long jour. Tais-toi… tais-toi donc… comme si je n'avais pas encore assez de peine à te porter sans que tu cries. »

C'est au baby tout tremblant qu'elle adresse ces mots ; mais le petit bonhomme est engagé dans une lutte violente avec sa casquette, et il vient d'arracher une poignée de la filasse qui en tapisse le fond.

Sur cette rive sinistre du Sloshy on voit une sorte de cabaret à l'aspect également sinistre et de construction ancienne, bien qu'il soit entouré de maisons récemment commencées. C'est une petite taverne borgne et honteuse, sur laquelle on lit, écrit en grosses lettres noires : *Old tom* à quatre pence le litre et *gin* à un penny le verre. Ce misérable cabaret n'a jamais vu de meilleurs jours, et n'espère pas en voir jamais de meilleurs. Les hommes qui le fréquentent sont quelques flâneurs d'une fabrique voisine ou les charbonniers dont les bateaux sont amarrés près de là. Par les après-midi pluvieuses, ces gens peu occupés viennent jouer, dans une petite salle, avec des cartes crasseuses et écornées ; ils marquent les points en promenant sur la table graisseuse leurs doigts préalablement trempés dans la bière. Ce n'est pas un lieu bien séduisant pour se divertir que ce cabaret borgne ; quoi qu'il en soit, il semble attirer la femme à l'enfant, car elle jette en passant un regard d'envie sur sa porte ; elle fouille dans sa poche, finit par y trouver trois demi-pence, juste ce qu'il lui faut, à ce qu'il paraît, car elle franchit le seuil boueux, et deux minutes après elle reparaît essuyant ses lèvres.

En même temps elle heurte un homme, enveloppé dans un paletot d'hiver, et dont la partie inférieure du visage est enfouie sous un épais cache-nez.

« Je pensais que vous ne viendriez pas, dit-elle.

— Ah vraiment ! Alors vous vous trompiez ; mais vous auriez pu avoir raison, car, si je viens, c'est vraiment un hasard ; je ne puis être à vos ordres nuit et jour.

— Je ne vous demande pas d'être à mes ordres ; vous ne m'avez pas habituée à tant d'égards pour que j'attende cela de vous, Jabez. »

L'homme tressaillit et tourna la tête comme s'il s'attendait à trouver tout Slopperton sur son dos ; mais il ne passait absolument personne.

« Il est inutile de vous montrer si prodigue de mon nom, dit-il, on pourrait vous entendre. Y a-t-il quelqu'un là-dedans ? demanda-t-il en indiquant la taverne.

— Non, il n'y a que le tavernier.

— Entrons alors, nous y serons mieux ; ce brouillard vous pénètre jusqu'aux os. »

Cependant il ne paraît pas avoir songé que la femme et l'enfant étaient exposés à ce brouillard depuis plus d'une heure, car il est en retard de cinq quarts d'heure au moins.

Il entre le premier dans la petite salle ; il ne s'y trouve pas de charbonniers pour le moment, et les cartes écornées sont rassemblées en un paquet sur une table gluante, au milieu de pipes cassées et de taches de bière. Cette table se trouve placée près de la fenêtre qui ouvre sur le chemin de halage, et c'est auprès de cette fenêtre que la femme

s'assoit ; Jabez North, lui, a pris place de l'autre côté de la table.

Le grelottant baby s'est endormi ; il est tranquillement étendu sur les genoux de la femme.

« Que prenez-vous ?

— Un peu de gin, répond-elle, non pas toutefois sans une certaine hésitation dans la voix.

— Ah ! ah ! vous avez trouvé cette consolation, eh ? »

Il prononce ces mots avec un coup d'œil de satisfaction qu'il ne peut réprimer.

« Quelle autre consolation reste-t-il aux femmes comme moi, Jabez ? J'ai cru d'abord y trouver l'oubli ; rien maintenant ne saurait me faire oublier… mais… »

Elle n'acheva pas sa phrase, mais elle dirigea son regard vague et sinistre sur les eaux noires du Sloshy qui, à mesure que la marée s'élevait aidée par la violence du vent, trempaient le chemin de halage jusque sous les fenêtres du cabaret.

« Eh bien, comme je suppose que vous ne m'avez pas fait venir ici dans le seul but de me faire entendre ces lugubres paroles, peut-être me direz-vous ce que vous voulez ; mon temps est extrêmement précieux, et, s'il ne l'était pas, je ne puis dire que je tiendrais beaucoup à rester ici longtemps ; c'est un si ravissant bouge situé dans un quartier si attrayant !

— Je vis dans ce quartier, Jabez, du moins j'y meurs de faim.

— Oh ! nous y voilà, dit le beau Jabez en faisant une mine d'une aune, nous y arrivons : vous voulez de l'argent ? Voilà comment finissent toujours ces sortes de choses.

— J'avais espéré une autre fin, Jabez ; j'ai espéré longtemps, quand je pensais que vous m'aimiez.

— Oh ! nous y revenons encore, » dit-il avec un geste d'ennui.

Il s'empara du jeu de cartes placé devant lui, et commença à élever une maisonnette, comme font les enfants en jouant.

Rien ne pourrait mieux que cette action exprimer sa résolution de ne pas écouter ce que la femme pourrait lui dire ; mais elle continua néanmoins.

« Vous voyez, j'étais une pauvre fille bien naïve, Jabez, ou j'aurais su mieux m'y prendre. J'avais été habituée à croire comme paroles d'Évangile tout ce que me disaient mes parents ; j'ignorais le mensonge ; je ne pensais pas, lorsque l'homme que j'aimais de toute mon âme, au point d'oublier toute autre créature vivante, et tous mes devoirs envers les hommes et Dieu, je ne pensais pas, lorsque l'homme que j'aimais à ce point disait ceci ou cela, à lui demander s'il était sincère ou si tout ce qu'il me disait n'était qu'un horrible et cruel mensonge. Ignorante comme je l'étais, je n'y pensais pas, je croyais devenir votre femme, comme vous m'aviez juré que je la deviendrais et que ce petit être-là pourrait vous appeler son père et être un jour notre joie, notre bonheur à tous deux. »

Ces derniers mots réveillèrent l'enfant : il ouvrit les yeux où brillait une sorte de colère, et ses petits poings se crispèrent comme pour faire un geste de menace.

Si la rivière avait pu faire entendre une voix prophétique, certes elle se fût écriée :

« Une honte ! et un déshonneur ! un ennemi ! un vengeur impitoyable dans l'avenir ! »

La maison de cartes avait atteint trois étages ; Jabez prenait les cartes écornées une à une et avec une lente précision ; de sa main blanche il les posait délicatement sur le frêle échafaudage.

La femme portait alternativement ses yeux secs mais tristes sur lui et sur la rivière.

« Vous ne demandez pas à voir l'enfant, Jabez ?

— Je n'aime pas les enfants, dit-il ; j'en vois assez comme cela chez le docteur. Les enfants et la grammaire latine, ah ! je n'en vois pas la fin ! »

Il dit ces derniers mots en lui-même et d'une voix étouffée.

« Mais votre enfant, Jabez, votre propre enfant ?

— À ce que vous dites. »

Elle se leva et fixa sur lui un regard qui semblait dire :

« Et c'est là l'homme que j'ai aimé ! c'est là l'homme pour lequel je me suis perdue ! »

S'il avait pu voir son regard ! Mais il s'était baissé pour ramasser une carte ; la maison était maintenant élevée de cinq étages.

« Allons, dit-il d'un ton rude et déterminé, vous m'avez écrit pour me donner rendez-vous, car vous étiez mourante,

disiez-vous ; vous aviez le cœur brisé, ce qui signifie que vous avez pris goût au gin (excellente chose pour nourrir un enfant), et vous vouliez que je vous empêchasse de mourir. Combien vous faut-il ? Je comptais avoir à ma disposition aujourd'hui une certaine somme. Peu vous importe comment, cela n'est pas votre affaire. »

Il dit ces paroles d'un ton bourru et impatient en réponse à un regard qu'il avait attendu d'elle ; mais elle avait repris sa première position et continuait à regarder par la fenêtre.

« Je comptais être plus riche aujourd'hui, mais j'ai été désappointé, reprit-il ; cependant j'ai apporté ce que j'ai pu ; de sorte que ce que vous avez de mieux à faire, c'est de le prendre et de quitter Slopperton le plus tôt possible, afin que je ne revoie plus votre pâle et misérable figure. »

Il compta quatre souverains sur la table graisseuse ; puis, ajoutant un sixième étage à la maison de cartes, il contempla le frêle édifice avec un regard de triomphe.

« C'est ainsi que dans l'avenir je veux élever ma fortune, » se dit-il en lui-même.

Un homme, qui venait d'entrer sans faire de bruit dans la petite salle, passa derrière lui et lui frôla l'épaule ; la maison de cartes vacilla et tomba sur la table.

Jabez se retourna furieux.

« Pourquoi diable avez-vous fait cela ? » demanda-t-il.

L'homme fit un geste d'excuse, porta les doigts à ses lèvres et secoua la tête.

« Oh ! dit Jabez, sourd et muet, tant mieux ! »

L'étranger s'assit à une autre table, sur laquelle le cabaretier déposa une pinte de bière, puis il prit un journal et parut lire attentivement ; mais, abrité derrière la feuille, il épiait Jabez d'un regard furtif, et pendant tout ce temps sa bouche inclinait fortement à gauche par un mouvement nerveux.

Cependant la femme n'avait pas touché l'argent, elle n'avait pas même changé de position ; mais maintenant elle s'approcha de la table et prit un à un les quatre souverains.

« Après ce que vous m'avez dit aujourd'hui, je verrais cet enfant mourir de faim d'heure en heure plutôt que de toucher un morceau de pain acheté avec votre argent. J'ai entendu dire que les eaux de cette rivière sont pernicieuses et qu'elles donnent la mort à ceux qui vivent sur ses bords ; mais je sais si bien que les pensées de votre ignoble cœur sont beaucoup plus pernicieuses et un poison plus amer encore, plutôt que de m'adresser à vous, j'aimerais mieux solliciter la pitié de ces eaux noires. »

En disant ces mots, elle jeta les souverains à la tête de Jabez avec une telle force, que l'un d'eux, l'atteignant au-dessus du sourcil, lui ouvrit le front et le sang inonda ses yeux.

La femme ne s'inquiéta pas de la blessure qu'elle avait faite ; mais, revenant à la fenêtre, elle continua de contempler la rivière, comme si en effet elle eût imploré sa pitié.

Le muet aida l'aubergiste à panser la blessure de Jabez ; c'était une coupure très profonde et qui semblait devoir laisser une cicatrice ineffaçable.

Jabez, après le coup qu'il venait de recevoir, ne parut pas mieux, ni de meilleure humeur ; il n'adressa pas un seul mot à la femme, mais il se mit à tout hasard à chercher les

pièces d'or qui avaient roulé dans les divers coins de la chambre. Il n'en put retrouver que trois, bien que le cabaretier eût apporté de la lumière, et, malgré les recherches des trois hommes, on ne put mettre la main sur la quatrième. Jabez, abandonnant ses recherches, paya ce qu'il avait pris et sortit sans jeter un seul coup d'œil sur la femme et l'enfant.

« Me voilà débarrassé à bon marché de ce chat-tigre, se dit-il en lui-même ; mais c'est égal, j'ai fait une mauvaise après-midi. Comment expliquer cette coupure au docteur ? » Il consulta sa montre : « Cinq heures ; je serai rentré pour le thé. Je pourrai pénétrer dans la cour de la gymnastique par la petite porte, faire un tour de trapèze et dire que je me suis heurté au front. Ils croient tout ce que je leur dis, les pauvres idiots ! »

Il eut bientôt disparu dans le brouillard et l'obscurité.

Si épais était le brouillard que personne ne fit attention à la femme ni à l'enfant, quand elle sortit du cabaret. Elle suivit le chemin de halage, eut bientôt dépassé les dernières maisons du faubourg, et continua jusqu'à un endroit où des saules rabougris étendaient leurs membres hideux, comme des bras de vieilles sorcières, sur les eaux sinistres du Sloshy.

Oh ! rivière parfois si impitoyable, quand tu engloutis jeunesse, beauté et bonheur, auras-tu plus de pitié ce soir, recevras-tu dans ta couche une malheureuse femme délaissée sur la terre ?

Oh ! rivière impitoyable, souvent si cruelle au bonheur insouciant, voudras-tu ce soir accueillir une malheureuse sans ressources et sans espoir ?

Dieu t'a crééе, sombre rivière, et Dieu a créé la malheureuse femme, que le froid engourdit sur ta rive ; puisse-t-il dans son amour infini, dans sa compassion sans bornes pour les créatures faites de ses mains, avoir pitié de celles-là même qui viendront chercher un repos défendu dans tes bras humides !

CHAPITRE VI

LES DEUX ENQUÊTES DU CORONER

Depuis la dernière élection générale, quand Slashington, le membre libéral, avait été réélu malgré la forte opposition des conservateurs, et avait eu les honneurs d'un triomphe éclatant et d'une averse d'œufs pourris et de trognons de choux, depuis ce grand jour Slopperton n'avait pas éprouvé une émotion pareille à celle produite par la découverte de l'assassinat M. Montague Harding.

Un assassinat était toujours un grand événement à Slopperton. Quand John Boggins, le tisserand, brisa la tête de Sarah, sa femme, d'abord avec le talon de son sabot, et pour en finir avec le tisonnier, Slopperton avait trouvé là un grand sujet de conversation, quoique ordinairement le meurtre d'un ouvrier par un individu de sa classe ne fît pas grande sensation en dehors des fabriques. Mais le crime actuel avait quelque chose d'extraordinaire, quelque chose de spécialement cruel, de lâche et de barbare, et, en outre, il avait été commis dans un rang recommandable de la société.

Autour de cette maison isolée du Moulin Noir, il y eut un rassemblement et un tumulte considérables toute cette courte journée brumeuse durant laquelle fut arrêté Richard Marwood.

Les journalistes étaient là, commentant avec une merveilleuse pénétration les particularités de l'assassinat, qui n'étaient encore connues que des chefs de la police de Slopperton.

Que de lignes, à un penny chacune, écrivirent ces messieurs sur le lugubre événement sans savoir la moindre chose de ce qui s'était passé, nul n'eût osé le dire de ceux qui n'étaient pas initiés aux mystères de leur métier.

Les deux journaux qui parurent le vendredi contenaient des récits différents de l'assassinat, et le journal qui paraissait seul le samedi donna un heureux amalgame de ces deux comptes rendus, démontrant par là la supériorité de la colle et des ciseaux sur la copie à un penny la ligne.

Les chefs supérieurs de la police de Slopperton, revêtus de leur uniforme, ne firent qu'entrer et sortir du Moulin Noir dès la première heure de ce sombre jour de novembre. Chaque fois qu'ils paraissaient dehors, quoique aucun d'eux n'articulât un seul mot, un nouveau rapport circulait, par quelque étrange magie, dans le rassemblement. Je pense que le procédé magique était celui-ci : un individu, se basant sur une nuance dans leurs manières, chuchotait l'hypothèse de ce qui pouvait leur avoir été révélé dans l'intérieur ; cette hypothèse, dite à voix basse, était répétée de l'un à l'autre jusqu'à ce qu'elle prît la consistance d'un fait, qui se répandait ensuite dans la foule, prenant un nouveau crédit dans la bouche de chaque narrateur, et finissant par constituer une série de faits imaginaires.

La foule était complètement convaincue d'une chose, c'est que ces hommes graves en uniforme, les agents de Slopperton, savaient tout et eussent pu tout dire s'ils eussent voulu seulement parler ; et cependant je doute qu'il y eût sous le ciel plus d'une personne qui connût véritablement le secret de cet épouvantable crime.

C'est le second jour de l'enquête du coroner au Moulin Noir. Les fonctionnaires aux figures solennelles sont rangés

autour du lit de l'homme assassiné ; ils recueillent les dépositions, échangent quelques remarques, à voix basse, avec le docteur qui a constaté les profondes blessures du cadavre.

Tout ce qui fut connu, même de ces graves officiers, le voici :

La servante, Martha, se levant à six heures le matin précédent, était venue, selon son habitude, frapper à la porte du vieil Indien, celui-ci étant toujours matinal et ayant coutume, même en hiver, de se lever pour étudier à la clarté de la lampe.

Ne recevant aucune réponse, après avoir frappé plusieurs fois, la vieille femme était entrée dans la chambre, où elle avait vu, à la lueur de sa chandelle, le terrible spectacle du vieillard gisant sur le parquet à côté du lit, la gorge coupée, la poitrine percée de coups de poignard, et baignant dans une mare de sang ; l'armoire de la chambre était ouverte, fracturée et saccagée, et le portefeuille, avec l'argent qu'on savait devoir y être renfermé, manquait. Les papiers du gentleman assassiné étaient bouleversés et formaient un tas près de l'armoire ; et comme il n'y avait pas de sang sur eux, les agents conclurent que l'armoire avait été pillée avant l'accomplissement du meurtre.

Le Lascar fut trouvé inanimé sur son lit, dans le petit cabinet de toilette, la tête horriblement endommagée ; et à part cela, il n'y eut plus rien de découvert. Le Lascar fut porté à l'hôpital, où les docteurs donnèrent peu d'espoir qu'il se rétablit des blessures qu'il avait reçues.

Dans la première horreur et dans les premières angoisses de cette lugubre matinée, mistress Marwood avait naturellement demandé son fils ; elle avait exprimé sa sur-

prise de sa disparition, et quand, questionnée, elle eut révélé l'histoire de son retour inattendu la nuit d'avant, les soupçons tombèrent de prime abord sur lui. Sa réapparition après tant d'années, coïncidant avec le retour de son oncle riche, son départ secret de la maison avant le lever de ses habitants, toutes les circonstances s'élevaient contre lui, et des agents de police furent mis immédiatement sur pied au tourniquet des barrières des différentes routes qui débouchaient de Slopperton, et à la station du chemin de fer d'où il était parti pour Gardenford par le premier train.

Au bout d'une heure on découvrit qu'un homme répondant au signalement de Richard avait été vu à la station ; une demi-heure après vint un individu qui déposa qu'il connaissait bien Richard, qu'il l'avait vu dans la gare, et que celui-ci avait évidemment cherché à l'éviter. L'employé du chemin de fer se souvenait d'avoir donné un billet à un beau jeune homme, au costume en désordre, ayant une pipe à la bouche, et la lèvre ornée d'une moustache noire. Pauvre Richard ! la pipe et la moustache noire le dévoilaient en chaque endroit. « Pipe, moustache noire, costume en désordre, taille élevée, visage beau. » L'employé qui jouait sur le clavier du télégraphe électrique, comme d'autres personnes jouent sur le piano, eut bientôt envoyé la ligne à mots brisés à la station de Gardenford : de la station de Gardenford elle fut transmise dans moins de cinq minutes à la police de cette ville, et cinq minutes après, M. Jinks, l'agent, était sous la galerie de la gare ; son adjoint muet, Joe Peters, était posté hors de la station, et tous les deux reconnaissaient Richard à l'instant.

Ô merveilles de la vie civilisée ! merveilles cruelles, quand elles servent à attirer une condamnation terrible sur un homme innocent !

L'histoire de la lettre de Richard ne pouvait que le desservir devant le jury. Le fait d'avoir brûlé, dans un moment d'oubli, un document d'une telle importance, semblait trop incroyable pour faire quelque impression en sa faveur.

Pendant tout le temps de l'instruction, un homme mal vêtu s'était tenu dans un enfoncement, l'œil en observation et la bouche tournée d'un côté.

Cet homme était Joseph Peters, l'aide de l'agent de police de Gardenford. Ses yeux quittèrent rarement la personne de Richard, qui, le visage pâle, l'air égaré, la chevelure en désordre et les vêtements sales, paraissait peut-être beaucoup plus coupable qu'innocent.

Le verdict du jury du coroner concluait, comme tout le monde s'y attendait, à ce que le défunt avait été assassiné de propos délibéré par Richard Marwood, son neveu, et à ce que le pauvre Dick fût renvoyé cette nuit dans la prison du comté, dans les faubourgs de Slopperton, pour y attendre les assises.

L'émotion dans Slopperton, comme nous l'avons déjà observé, était immense. Ce n'était qu'une voix, une voix terrible d'exécration pour l'innocent prisonnier, d'horreur pour la perfidie et la cruauté de cet horrible attentat, et de pitié pour la malheureuse mère de ce fils dénaturé, mourant de douleur dans son lit, mais qui, en dépit de toutes les preuves, ne cessait de répéter qu'elle était certaine de l'innocence de son fils.

Le coroner eut beaucoup de besogne dans ce sinistre jour de novembre, car, après l'enquête sur l'infortuné M. Harding, il avait dû courir à un mauvais cabaret au bas de la ville, sur le bord de la rivière, pour s'informer des causes

de la mort accidentelle d'une malheureuse délaissée, trouvée par des bateliers dans le Sloshy.

Ce genre de mort était une chose si ordinaire dans la considérable et compacte population de la ville de Slopperton, que le coroner et le jury, éclairés par deux chandelles aux longs lumignons dégouttant le suif, eurent peu à dire sur l'événement.

Un coup d'œil sur le tas de vêtements mouillés, déchirés et en haillons, un demi haussement d'épaules et un regard demi compatissant sur ce visage blanc, ces lèvres bleues et humides, cette chevelure châtain clair éparse, et le verdict d'absolution était prononcé : « Trouvée noyée. »

Un membre du jury, un boucher, nous croyons quelquefois qu'ils ont le cœur dur, ces bouchers, passa doucement la main sur ces cheveux châtains, et écarta une boucle de ce front pâle.

Si tendre attouchement, peut-être, n'avait pas été fait sur ce front depuis deux longues années ; depuis le jour peut-être où la femme morte avait quitté son village natal, et que sa mère avait lissé, pour la dernière fois, ses tresses dorées sous son bonnet du dimanche.

Une demi-heure après, le boucher était chez lui, devant son feu réjouissant, et il avait, je crois, un regard plus aimable et plus protecteur que d'usage pour la fille aux beaux cheveux qui lui versait son thé.

Personne ne reconnut la femme morte ; personne ne savait son histoire. On conjectura que c'était une histoire très ordinaire, et on l'ensevelit dans un terrain spécial de la paroisse, un endroit triste et humide non loin du bord de la rivière, dans lequel quantité de ses pareilles sont restées.

Notre ami Jabez North emprunta le soir à son patron le journal du samedi, après les heures de classe : les comptes-rendus des deux enquêtes du coroner l'intéressèrent vivement.

CHAPITRE VII

L'AGENT MUET EST UN PHILANTHROPE

Les tristes mois d'hiver s'écoulèrent. Le temps, au pied lent pour les uns et aux ailes rapides pour les autres, est un véritable caméléon.

Très rapide dans son vol, sans aucun doute, pour les jeunes gentlemen qui avaient quitté le docteur Tappenden pour assister chez eux aux fêtes de Noël. Assez rapide, peut-être, pour les papas des jeunes gentlemen, qui avaient à renvoyer leurs fils à l'école, munis de la petite somme due au docteur Tappenden ; pas si petite, en vérité, quand on tient compte de tous les extras, tels que la danse, le français, la gymnastique, les sergents instructeurs, la coupe des cheveux, les fournitures de bureaux, les domestiques, et le banc à l'église.

Ce temps passa assez vite, peut-être, pour Allecompain l'aîné, qui arriva au logis dans un costume de deuil tout neuf, dont il graissa les parements et blanchit les coudes avant la fin des jours fériés. Je ne suppose pas qu'il ait oublié la mort de son petit frère, et je crois bien qu'assis près du foyer flamboyant, dont la clarté éclairait les vêtements noirs de sa mère désolée, il pensa quelquefois avec tristesse à la petite tombe, dans la froide nuit d'hiver, sur laquelle la neige tombait si pure et si blanche. Mais « gâteaux et ale » sont d'institution éternelle ; et si vous ou moi, lecteur, venions à mourir demain, le boulanger continuerait de cuire au four, et

MM. Barclay et Perkins ne cesseraient de brasser l'*ale* et le *stout*, pour lesquels ils sont si renommés, et les amis si chagrins de notre perte mangeraient, boiraient et même seraient gais avant peu de temps.

Qui pourra dire combien lente fut la marche du temps pour le malheureux jeune homme qui attendait son procès dans la triste prison de Slopperton ?

Qui pourra dire combien lente elle fut pour la mère, qui attendait dans les angoisses le résultat de ce procès ?

Les assises s'ouvrirent à la fin de février. Ainsi, pendant les brumeuses et humides journées du sombre mois de novembre, les longues, noires et tristes nuits de décembre, les gelées et la neige de janvier, dont la rigueur du dehors se faisait mieux sentir à l'intérieur par un froid perçant, Richard arpenta de long en large son étroite cellule, médita sur le meurtre de son oncle et sur le procès qui allait commencer.

Les ministres de la religion vinrent pour le convertir, comme ils disent. Il leur affirma qu'il espérait et croyait tout ce qu'ils pouvaient lui enseigner, car toutes ces vérités il les avait apprises dans ses premières années, sur les genoux de sa mère.

« La meilleure preuve de ma foi, disait-il, c'est que je ne suis pas fou. Pensez-vous que si je ne croyais pas en une Providence qui voit tout, je ne serais pas devenu entièrement fou, quand nuit après nuit, durant des heures longues comme des années, je réfléchis et réfléchis encore, au point que mon esprit s'égare et que ma raison s'ébranle à l'idée de la situation dans laquelle je suis placé ? Je n'ai pas d'espoir dans l'issue de mon procès, car je comprends combien toutes les circonstances s'élèvent contre moi ; mais j'ai l'espoir que le

Ciel, suscitant de sa main puissante un instrument de son choix, parviendra néanmoins à sauver un homme innocent d'une mort ignominieuse. »

L'agent muet, Peters, avait demandé son changement de Gardenford pour Slopperton, il était maintenant employé dans la police active de cette ville. Les chefs faisaient très peu de cas de ce fonctionnaire subalterne, car son infirmité, disaient-ils, l'empêchait de gagner le pain qu'il mangeait, quoiqu'ils avouassent que son habileté était infaillible.

Celui-ci attendit donc le procès de Richard Marwood avec un intérêt qui ne s'était pas un instant démenti, depuis qu'il avait exprimé les mots *non coupable*, dans le wagon du chemin de fer.

Il avait choisi son logis, à Slopperton, dans une maison située dans une rue étroite, formée de maisons à six étages, et appelée petite rue de Gulliver. Au numéro 5 de la petite rue de Gulliver, l'attention de M. Peters avait été attirée par l'avis qu'une personne de la maison se chargerait volontiers et présentement de loger et de prendre en pension un gentleman seul. M. Peters était un gentleman seul, et en conséquence il se présenta au numéro 5, exprimant avec grâce le désir d'être immédiatement logé et pris en pension.

La propriétaire assura que la chambre à coucher, sur le derrière de cette habitation, était intérieurement un paradis terrestre pour un homme seul ; et que certainement, considérée au point de vue d'avantages tels qu'un loyer de quatre shillings six pence par semaine, un lit-canapé (ce délicieux et innocent mensonge sur le compte de l'ameublement n'avait jamais trompé personne), un rôtissoir hollandais, un appareil pour faire cuire toute espèce de chose, depuis un faisan jusqu'à un hareng saur ; et, sous le rapport des beaux-arts,

un tableau représentant un jeune gentleman en rouge et en jaune, faisant des propositions honorables à une jeune lady en jaune et en rouge ; et, comme continuation du sujet, un second tableau représentant un enfant rouge dans un berceau jaune ; la chambre de derrière, avec le tableau seul du couple dont elle était ornée, était un paradis arrangé pour charmer un célibataire aux sentiments vertueux. M. Peters prit en conséquence possession immédiate, en plaçant son honnête parapluie en coton dans un coin de la pièce, et deux shillings et six pence, comme garantie, dans les mains de la propriétaire. Son bagage était plus commode que considérable, car il consistait en un paquet logé dans la forme de son chapeau, qui contenait les plus légers raffinements de son costume, un petit ballot dans un mouchoir de poche rouge en coton, qui renfermait les articles plus lourds de sa garde-robe, et un peigne, qu'il portait dans son portefeuille.

La propriétaire de cet Éden intérieur était une célibataire, d'un âge mur, ayant un nez rouge saillant et des soques en métal. Ce fut avec quelque difficulté que M. Peters fit comprendre, à l'aide de gestes animés et de violents signes de tête, qu'il était muet et non sourd ; qu'elle n'avait pas besoin de faire violence aux muscles de sa poitrine, puisqu'il n'était pas dans la rue voisine ; et qu'il pourrait parfaitement l'entendre si elle parlait avec son ton naturel ; puis, toujours à l'aide de la pantomime, il fit comprendre qu'il désirait un crayon et du papier. Ces articles lui ayant été apportés, il écrivit le seul mot *baby*, et présenta ce spécimen de calligraphie à la propriétaire.

La chaste indignation de la demoiselle au nez saillant ajouta de nouvelles roses aux boutons permanents qui ornaient l'extrémité de son organe olfactif, et elle ajouta d'une voix aigre qu'elle louait à des hommes seuls, et que les

hommes seuls, s'ils étaient réellement seuls et n'étaient pas des imposteurs, n'avaient rien à faire avec des *babies*.

M. Peters recourut de nouveau au crayon.

« Non, pas à moi… Enfant trouvé… à élever au biberon… Vouloir payer la nourrice et l'entretien. »

La pudique propriétaire n'eut pas d'objection à faire pour l'enfant trouvé, si l'on payait pour les soins à lui donner. Elle aimait les enfants à leurs places, elle allait appeler Kuppins ; et elle appela Kuppins.

Une voix au fond de l'escalier répondit au nom de Kuppins, une voix de petit garçon, très positivement, et un pas semblable dans l'escalier, annoncèrent l'approche de Kuppins, et Kuppins entra dans la chambre avec une précipitation et un embarras enfantins ; mais, malgré tout cela, Kuppins était une jeune fille.

Ne ressemblant pas beaucoup à une jeune fille, vraiment, si l'on considérait sa tête ornée de ces affreux cheveux noirs, rudes et courts, et ses pieds chaussés de gros souliers garnis de clous ; et, malgré tous ces caractères, c'était une jeune fille, comme le témoignaient un jupon court et un long corsage bleu, ornés avec profusion de crevasses triangulaires et de taches de graisse.

Kuppins fut informée par sa maîtresse que le monsieur allait venir loger dans la maison, et qu'en outre le monsieur était muet. Il est impossible de décrire le ravissement de Kuppins à l'idée d'un locataire muet.

Elle avait connu un petit garçon atteint de cette infirmité, qui vivait à trois portes plus loin que sa mère à elle, et ce

petit garçon était très méchant ; et, quand il fut sur le point de partir, il poussa des hurlements horribles.

En apprenant que le monsieur n'était pas méchant et n'avait jamais hurlé, elle parut désappointée plutôt qu'autre chose. Elle comprenait l'alphabet des muets, et avait conversé ainsi pendant des heures avec le petit garçon muet susdit. L'auteur, à qui rien n'est caché, peut affirmer qu'il y avait eu autrefois de l'amour dans les relations de Kuppins et de l'enfant méchant. M. Peters fut enchanté de trouver un être complaisant, capable de comprendre son sale alphabet, et de lui expliquer son intention de faire élever ce baby, enfant trouvé (à la façon d'un philanthrope, et non à celle de ce classique Saturne, atteint de dyspepsie), et qu'il désirait qu'il fût logé et soigné aussi bien que lui-même.

Kuppins raffolait des enfants ; elle avait élevé neuf frères et sœurs, et avait été bonne d'enfants hors du cercle de la famille, pendant quelques années, aux gages de quinze pence par semaine. Kuppins avait été lancée dans le monde à l'âge de douze ans, et était venue en service à Slopperton, à l'âge de seize.

M. Peters exposa avec le secours de son sale alphabet, plus sale ce jour-là que d'habitude, après son voyage de Gardenford, d'où il avait transplanté ses pénates, c'est-à-dire le parapluie en coton, le ballot, le paquet, le portefeuille et le peigne, et par les mouvements rapides de ses doigts, car Kuppins était initiée à ce langage manuel, qu'il allait chercher l'enfant.

Celui-ci ne se trouvait pas apparemment très loin, car Peters revint au bout de cinq minutes avec un paquet de petits membres enveloppés dans une vieille et poisseuse cotte, qui, après inspection, parut être l'enfant trouvé.

M. Peters avait dernièrement acheté cette vieille cotte d'occasion, et croyait avoir fait l'acquisition d'un vêtement convenable pour un enfant au maillot.

Le petit être manifesta bientôt les signes d'un caractère fortement accentué de méchanceté et de colère, et se débattit bravement contre Kuppins, frappant la jeune fille au visage, et lui arrachant des poignées de cheveux avec une dextérité au-dessus de son âge.

« Est-il joueur ! remarqua cette jeune personne, évidemment habituée à l'irritabilité des enfants et indifférente à la perte de quelques mèches de ses luxuriantes tresses ; est-il amusant, le petit innocent ! Mon Dieu ! il va remplir la maison de gaieté. »

Pour confirmer cette prophétie, l'enfant trouvé poussa un terrible vagissement, varié de sanglots étouffés et de cris perçants.

Je ne pense pas qu'il y eût jamais eu, depuis la fondation des hôpitaux pour les enfants trouvés de Paris et de Londres, un enfant trouvé capable de crier à s'étouffer comme celui-ci. La façon avec laquelle son teint changeait d'une nuance blême maladive à un violet cramoisi, et du cramoisi au bleu foncé, et du bleu au noir, avait quelque chose d'extraordinaire, et Kuppins entrevit beaucoup de besogne à bercer l'enfant et à le tapoter sur le dos, afin de le sauver d'une mort prompte et désagréable. Mais Kuppins, comme nous l'avons fait remarquer, aimait les petits enfants ; et, si elle eût eu à choisir, elle eût donné la préférence à un baby de mauvais caractère, parce que dans ce cas il y avait une bataille à livrer et une victoire à remporter.

Après une demi-heure, elle avait conquis l'enfant trouvé d'une façon merveilleuse à voir. Elle le posa en travers de ses genoux, pendant qu'elle alluma le feu dans la petite grille fumeuse ; car les habitants de l'Éden intérieur avaient à choisir forcément entre la fumée ou l'humidité, et M. Peters choisit la fumée. Elle le porta sur son bras gauche, en allant chercher un hareng saur et une once de thé et autres comestibles chez le marchand du coin, et le mit sous son bras, tandis qu'elle faisait cuire le hareng et préparait le thé, et servit ce modeste repas à M. Peters, avec l'enfant trouvé sur ses épaules.

M. Peters ayant terminé son repas, conversa avec Kuppins, qui enlevait les ustensiles pour le thé. L'alphabet, pendant ce temps, avait acquis un fumet de poisson, Peters ayant fait usage des cinq voyelles pour retirer les arêtes de son hareng.

« Ce baby est extraordinairement irritable, » dit M. Peters avec ses doigts rapides.

Kuppins avait élevé un grand nombre de babies irritables.

« Les orphelins ont généralement mauvais caractère ; l'enfant trouvé était probablement un orphelin.

— Pauvre petit être ! Oui, dit Peters, il a eu ses épreuves, quoique bien jeune. J'ai peur qu'il n'arrive pas à la pousse des dents ; il a eu beaucoup trop d'eau déjà. »

Il a eu beaucoup trop d'eau : Kuppins aurait bien voulu connaître le sens de cette observation ; mais M. Peters tomba dans une profonde rêverie, et regarda l'enfant (toujours suffocant) avec l'œil d'un philanthrope et presque avec la tendresse d'un père.

Celui qui veille sur les jeunes corbeaux avait, peut-être dans la convenance merveilleuse de toutes les choses de sa création, donné à ce pauvre petit délaissé un meilleur protecteur dans l'agent subalterne muet de la police que n'eût été pour lui le père qui s'en était débarrassé, quelque position que ce père eût pu occuper.

M. Peters remarqua bientôt à l'attentive Kuppins qu'il l'éduquerait, il hésita quelques instants sur la légitimité du *q* ou du *k* pour ce mot, qu'il éduquerait l'enfant trouvé, et qu'il l'élèverait dans sa propre profession.

« Quelle est cette profession ? demanda naturellement Kuppins.

— *Detektive*, épela M. Peters, embellissant le mot d'un *k* supplémentaire.

— Oh ! de la police, dit Kuppins. Cristi ! c'est fameux. Je voudrais bien être un policeman, pour découvrir tous les secrets de l'horrible meurtre qui s'est commis ici. »

M. Peters s'illumina au mot de meurtre, et regarda Kuppins d'un œil plein d'affection.

« Ainsi, vous prenez de l'intérêt à ce meurtre, n'est-ce pas ? dit-il.

— Oh ! non ; j'ai acheté le journal de dimanche. Tout ce que je voudrais, ce serait de ne pas voir torturer ce jeune homme qui passe pour avoir tué son oncle. »

M. Peters secoua la tête d'un air de doute, avec un regard moins bienveillant pour Kuppins ; mais il y avait des secrets et des mystères dans sa profession, qu'il ne pouvait en toutes occasions confier à son alphabet ; et son opinion sur

le meurtre de M. Montague Harding était peut-être de ce nombre.

Kuppins lui apporta ensuite une pipe, et il resta assis près du foyer fumeux, regardant alternativement le nuage bleu qui sortait de ses lèvres, et la tournure grossière de la jeune fille se promenant de long en large avec l'enfant (endormi par suite de l'épuisement qui avait succédé à son étranglement désespéré) sur ses bras.

« Si, pensait M. Peters, la bouche considérablement tournée du côté gauche, si cette petite créature doit grandir, elle pourra peut-être m'aider à découvrir le vrai et le faux dans ce meurtre-ci. »

Cela sera-t-il ou cela ne sera-t-il pas ? Qui pourrait le dire ? Si, dans le cours extraordinaire des événements, ce petit enfant coopérait jamais à attirer sur un meurtrier la condamnation qu'il mérite, appellerait-on cet acte un monstrueux et terrible outrage de la nature, ou un juste et raisonnable châtiment ?

CHAPITRE VIII

SEPT LETTRES DU SALE ALPHABET

Le 17 février brilla pur et resplendissant, et le soleil d'un ciel glacial rayonnait sur les fenêtres du Palais de Justice où Richard Marwood attendait le jugement qui devait décider de sa vie.

Jamais peut-être ce Palais de Justice n'avait vu une affluence aussi considérable ; jamais peut-être il n'y avait eu dans Slopperton une préoccupation pareille à celle que faisait naître en ce jour l'attente de l'issue du procès de Richard Marwood.

Les rayons du soleil, pénétrant par les croisées, semblaient tomber plus froids et plus éclatants sur le visage pâle et défait du prisonnier qui était sur le banc des accusés.

Une torture mentale de trois mois avait accompli son œuvre, et écrit ses ravages sur cette figure jeune et autrefois radieuse, en caractères tels que le temps, dans sa marche naturelle et paisible, eût mis des années pour laisser de pareilles traces. Mails il était calme en ce jour : c'était le calme du désespoir qui a perdu toute espérance. L'incertitude l'avait épuisé ; mais il en avait fini avec l'incertitude, et il sentait que son destin était fixé, à moins que le Ciel, infini dans sa puissance et dans sa miséricorde, ne suscitât, comme par un miracle, sur cette terre, un instrument pour le sauver.

La salle d'audience était comme une mer de visages passionnés, car ce procès était pour les spectateurs comme une partie de jeu, dans laquelle l'avocat poursuivant, le juge et le jury jouaient contre le prisonnier, dont la vie était l'enjeu.

Il n'y avait qu'un seul sentiment dans cette vaste assemblée : c'était que l'accusé perdrait dans cette lugubre partie, et qu'il méritait bien de perdre.

Des paris avaient été engagés dans Slopperton sur le résultat de ce hasard atroce, car la théorie des chances est si pleine d'attraits pour certains esprits, que la série des sujets pour une gageure peut aller de la course d'un magot à un procès pour meurtre. Quelques esprits aventureux avaient fait des paris désespérés du côté improbable, de l'*acquittement*, et beaucoup de gentlemen entreprenants avaient placé de fortes sommes du côté, décidément le favori, de *reconnu coupable ;* ce qu'ils considéraient être de très bons carnets de paris. Néanmoins, comme il pouvait y avoir une commutation de la sentence à mort en la transportation à vie, quelques spectateurs avaient parié sur la chance du prisonnier reconnu coupable, mais non exécuté, et comme cela avait été expressément convenu, sur la chance de la transportation à Botany Bay contre les galères.

Il y avait donc en jeu des intérêts privés, aussi bien qu'un intérêt général, dans cet océan agité d'hommes et de femmes, et Richard avait très peu de joueurs de son côté dans la grande et terrible partie qu'il allait entreprendre.

Dans un coin de la galerie de la salle, était un petit espace élevé au-dessus des têtes de la multitude et séparé du public, réservé aux fonctionnaires ou aux personnes introduites par eux. C'était là que se tenait, au milieu de deux ou trois policemen, notre ami, M. Joseph Peters, la bouche

tournée d'un côté, et les yeux attachés sur le prisonnier. La galerie dans laquelle il se trouvait faisait face au banc de l'accusé, quoique à une très grande distance. Il y avait un homme, dans cette nombreuse assemblée, qui, placé près du prisonnier, était très malheureux : cet homme était le conseil de l'accusé. Il était jeune, et c'était seulement son troisième ou son quatrième procès, et la première fois qu'il se trouvait chargé d'une cause importante. C'était un homme fortement nerveux et impressionnable, pour qui la défaite était pire que la mort, et il sentait qu'une défaite était inévitable. Il n'avait pas un pouce de terrain pour la défense, et en dépit des protestations d'innocence répétées par le prisonnier, il le croyait coupable. C'était un homme ardent, et cette croyance éteignait son ardeur ; c'était un homme consciencieux, et il sentait que défendre Richard Marwood était quelque chose qui ressemblait à une action déshonnête.

Le prisonnier plaida *non coupable*, et l'annonça d'une voix ferme. Chaque fois que nous lisons le procès d'un grand criminel, nous lisons ces mêmes détails sur sa voix ferme, sa contenance calme, sa figure composée et son maintien digne, et nous tombons dans l'étonnement. Ne serait-il pas plus étonnant qu'il n'en fût pas ainsi ? Si nous considérons le degré auquel sont montés les sentiments de cet homme, la tension de chaque nerf, l'application de toutes ses forces intellectuelles et physiques, pour affronter ces cinq ou six heures désespérées, nous ne serons plus étonnés désormais. La vie de cet homme est devenue un terrible drame, et il va jouer son grand rôle. Cette masse de figures pâles et attentives lui font subir une longue agonie, ou peut-être est-ce moins une agonie qu'un état d'exaltation. Il se peut que son intelligence soit heureusement obscurcie, et qu'il ne puisse voir au delà du terrible présent, dans le bien plus terrible avenir. La hideuse construction de bois et de fer ne se dresse

pas comme un fantôme devant lui ; il n'aperçoit pas la corde pendante et lâche qui flotte dans l'atmosphère froide du matin, jusqu'à ce qu'elle soit retenue et roidie par un corps palpitant et grelottant, qui devient bientôt glacé. Il ne doit pas voir tout cela, il faut l'espérer. La vie pour lui en ce moment est sans inquiétude, et il n'y a pas de place, dans son esprit, absorbé par la seule crainte de conserver une apparence extérieure fière et ferme, pour la pensée d'un avenir qui est peut-être si près de lui.

Ainsi Richard Marwood, d'une voix assurée, plaida *non coupable.*

Il n'y eut, dans toute cette multitude, qu'une seule personne qui le crut.

Oui, Richard Marwood, tu pouvais remercier ces mains sales, car elles étaient les seules qui avaient épelé ces mots dans leur langage, à l'exception de la mère infortunée, qui avait toujours exprimé la conviction de ton innocence.

Le prisonnier, quoique ferme et calme dans ses manières, parla d'une voix si basse et si humble, qu'il se fit seulement entendre des personnes placées près de lui. Il arriva que le juge, une des célébrités du barreau, était affligé d'une minime infirmité qu'il ne voulait pas consentir à reconnaître ; cette infirmité était une surdité légère. C'était ce qu'il appelait être dur d'oreille d'un côté, et pour me servir d'une expression ordinaire, son oreille en jeu se trouvait être la plus rapprochée de Richard.

« Coupable, dit le juge ; ainsi, c'est cela, coupable. Très bien !

— Pardonnez-moi, mylord, dit le défenseur ; le prisonnier a plaidé : *non coupable.*

— Erreur, monsieur ; me croyez-vous sourd ? » demanda Sa Seigneurie.

Ceci excita un léger sourire parmi les habitués du palais.

L'avocat fit de la tête un signe de dénégation : un gentleman, dans la position de Sa Seigneurie, ne pouvait pas être sourd.

« Très bien, alors, dit le juge, à moins que je ne sois sourd, le prisonnier a plaidé coupable. Je l'ai entendu, monsieur, de mes oreilles, de mes propres oreilles. Peut-être ajouta le juge ; peut-être le prisonnier sera-t-il assez bon pour répéter son plaidoyer, et me fera-t-il, cette fois, l'honneur de parler haut.

— Non coupable ! » dit Richard de nouveau, d'une voix ferme, mais pas élevée.

Son long emprisonnement, ses jours, ses semaines et ses mois de lente agonie, avaient tellement épuisé ses forces physiques, qu'il éprouvait beaucoup de peine à parler en pareille circonstance.

« Non coupable, dit le juge. Cet homme ne sait pas ce qu'il dit. Cet homme doit être idiot, et ne pas avoir sa raison. »

Ces paroles étaient à peine sorties de la bouche de Sa Seigneurie, qu'un long coup de sifflet résonna dans la salle.

Chacun porta les yeux vers le coin de la galerie d'où le bruit était parti, et les huissiers crièrent :

« À l'ordre ! »

Le prisonnier lui-même leva les yeux, et les dirigeant sur l'endroit où cette interruption audacieuse et sans exemple avait surgi, reconnut la figure de l'homme qui avait exprimé les mots, « non coupable ! » dans la voiture du chemin de fer. Leurs regards se rencontrèrent, et l'homme fit signe à Richard d'observer ses mains, pendant qu'avec ses doigts il formait plusieurs syllabes lentement et d'un air résolu.

Ceci se passait pendant la pause occasionnée par les recherches faites par les huissiers afin de découvrir l'individu contumace qui avait osé siffler à la fin de la remarque de Sa Seigneurie.

L'humeur du juge ne fut pas adoucie pendant ce petit incident, et il s'écria, d'une voix irritée :

« Prisonnier, vous semblez persuadé que nous ne vous comprenons pas. Je vous le demande, réfléchissez pour la dernière fois, que plaidez-vous ? coupable ou non coupable ?

— Coupable ! monseigneur, dit Richard, cette fois, très distinctement.

— Ah ! dit Sa Seigneurie triomphante ; et maintenant, je vous prie, qui avait raison ? »

Les hommes de loi se regardèrent les uns les autres, d'un air étonné, et l'avocat du prisonnier devint pâle comme un mort.

« Quoi ! après toutes ses protestations d'innocence, le prévenu se détermine à plaider coupable ? »

Sa défense, élaborée avec tant de travail, n'était plus, en ce moment, qu'un inutile morceau de papier.

L'avocat poursuivant établit l'accusation, qui ne semblait que trop évidente, contre Richard Marwood.

« C'est ici, dit l'avocat, le cas d'un jeune homme qui, après avoir dilapidé sa fortune, et s'être profondément endetté dans sa ville natale, quitte cette ville, comme tout le monde l'a cru, pour n'y plus revenir. Sa mère, veuve et délaissée, attend dans l'angoisse des nouvelles de ce fils dénaturé et sans cœur ; mais, pendant sept longues années, pas une ligne, pas un mot ne lui parvient par une voie quelconque, pour essayer de soulager son anxiété. Ses compatriotes le croient mort, sa mère le croit mort, et sa conduite fait présumer qu'il désirait être perdu de vue par tous ceux qui l'avaient autrefois aimé. Mais à la fin de cette septième année, son oncle, le frère unique de sa mère, un homme d'une fortune immense, revient de l'Inde et établit sa résidence temporaire au Moulin Noir. Naturellement, tout Slopperton apprend l'arrivée de ce gentleman, et est informé aussi de l'étendue de sa fortune, car nous nous intéressons toujours aux gens riches, messieurs les jurés. Il n'est pas maintenant bien difficile d'imaginer que, par une voie quelconque, l'accusé fut instruit du retour de son oncle et de sa résidence au Moulin Noir. Le fait fut mentionné dans chacun des cinq journaux éminents qui font l'orgueil de Slopperton. Le prisonnier peut avoir vu un de ces journaux, il peut avoir eu quelque ancien bon camarade résidant à Slopperton, avec lequel il peut avoir été en correspondance. Quoi qu'il en soit, messieurs, dans la huitième nuit après l'arrivée de M. Montague Harding, l'accusé fait son apparition après sept années d'absence, avec une figure longue et une histoire de repentir, pour obtenir le pardon de sa mère. Messieurs, nous connaissons tous la puissance illimitée de l'amour maternel, la profondeur inépuisable d'affection du cœur d'une mère ;

sa mère lui pardonna. Le veau gras fut tué, le vagabond de retour fut accueilli dans la maison qu'il avait remplie d'affliction ; le passé fut effacé, et sept longues années d'abandon indigne d'un fils et de délaissement cruel furent oubliées. La famille alla se livrer au repos. Cette nuit-là, messieurs, un assassinat fut commis, un assassinat si horrible, que les tristes annales du crime n'en ont pas en registré depuis des siècles d'aussi noir et d'aussi plein de préméditation. Sous le toit qu'il avait choisi pour reposer sa vieillesse, Montague Harding avait été cruellement et barbarement égorgé. Maintenant, messieurs, qui a commis cette infamie ? quel est le monstre sous forme humaine qui a perpétré cette action hideuse, lâche et sanguinaire. Les soupçons, messieurs les jurés, se fixent sur un seul homme, et cet homme, les soupçons le désignent d'un doigt si infaillible, que sa culpabilité apparaît d'une manière éclatante. Cet homme est l'accusé. À la découverte du meurtre, l'enfant prodigue de retour, le fils repentant et soumis fut la première personne qu'on chercha ; le trouva-t-on ? Non, messieurs, l'oiseau s'était envolé. Le fils affectueux qui, après sept années d'abandon, était revenu aux pieds de sa mère, était parti secrètement, dans l'obscurité de la nuit ; choisissant, pour se glisser dehors, la croisée, comme un voleur, plutôt que de quitter la maison par la porte, en maître légitime. Les soupçons tombèrent sur lui d'abord ; il est recherché et trouvé… où, messieurs ? à quarante milles du lieu du meurtre, en possession de l'argent volé dans l'armoire brisée de la victime, et la manche de son habit teinté du sang de l'homme assassiné. Voilà, en peu de mots, messieurs, les circonstances de cette horrible affaire, et je pense que vous conviendrez avec moi que jamais preuves évidentes n'ont désigné aussi clairement le véritable criminel. Je vais maintenant procéder à l'interrogatoire des témoins. »

Il y eut une suspension et un peu de tumulte dans la salle ; les vagues de la mer humaine furent agitées un instant. Les parieurs du côté favori, *coupable* et *galères*, comprirent qu'ils avaient gagné une manche. Durant cette interruption, un homme se fraya un chemin au milieu de la foule, se dirigea vers l'endroit où était assis l'avocat de l'accusé, et mit dans sa main une petite bande de papier sale, sur laquelle était écrit un seul mot, un mot de trois lettres. L'avocat le lut, et déchira le papier en atomes aussi exigus qu'il lui fut possible de le faire, et jeta les fragments à ses pieds sur le parquet ; mais une vive rougeur monta à son visage et il se prépara à suivre les témoignages.

Richard Marwood, qui connaissait la force des preuves accumulées contre lui et son impuissance à les réfuter, en avait écouté la récapitulation de l'air préoccupé d'un homme étranger au procès qui s'instruisait à cette heure : sa contenance distraite avait été remarquée par les spectateurs, et avait fait le sujet de nombreux commentaires.

Chose étrange, mais en ce moment capital de la crise, son attention paraissait principalement attirée par Joseph Peters, car il tint les yeux uniquement fixés sur le coin où se trouvait cet individu. Les yeux de la foule suivant la direction de ceux de Richard, ne remarquèrent rien autre chose qu'un petit groupe de fonctionnaires accoudés sur la balustrade de la galerie du coin.

La foule ne voyait pas ce que voyait Richard, c'est-à-dire les doigts de M. Peters formant lentement sept lettres, deux mots, quatre lettres dans le premier, et trois lettres dans le second.

Il y avait devant le prisonnier quelques petites branches de rhue ; il les prit les unes après les autres, les réunit en un

petit bouquet qu'il plaça à sa boutonnière. La multitude le regarda d'un air étonné pendant tout le temps.

Chose étrange à dire, cette action insignifiante parut si agréable à M. Joseph Peters, qu'il se mit à danser involontairement les premiers pas d'une *hornpipe* improvisée, et, ayant été timidement rappelé à l'ordre par les huissiers, il conserva un maintien plein d'insouciance pendant tout le reste du procès.

CHAPITRE IX

FOUS, MESSIEURS LES JURÉS

Le premier témoin appelé fut la mère de Richard. Dans le nombre immense de personnes qui encombrait la salle d'audience, courut un murmure de compassion pour cette femme désespérée, au visage pâle et usé par la douleur, aux lèvres tremblantes, qui faisait d'inutiles efforts pour paraître calme. Tous ceux dans Slopperton qui connaissaient mistress Marwood, savaient qu'elle était une femme fière, qu'elle avait supporté sans se plaindre la conduite désordonnée de son fils, et qu'elle avait une affection profonde pour lui ; ils pouvaient donc deviner, en ce moment, l'intensité de l'amertume dont son cœur était rempli, appelée qu'elle était à prononcer des paroles qui devaient aider à le condamner.

L'avocat poursuivant s'adressa ainsi à elle :

« Nous désirons, madame, épargner vos sentiments ; nous n'avons pas le moindre doute que toute personne ici présente ne sympathise avec la position dans laquelle vous êtes placée. Voudriez-vous nous dire depuis quelle époque votre fils avait quitté la maison.

— Depuis sept ans, sept ans, le mois d'août dernier.

— Pourriez-vous nous dire les motifs qui le déterminèrent à partir ?

— Il avait des embarras dans Slopperton, des dettes que j'ai liquidées depuis son départ.

— Pouvez-vous nous dire quelle espèce de dettes ?

— C'était… elle hésita un peu, principalement des dettes d'honneur.

— Dois-je comprendre que votre fils était joueur ?

— Il était malheureusement très adonné aux cartes ?

— Pas à d'autre sorte de jeu ?

— Oui, aux paris sur les chances du turf.

— Il était tombé, j'imagine, en mauvaise compagnie ? »

Elle inclina la tête, et répondit d'une voix défaillante :

« Oui. »

Et il avait acquis dans Slopperton une réputation de libertin et de bon à rien ?

— Je le crains.

— Nous n'insisterons pas davantage sur ce pénible sujet ; nous passerons à son départ du logis. Votre fils ne vous donna-t-il aucun indice de son intention de quitter Slopperton ?

— Jamais aucun. Les derniers mots qu'il me dit, c'est qu'il déplorait le passé, mais qu'il était lancé dans une mauvaise voie, et qu'il devait aller jusqu'au bout. »

Ce fut ainsi que procéda l'interrogatoire ; on épargna au témoin le récit de la découverte du meurtre ; l'appréhension d'avoir à donner ces détails causait à la malheureuse femme une horreur pénible à voir.

L'avocat de l'accusé se leva et s'adressa à mistress Marwood.

« En vous interrogeant, madame, mon savant collègue ne vous a pas demandé si vous considériez votre fils comme un bon ou un mauvais fils. Voudriez-vous être assez complaisante pour nous communiquer votre sentiment à ce sujet ?

— En dehors de sa conduite désordonnée, il était bon fils ; il était doux et affectionné, et je crois que ce fut le regret des chagrins que ses dissipations m'avaient donnés, qui lui fit abandonner le logis.

— Il était doux et affectionné. Dois-je comprendre par cela que son naturel était bon ?

— Il avait naturellement des dispositions excellentes. Il était généralement aimé étant enfant ; les domestiques lui étaient excessivement attachés ; il aimait beaucoup les animaux ; les chiens le suivaient instinctivement, comme ils suivent toujours, je crois, les gens qui les aiment.

— Trait vraiment touchant, sans aucun doute, dans la description du caractère de l'accusé ; mais si nous devons écouter d'aussi charmantes minuties, je crains que nous n'arrivions jamais à terminer ce procès, » dit l'avocat opposant.

Et un membre du jury, qui avait un billet pour un banquet public à quatre heures, s'oublia au point d'applaudir avec les talons de ses hottes.

Le défenseur, sans faire attention à la remarque de son savant collègue, continua :

« Madame, dit-il, votre fils avait-il eu, avant son départ de la maison, quelque sérieuse maladie ?

— La question est déplacée, dit le juge.

— Pardonnez-moi, milord. Je ne serai pas long ; je crois la question de grande importance, permettez-moi de continuer. »

Mistress Marwood parut surprise de cette question ; mais comme elle était faite par l'avocat de son fils, elle fit de son mieux pour répondre.

« Mon fils eut, très peu de temps avant son départ, une violente atteinte de fièvre cérébrale.

— Pendant laquelle il eut le délire ?

— Tout le monde a le délire dans la fièvre cérébrale, dit le juge ; c'est abuser de la cour, monsieur. »

Le juge était porté à contrecarrer le défenseur du prisonnier ; premièrement, parce que c'était un jeune homme cherchant à arriver, excellent motif pour lui faire de l'opposition ; et secondement, parce qu'il avait fait entendre en quelque sorte que Sa Seigneurie était sourde.

« Pardonnez-moi, milord, vous verrez plus tard la portée de ma question.

— Je l'espère ainsi, monsieur, dit Sa Seigneurie, d'un air de très mauvaise humeur.

— Votre fils, madame, eût-il le délire durant cette fièvre ?

— Tout le temps, monsieur.

— Et vous attribuâtes la fièvre ?…

— À sa mauvaise conduite qui avait altéré son intelligence ?

— Eûtes-vous des craintes pour sa vie pendant cette maladie ?

— De très grandes, mais nous craignîmes surtout pour sa raison.

— La faculté appréhendait-elle la perte de la raison ?

— Elle l'appréhendait.

— Les médecins qui le soignaient résidaient-ils à Slopperton ?

— Ils y résidaient, et ils y sont encore. Il fut soigné par le docteur Morton et par M. Lamb. »

Le conseil du prisonnier fit signe alors à des huissiers qui étaient près de lui, leur donna tout bas quelques indications, et ils sortirent de la salle.

Résumant l'interrogatoire du témoin, le défenseur dit :

« Vous avez répété, il n'y a qu'un moment, les paroles que votre fils prononça dans la soirée de son départ du logis. Elles sont tout à fait singulières : il était lancé dans une voie ténébreuse, et il devait aller jusqu'à la fin.

— Ce furent ses propres paroles, monsieur.

— Y avait-il quelque égarement dans ses manières, tandis qu'il parlait ainsi ?… demanda-t-il.

— Ses manières étaient toujours égarées à cette époque ; peut-être, dans cette soirée, plus égarées que d'usage.

— Ses manières, dites-vous, étaient toujours égarées ? Il s'était fait la réputation d'être enclin à une folle extravagance dès ses plus jeunes années ; est-ce vrai ?

— Il eut malheureusement cette réputation, du moment où il alla à l'école.

— Et ses camarades, je crois, lui avaient donné un surnom qui exprimait ses dispositions ?

— Oui, monsieur.

— Et ce surnom était ?

— Le Diable. »

Martha, la vieille servante, fut ensuite appelée, et raconta la découverte du cadavre de M. Harding.

L'interrogatoire par le conseil du prisonnier ne provoqua du témoin que les renseignements suivants :

Dick avait toujours été un garçon extravagant, mais un bon garçon plein de cœur ; il avait toujours passé pour être incapable de tuer une mouche, et elle était certaine qu'il n'avait pas commis l'assassinat. Quand on lui demanda si elle soupçonnait quelqu'un d'avoir commis le crime, elle devint obscure dans son langage, fit allusion à un Français qui vivait au temps de Waterloo et parla de crimes horribles, depuis le vol d'une épaule de mouton jusqu'à l'explosion d'une machine infernale commis par les émissaires de Napoléon.

M. Jinks, qu'on interrogea ensuite, fit un récit minutieux et complètement décousu de l'arrestation de Richard, se gratifiant de plusieurs compliments adroits sur son habileté comme agent de police.

L'individu qui avait rencontré Richard sous la galerie de la gare du chemin de fer déposa que le prisonnier l'avait évidemment évité, pour ne pas être reconnu, et avait même, dans ce but, traversé la voie.

« Il y a encore un témoignage, dit l'avocat de la couronne ; je suis fâché de dire que ce témoin, serviteur du gentleman assassiné, est dans un état pitoyable à l'hôpital du comté, et que l'on a déclaré impossible son rétablissement des blessures qu'il a reçues à l'occasion du meurtre de son maître. »

L'accusation avait fini, et avait établi très clairement la culpabilité de Richard Marwood. Les parieurs pour les galères pensèrent qu'ils avaient fait une bonne affaire.

La déposition du Lascar, le domestique de la victime, avait été recueillie à l'hôpital au moyen d'un interprète : mais elle jeta très peu de lumière sur le procès. Il disait que, dans la nuit du meurtre, il avait été réveillé par du bruit dans la chambre de son maître, et avait demandé, en hindoustan, si son maître avait besoin de lui, quand il avait reçu dans l'obscurité un coup sur la tête qui lui avait immédiatement enlevé l'usage de ses sens. Il ne pouvait rien dire de la personne qui l'avait frappé, excepté qu'au moment du coup, il avait senti passer sur sa figure une main particulièrement douce et délicate, aux doigts longs et effilés.

À la lecture de ce passage de la déposition, tous les yeux se tournèrent vers le prisonnier, qui, en cet instant, se trou-

vait accoudé sur le rebord de la balustrade qui limitait le banc des accusés, sa main couvrant son front, une main très blanche, avec des doigts longs et effilés. Pauvre Richard ! dans les jours passés, il avait été fier de cette main délicate et quelque peu féminine.

Le conseil du prisonnier se leva et prononça son discours pour la défense, une défense soigneusement élaborée, et qui tendait à prouver que le prisonnier, quoique positivement coupable, n'était ni moralement, ni légalement coupable.

« Parce que, messieurs les jurés, le prévenu est fou, et fou depuis déjà longtemps ; oui, fou, messieurs les jurés. Chaque action de sa vie, qu'a-t-elle été, si ce n'est un acte de folie ? Son enfance, sa jeunesse insouciante et extravagante, sa virilité dissipée et désordonnée, passée au milieu de compagnons dangereux et adonnés à l'ivrognerie. Que fut son retour ? Un acte prémédité pendant les souffrances d'un accès de *delirium tremens*, et prémédité longtemps avant l'arrivée à Slopperton de son riche oncle, comme je vais bientôt vous le prouver. Cette conduite était-elle autre chose que le repentir soudain d'un insensé ? À peine rétabli de sa terrible maladie, une maladie durant laquelle les personnes atteintes, on le sait, se livrent fréquemment aux plus terribles excès sur elles-mêmes et sur les êtres qui leur sont le plus chers, à peine rétabli de sa maladie, il se lance à pied, sans le sou, pour faire un voyage de plus de deux cents milles, et cela, messieurs, je tremble même en y pensant, c'est par cette cruelle température de novembre qu'il accomplit ce long et pénible voyage, et que, le huitième jour après son départ de Londres, il vient tomber aux pieds de sa mère. Je vous prouverai, messieurs, que le prisonnier quitta Londres le jour même où son oncle arrivait à Slopperton ; il est par consé-

quent impossible qu'il pût avoir connaissance de cette arrivée quand il partait. Ce n'est pas tout, messieurs. Le prisonnier, après les fatigues et les extrêmes privations qu'il avait souffertes, avait encore une autre épreuve à subir : je veux parler du bouleversement terrible occasionné par sa réconciliation avec sa mère chérie. Il n'avait presque rien mangé depuis deux jours, et on l'invita imprudemment à boire, en arrivant, une bouteille de vieux madère. Cette nuit-là, messieurs les jurés, un horrible meurtre fut commis, un meurtre aussi certain d'être découvert immédiatement, aussi gauche dans son exécution qu'épouvantable dans ses détails. Peut-il exister quelque doute que le crime n'ait été commis par mon malheureux client, le prisonnier, sous l'influence d'un accès de délire ou de folie, temporaire, si vous voulez, mais de folie amenée par une fatigue excessive, une excitation morale extraordinaire, et les effets funestes du vin qu'il avait bu ? Il a été prouvé que l'armoire avait été saccagée, et que le portefeuille qui en avait été enlevé avait été trouvé sur la personne du prisonnier. Cette circonstance peut avoir été un de ces étranges éclairs de raison que l'on remarque quelquefois dans la folie. Dans son horreur pour le crime qu'il avait commis dans son délire, le prisonnier songe à fuir ; mais la fuite exige de l'argent, et de là l'effraction de l'armoire. Le plan qu'il adopte pour échapper proclame encore la folie. Au lieu de courir à Liverpool, qui est éloigné seulement de trente milles de cette ville, et d'où il eût pu s'embarquer pour quelque partie du globe, et défier ainsi les poursuites, il se dirige, sans aucune tentative de déguisement, vers une petite ville intérieure, d'où l'évasion est presque une impossibilité, et il est saisi quelques heures après l'accomplissement du crime, ayant encore du sang de son infortunée victime sur la manche de son habit. Un homme dans son bon sens, messieurs, n'aurait-il pas effacé à tout prix cette fatale preuve de

culpabilité ? Un homme dans son bon sens n'aurait-il pas fait tous ses efforts pour se déguiser et cacher l'argent qu'il avait volé ? Messieurs, j'ai la parfaite confiance que vous prendrez une décision juste dans cette très malheureuse affaire ; que, pesant avec votre sagesse les antécédents du prisonnier et les circonstances du crime, votre verdict sera, je ne puis avoir à cet égard la moindre ombre de doute, que le malheureux jeune homme en ce moment devant vous est, hélas ! trop certainement l'assassin de son oncle, mais qu'il est aussi certainement irresponsable d'un crime qu'il a commis pendant une aberration de son intelligence. »

Chose étrange ! l'avocat n'attira pas une seule fois l'attention sur la singulière conduite du prisonnier pendant l'audience ; mais celle-ci n'avait pas été le moins du monde remarquée par le jury, et ne fut d'aucun poids dans leur balance.

Les témoins à décharge n'étaient pas nombreux. Le premier qui monta sur l'estrade avait une apparence tout à fait bizarre, si vous comprenez dans ses charmes personnels un nez rouge, qui brillait comme un signal d'alarme de chemin de fer dans l'atmosphère épaisse de la salle ; un œil noir, mais pas de la nuance admirée de cet organe qui est l'œuvre de la nature libérale, mais de cette teinte mélangée de pourpre et de vert qui témoigne qu'elle a fait connaissance avec un coup de poing ; une moustache épaisse d'une belle couleur bleu foncée ; une épaisse chevelure noire, qui n'avait pas abusé de cette moderne innovation dans les usages des hommes, le peigne ; vous pourrez peut-être avoir quelque idée de ses qualités physiques ; mais rien ne pourrait vous donner une idée juste et complète du débraillé et de l'effronterie de ses manières, du clignotement de ses yeux, de l'aspect de chaque bourgeon de son nez rutilant, de

l'expression profonde qu'il pouvait donner au tiraillement de sa moustache ou à l'ébranlement de la forêt de ses boucles noires.

Son costume inclinait vers le décousu ; il consistait en un large pantalon à carreaux écossais, un pardessus bleu clair, sans habit ou gilet par-dessous, une chemise à plis étoffés, ornée de têtes de mort et de danseurs formant des figures de ballet, sans parler des taches de café et de tabac, et une chaîne d'or passablement fausse serpentant sur sa large poitrine, pour combler le vide des vêtements qui faisaient défaut.

— Vous êtes membre du corps médical ?

— Oui.

— Vous étiez, je crois, dans la société du prisonnier, la nuit de son départ de Londres pour cette ville ?

— Oui.

— Quelle fut la conduite du prisonnier dans cette soirée ?

— Celle d'un original. »

Dans la continuation de son interrogatoire, il exposa qu'il connaissait M. Richard Marwood depuis de longues années, étant lui-même originaire de Slopperton.

« Pouvez-vous nous dire ce qui détermina le prisonnier à retourner dans la maison de sa mère au mois de novembre dernier ?

— Des idées noires, répondit le témoin avec une concision déterminée.

— Des idées noires ?

— Oui ; il avait été dans un mauvais état pendant trois mois, et, de plus, il avait eu une rude attaque de *delirium tremens* et un retour de son ancienne maladie.

— Son ancienne maladie ?

— Oui, la fièvre cérébrale. Pendant la fièvre, il parla beaucoup de sa mère ; il disait qu'il l'avait tuée par sa mauvaise conduite ; mais que, pour obtenir son pardon, il irait pieds nus à Slopperton.

— Pouvez-vous nous dire à quelle date il exprima pour la première fois ce désir de venir à Slopperton ?

— À peu près pendant le mois de septembre.

— Le considériez-vous comme ayant la tête solide pendant cette période ?

— Vraiment, plusieurs de mes amis de l'hôpital Guy croyaient tout à fait le contraire. Il était d'usage entre nous de dire qu'il avait une ardoise enlevée quelque part. »

Il pensait que le prisonnier était très souvent hors de ses gonds, il avait caché ses rasoirs pendant sa maladie, et élevé une barricade de meubles devant sa croisée. Le prisonnier était remarquable par une générosité folle, un bon caractère et un naturel plein de loyauté, il avait un talent extraordinaire pour faire tout ce qui se présentait, et pour le faire toujours mieux que personne. Tous ces renseignements, et beaucoup d'autres furent provoqués par l'avocat de la défense.

Il fut interrogé de nouveau par l'avocat soutenant l'accusation.

« Je crois que vous avez dit à mon savant collègue que vous apparteniez au corps médical ?

— Je l'ai dit. »

Il avait été en premier lieu apprenti chez un pharmacien-droguiste à Slopperton et suivait maintenant un des hôpitaux de Londres dans le but de se créer une position ; il n'avait pas encore atteint la renommée, mais il espérait y arriver. Il avait opéré dans un cas désespéré de panaris le doigt d'une jeune servante, et aurait accompli une cure surprenante, si on n'avait pas dû, en définitive, couper le doigt de la jeune fille, il avait toujours porté une sincère affection au prisonnier, lui avait emprunté de l'argent plusieurs fois, il ne pouvait dire s'il le lui avait jamais rendu, peut-être ne le lui avait-il jamais rendu, et cela pouvait venir de ce qu'il n'avait pas eu l'occasion de s'en souvenir. Il avait assisté et s'était employé à l'élection du prisonnier, comme membre d'un club appelé les Cherokées Joyeux ; jamais on n'avait entendu dire qu'un Cherokée Joyeux eut commis un meurtre, et le club était convaincu de l'innocence du prisonnier.

« Vous avez dit à la Cour, il y a peu d'instants, que l'état du prévenu, dans la dernière soirée où vous le vîtes à Londres était étrange. Seriez-vous assez bon pour nous apprendre la signification de cet adjectif. Vous avez l'intention de prendre le mot comme adjectif, je présume ?

— Certainement, répliqua le témoin : étrange est adjectif quand on l'applique à l'état d'un gentleman, substantif quand on veut désigner autre chose. »

L'avocat de l'accusation ne comprenait pas clairement le sens du mot.

Le témoin pense que le docte gentleman fera bien d'acheter un dictionnaire pour le prochain procès auquel il assistera.

« Allons, allons, monsieur, dit le juge, nous ne pouvons pas rester ici toute la nuit. Faites-nous votre déposition d'une manière rapide. »

Le témoin écarta carrément ses coudes et tourna son nez, ce flambeau, en plein visage de Sa Seigneurie comme s'il eût voulu l'éclairer avec une lanterne à œil-de-bœuf.

« Vous vous êtes servi d'une autre expression étrange, dit l'avocat, en répondant à son collègue. Voudriez-vous avoir la bonté d'expliquer ce que vous entendez par le prévenu avait une *ardoise enlevée ?*

— Une tuile enlevée, quelque chose de dérangé sur le toit, le grenier, l'étage supérieur, la coque. »

L'avocat de l'accusation retombe dans les ténèbres.

Le témoin est fâché d'entendre cela ; il peut se donner la peine de faire sa déposition, mais il ne peut se donner celle de pourvoir le gentleman d'intelligence.

« Je vous prierai de prendre la peine d'être respectueux dans vos réponses pour l'avocat de la couronne, » dit le juge.

L'étudiant en médecine regarda Sa Seigneurie avec son œil jaspé et d'un air de défiance ; l'avocat de la couronne avait terminé avec lui, et il se retira du banc des témoins, en s'inclinant devant la Cour avec une politesse étudiée.

Les deux témoins qui suivirent étaient deux médecins d'un tout autre cachet que le Chérokée Joyeux qui avait pris place maintenant parmi les spectateurs.

Ces gentlemen déposèrent qu'ils avaient soigné le prévenu, il y avait quelques années, pendant sa fièvre cérébrale, et qu'ils avaient beaucoup craint pour la perte de sa raison.

Le procès durait si longtemps que le juré qui avait un billet pour le banquet public, comprit que ce billet n'était plus qu'un carton inutile, et que la graisse verte de la tortue et la première tranche de venaison ne seraient pas pour lui.

L'avocat de l'accusation adressa un second discours au jury, dans lequel il s'efforça de démolir l'échafaudage que son savant collègue avait si ingénieusement élevé pour la défense. Pourquoi le défenseur légal d'un homme dont la vie est entre les mains du jury, n'aurait-il pas le privilège de parler en faveur de son client, en dernier lieu, tout autant que le représentant légal de l'accusation ?

Le juge délivra son mandat au jury.

Le jury se retira, et reparut au bout d'une heure un quart.

Ils avaient reconnu que le prisonnier, Richard Marwood, avait assassiné son oncle, Montague Harding, et avait en outre frappé et blessé un domestique au service de la victime, dans un accès d'aberration intellectuelle, ou en langage ordinaire, ils reconnurent le prévenu *non coupable* en raison de sa folie.

Le prisonnier sembla peu impressionné par ce verdict. Il promena ses yeux égarés sur la salle, retira le bouquet de rhue de sa boutonnière, le plaça dans son sein, et dit ensuite d'une voix claire et distincte :

« Messieurs les jurés, je vous suis extrêmement obligé de l'urbanité avec laquelle vous m'avez traité. Je vous re-

mercie de votre énergique sentiment de justice, j'ai gagné la bataille d'Arcole, et je pense avoir saisi la clé de l'Italie. »

Les fous, ordinairement, se figurent être de grands et distingués personnages. Ce malheureux jeune homme se croyait Napoléon Ier.

LIVRE DEUXIÈME

ACQUIT DE TOUS COMPTES

CHAPITRE I

PETER L'AVEUGLE

Le favori, *Galères*, ayant perdu dans la course avec Richard Marwood, on ne porta plus que très peu d'intérêt dans Slopperton à la destinée de Dick le Diable. On savait qu'il était enfermé dans un asile de fous du comté, prisonnier pour la vie, ou comme l'exprimaient les personnes versées dans la connaissance des lois, tout le temps qu'il plairait au souverain de l'y laisser. On savait que sa pauvre mère avait fixé sa résidence près de l'asile, et se donnait par intervalles le triste plaisir de contempler les débris de l'ancienne intelligence de son fils. Mistress Marwood était maintenant une femme très riche, ayant hérité de toute la fortune de son pauvre frère assassiné, car on avait trouvé un testament de M. Montague Harding qui donnait la totalité de ses richesses considérables uniquement à sa sœur. Elle dépensait peu, cependant, et ce qu'elle dépensait était principalement consacré à des œuvres de charité ; mais sa bienfaisance même était limitée, et elle faisait pour les pauvres un peu plus qu'au temps où elle jouissait de son petit revenu. La fortune de l'habitant des Indes orientales restait accumulée dans les mains de ses

banquiers. Mistress Marwood était donc énormément riche, et tout Slopperton, en conséquence, la faisait passer pour avare.

C'est ainsi que l'événement des neuf jours s'éteignit et que l'assassinat de M. Montague Harding fut oublié. Le soleil fit briller sur les cheminées des usines de Slopperton des rayons chaque jour plus chauds ; chaque jour les ouvriers appartenant aux fabriques éprouvèrent de plus en plus la nécessité de fréquenter plus souvent le cabaret, à mesure que la température devenait de plus en plus altérante, jusqu'au moment où le brûlant soleil de juin éclata sur le pavé des rues de Slopperton, calcinant et grillant les pierres ; où la vue d'une mare ou d'un réservoir d'eau paraissait comme des sources dans le grand désert du Sahara ; où les habitants de la rue du côté du soleil étaient hostiles et mal disposés contre ceux qui habitaient le côté de l'ombre ; où l'épicier du coin, qui sortait avec un pot à eau et arrosait chaque soir le devant de sa porte, passait pour un bienfaiteur public ; où le boulanger, qui ajoutait sa production particulière de calorique à celle de la grande usine de Soleil et C° et calcinait le sol de son four pour son propre compte, était considéré comme une incommodité publique, et le pain chaud une abomination ; jusqu'au moment où le beurre pour le thé, à Slopperton, n'étant plus du beurre, mais de l'huile, ne se laissait plus entamer par le couteau, et se cachait sournoisement dans les trous de la miche de quatre livres, quand on essayait de l'étaler dessus ; où les bœufs, se vautrant dans les mares d'eau, étaient devenus des êtres dignes d'envie et de haine ; et où, merveille des merveilles, les gens de Slopperton payaient la dure taxe de l'eau, dans la crainte et les angoisses qu'ils éprouvaient en pensant à la possibilité d'être privés de ce liquide rafraîchissant.

Le 17 juin amena les vacances d'été, dans l'établissement du docteur Tappenden, et dans la soirée de ce jour le docteur Tappenden ferma. Il est bien entendu que cette locution est seulement un terme du jargon d'écolier. Je ne veux pas dire que le digne docteur (comment était-il parvenu à être docteur, et dans quelle faculté avait-il gagné ce grade, je me le demande) éprouvât quelque transformation matérielle quand il ferma, ou qu'il subît un changement de réputation, que donne l'insertion dans la *Gazette*, dans les cas les plus ordinaires de banqueroute. Je veux dire simplement que, dans la soirée du 17 juin, le docteur Tappenden donna une espèce de bal, auquel assista M. Pranskey, le maître de danse, avec son violon et dans tous ses atours, et dans lequel parurent aussi les jeunes gentlemen en grande cérémonie, avec une profusion de manchettes et de cols de chemise, et des visages brillants qui semblaient avoir été vernis plutôt que lavés par la respectable jeune personne attachée au département de la garde-robe et aux travaux de la lingerie. Il serait effrayant de dire la quantité de verres de limonade et de tartes à la confiture de framboises que ces jeunes gentlemen absorbèrent dans cette soirée du 17 juin ; mais je sais que le fils aîné Alcompain fut malade le matin du 18, et que ses parents, qui l'aimaient à la folie, étant venus le chercher dans une voiture et ayant eu l'imprudence de le placer le dos tourné aux chevaux, une des portières s'ouvrit avec grand fracas, le jeune gentleman se figurant faire une partie improvisée avec quelque membre imaginaire de l'espèce féline, s'échappa, et son papa et sa maman pensèrent qu'il fallait le laisser se livrer à cette fantaisie sans la moindre hésitation.

Dans la soirée du 18, les jeunes élèves du docteur Tappenden, à l'exception de deux petits garçons à la peau brune et à la chevelure frisée, dont les parents habitaient la Trinité, partirent tous pour se rendre dans leurs familles respectives,

et M. Jabez North put disposer à son aise de la classe pendant tout le temps des vacances, car les petits étrangers jouaient au voyage en mer sur un des bancs, avec un bâton de cricket pour mât, ou lisaient dans un coin Sinbad le marin, et ne gênaient nullement ce gentleman.

Notre ami Jabez paraît aussi calme que d'habitude ; son teint pâle et délicat est peut-être un peu plus pâle, et les coins de sa bouche un peu plus serrés ; selon l'absurde professeur de phrénologie, la tête et la physionomie de Jabez offraient tous les caractères de la sécrétivité ; mais notre ami est aussi paisible que jamais. La pâleur de son visage, la finesse de son nez aquilin, sa belle chevelure et sa figure un peu allongée donnent à sa personne un cachet d'aristocratie que ses vêtements noirs en mauvais état ne peuvent céler. Mais Jabez n'est pas excessivement satisfait de son sort : il se promène de long en large dans la classe, tout seul, éclairé par le crépuscule d'une soirée de juin. Le docteur Tappenden est parti pour les bords de la mer avec sa frêle et unique fille, familièrement appelée par les écoliers, qui ne prisent guère les beautés éthérées, *Jane la Décharnée*. Le docteur Tappenden est parti pour se divertir, car le docteur Tappenden est riche, il passe pour avoir quelque vingt mille livres placées dans une banque de Londres, il ne place pas son argent à Slopperton ; et, quant à *Jane la Décharnée*, on peut observer qu'il y a des jeunes gens de la ville qui donneraient quelque chose pour un regard de la maigre fille, et qui seraient disposés à considérer sa personne éthérée comme la véritable incarnation de l'idéal du poète, quand ils ajoutent à ses formes grêles la rondeur volumineuse qu'offre le total de la somme placée par son père.

Jabez arpente en tous sens la longue classe d'un pas si léger, qu'il éveille à peine un écho (ces bizarres physiolo-

gistes trouvent dans la légèreté de ce pas un autre indice de sécrétivité), et continue sa promenade malgré l'obscurité qui grandit.

« Six autres mois de grammaire latine, murmura-t-il, une autre demi-année de rudiments grecs et d'ennuyeuse société avec ces maussades compagnons, Paris et Hélène, et Hector et Achille. Une belle existence pour un homme ayant ma tête ! car ces imbéciles de physiologistes, qui ont discouru sur mon manque de sens moral, avaient peut-être raison quand ils me disaient que mon intelligence pourrait me mener où je voudrais. Qu'a-t-elle fait pour moi jusqu'à ce jour ? Mais elle m'a retiré des haillons dégoûtants de la charité publique, elle m'a donné l'indépendance et elle me donnera la fortune. Mais, comment, comment ? Quelle sera la prochaine épreuve ? Cette fois, il ne faut pas d'insuccès ; cette fois, mes données doivent être sûres. Si je pouvais seulement découvrir quelque bon projet. Il y a bien un moyen par lequel je pourrais me procurer une forte somme d'argent ; mais, après, la crainte de la prison ? la prison qui, évitée aujourd'hui, peut s'ouvrir demain. Et ce n'est pas une année ou deux d'orgie ou de vie dissipée que je veux avoir pour but, mais une longue existence de fortune et de plaisir, avec, des têtes d'hommes pour escabeaux, et mes anciens maîtres pour lécher la poussière de mes souliers. Voilà pourquoi je dois lutter, voilà le but que je dois atteindre ; mais, comment ?… comment ?… »

Il prit son chapeau et sortit de la maison. Il était complètement maître de ses actions pendant ces jours de vacances, il entrait et sortait selon sa fantaisie, pourvu qu'il fut rentré au logis à dix heures, quand on fermait la porte de rétablissement pour la nuit.

Il marcha sans but à travers les rues de Slopperton. Il était huit heures et demie, et les ouvriers des fabriques remplissaient les rues, respirant la fraîcheur du soir, mais calmes et accablés dans leur contenance, épuisés qu'ils étaient par la chaleur d'une longue journée de juin. Jabez n'affectionnait pas beaucoup ces endroits populeux, et il tourna à l'une des extrémités les plus affairées de la ville, pour entrer dans une petite allée de vieilles maisons qui conduisait dans un square de forme ancienne, dans lequel s'élevaient deux vieilles églises avec deux clochers très élevés et un hôtel de ville à l'aspect antique (autrefois une prison), un pâté de maisons bizarres avec des toits pointus et des étages supérieurs se projetant en saillie sur les inférieurs, et une chétive pompe. Jabez laissa bientôt ce square derrière lui, traversa deux ou trois rues sombres, étroites, de construction ancienne, et arriva dans un labyrinthe en ruines, véritables chenils et nids à pigeon humides, connu sous le nom de Allée de Peter l'aveugle. Qu'avait été ce Peter l'aveugle, et comment était-il parvenu à posséder cette allée ? ou bien, cet endroit n'ayant pas de débouché et ne laissant pénétrer que très peu la lumière, avait-il été appelé dans l'origine l'Allée aveugle de Peter ? nul être vivant ne le savait. Mais si Peter l'aveugle était un mythe, l'allée était une réalité et une sale, dégoûtante et fétide réalité, à l'égard de laquelle le conseil de salubrité semblait frappé de la propre infirmité du Peter susdit, qui lui laissait ignorer les horreurs du lieu. Ainsi Peter l'aveugle était l'Alsace de Slopperton, un refuge pour le crime et pour la misère, car celle-ci ne peut pas choisir sa société et doit se contenter souvent, pour avoir un abri, de vivre pêle-mêle avec le crime, ce qui fait, sans aucun doute que, s'appuyant sur l'excellent proverbe sur les oiseaux de même plume, les gens sages et bienveillants pensent que crime et misère signifient la même chose. L'allée de Peter l'aveugle s'était éle-

vée à la réputation une ou deux fois à l'occasion d'une jeune fille qui avait empoisonné son père dans une croûte de pouding, et du suicide d'un petit garçon de quatorze ans qui s'était pendu derrière une porte de l'aveugle Peter. Dans la première de ces circonstances, Peter l'aveugle avait eu même son dessin sur le journal du dimanche, et elle faisait, ma foi, très bien dans cette gravure sur bois, si bien qu'elle aurait eu quelque difficulté à se reconnaître elle-même, ce qui paraîtra peut-être peu étonnant, si l'on considère que l'artiste, qui vivait dans le voisinage de Holborn, avait esquissé l'allée de l'aveugle Peter d'après une gorge des montagnes du Tyrol, au milieu de trois ou quatre maisons de Chancery Lane.

L'allée de l'aveugle Peter avait certainement un aspect sauvage particulier, étant appuyée sur le flanc d'une colline escarpée, et ressemblait beaucoup à une ruelle de Londres qui, enlevée de sa position, se trouverait adossée par hasard à un coteau de Slopperton.

On ne doit pas supposer un instant qu'un personnage aussi haut placé et aussi respectable que M. Jabez North eut la moindre intention de s'enfoncer dans la sale obscurité de l'allée de Peter l'aveugle. Il était venu aussi loin uniquement pour se diriger vers les faubourgs de la ville, où il avait une petite maisonnette en briques, simulacre de campagne, beaucoup plus orné de coquilles d'huîtres, de poteries brisées, et d'échafaudages, que d'arbres ou de fleurs sauvages, grandes raretés dans cette partie des environs de Slopperton.

Jabez poursuivait donc son chemin, passant devant l'entrée de l'allée de Peter l'aveugle, qui était ornée de deux ou trois barres de fer brisées et couvertes de rouille, en manière de dents, quand il fut soudain arrêté par une femme à

l’aspect hideux, qui se précipita sur lui, en lui adressant la parole d’une voix stridente.

« Eh bien, nous venons revoir nos meilleurs amis, n’est-ce pas ? Nous revenons à notre vieille grand-mère, après l’avoir mise sens dessus dessous, en restant absent quatre jours et quatre nuits. Où avez-vous été, Jim, mon chéri ? et où avez-vous gagné votre superbe costume ?

— Où j’ai gagné mon superbe costume ? Que voulez-vous dire, vieille sorcière ? Je ne vous connais pas, et vous ne me connaissez pas. Laissez-moi passer, allons, ou je vous assomme.

— Non, non, cria-t-elle, il ne voudrait pas frapper sa vieille grand’mère, il ne voudrait pas assommer sa grand’mère qui l’a nourri, et l’a élevé comme un gentleman, et qui veut lui dire un de ces jours un secret, qui vaut une mine d’or, s’il la traite bien. »

Jabez dressa les oreilles à ces mots, « une mine d’or, » et dit d’un ton tout à fait radouci :

« Je vous dis, ma bonne femme, que vous me prenez pour un autre. Je ne vous ai jamais vue avant aujourd’hui.

— Quoi ! vous n’êtes pas mon Jim ?

— Non, je m’appelle Jabez North. Si cela ne vous satisfait pas, voici ma carte. »

Et il sortit son porte-cartes.

La vieille femme mit les poings sur les hanches, et le fixa avec un regard d’admiration.

« Mon Dieu, s'écria-t-elle, n'est-ce pas naturel ? N'est-il pas né sous une bonne étoile ? Le voilà comme un commerçant posé et raisonnable, ou un jeune homme qui a un banc à l'église, passé dans les rangs de la noblesse avec une grande lettre à son nom, qui a une femme et deux petits chérubins dans une autre ville, et auquel il ne faut qu'une course de chemin de fer pour aller les voir. Eh, Jim, êtes-vous devenu cela, est-ce bien vrai ; et apportez-vous l'abondance à la maison comme un bon garçon que vous êtes pour votre grand'mère, n'est-ce pas ?… dit-elle d'un ton cajoleur.

— Je vous dis, que vous confondez, vieille folle ; je ne suis pas l'individu pour qui vous me prenez.

— Quoi, vous n'êtes pas Jim ! Et vous pouvez me regarder avec ses yeux et me parler avec sa voix. Alors, si vous n'êtes pas lui, il est mort et vous êtes son ombre. »

Jabez pensa que la vieille femme était folle, mais il n'était pas peureux, et l'aventure commençait à l'intéresser. Qui était cet homme qui avait une si grande ressemblance avec lui, et qui devait un jour apprendre un secret, valant une mine d'or ?

« Voulez-vous, alors venir avec moi à la maison, dit la vieille femme, pour que j'y voie clair, et que je sache si vous êtes mon Jim ou non.

— Où est la maison ? demanda Jabez.

— Mais dans l'allée de Peter l'aveugle assurément, où voulez-vous qu'elle soit ?

— Comment le saurais-je ? dit Jabez, en la suivant.

Il pensait qu'il était en sûreté même dans l'allée, n'ayant pas de valeurs sur lui, et ayant d'ailleurs une extrême confiance dans la force de son bras.

La vieille femme ouvrit le chemin dans la gorge de la petite colline, sur laquelle s'entassaient de misérables cabanes, et de vieilles maisons décrépites, qui avaient été autrefois de confortables résidences. Celle dans laquelle elle entra était une habitation de la dernière catégorie, et elle l'introduisit dans une pièce dallée, qui avait été jadis un beau vestibule.

La chambre était éclairée par la lueur d'une petite chandelle dont le long lumignon faisait dégoutter le suif, et plantée dans une bouteille qui avait contenu du gingerbeer. À cette faible clarté, Jabez vit assis sur un tas de guenilles à côté du triste foyer, sa propre image, un homme, en un costume différent du sien, des vêtements d'ouvrier, mais dont le visage reflétait le sien aussi fidèlement que jamais avait pu le faire un miroir.

CHAPITRE II

RESSEMBLANCE ET DIFFÉRENCE

La vieille femme resta pétrifiée, portant ses yeux de l'un à l'autre des jeunes gens.

« Quoi donc, ce n'est pas Jim ! s'écria-t-elle.

— Qui, n'est pas Jim, grand'mère ? Que voulez-vous dire ? Me voici de retour, les os brisés, en haillons, et les poches vides. Je n'ai rien fait de bon où j'ai été, ainsi, vous n'avez pas besoin de me demander de l'argent, car je n'ai pu gagner un liard ni par douceur ni par violence.

— Mais l'autre, dit-elle, ce jeune gentleman, regarde-le, Jim. »

L'individu prit la chandelle, la moucha avec ses doigts, et se traînant vers Jabez, éclaira en plein sa figure. Ses yeux bleus commencèrent à clignoter et à se fermer comme ceux du hibou en plein soleil, ils roulèrent en tous sens et se fixèrent sur celui qui le regardait.

« Vraiment, maudite soit son impudence, dit l'homme, avec un rire faible et maladif, que Dieu me bénisse s'il ne s'est pas emparé de ma carcasse. Espérons qu'elle lui sera plus avantageuse qu'à moi, ajouta-t-il avec amertume.

— Je ne puis saisir le fil de tout ceci, murmura la vieille femme ; tout est ténèbres pour moi. Je vois l'endroit où j'ai mis l'autre de mes propres mains. Je me vois le faisant, et sûrement encore. Oh ! oui, certainement.

— Que voulez-vous dire par l'autre ? demanda l'individu, pendant que Jabez attendait attentivement la réponse.

— Eh bien, mon cher enfant, c'est une partie du secret que vous apprendrez un de ces jours. Un beau secret ! de l'or, de l'or, de l'or, tout le temps qu'on le garde, et de l'or encore quand il est révélé, en son temps, mon chéri.

— S'il faut qu'il soit révélé à temps pour me procurer du bien, il vaudrait peut-être mieux qu'il le fut bientôt, alors, dit Jim, en grelottant : mes os sont endoloris, ma tête est en feu, et mes pieds sont des morceaux de glace. J'ai fait aujourd'hui vingt milles à pied, et je n'ai ni bu ni mangé depuis la nuit dernière. Où est Sillikens ?

— À la fabrique, mon cher Jim, quelqu'un lui a donné de l'ouvrage, un des bons ouvriers, et elle doit apporter un peu d'argent à la maison ce soir. Pauvre petite, elle a bien usé ses yeux à pleurer, depuis que vous êtes parti, Jim.

— Pauvre amie, je pensais pouvoir faire quelque chose de bon pour elle et pour moi, en partant comme je l'ai fait, mais je n'ai pas réussi, et voilà que je reviens pour manger son pauvre argent, pauvre amie, c'est une lâcheté d'agir ainsi, et si j'avais eu la force, j'aurais poursuivi, mais je ne pouvais plus. »

À peine avait-il prononcé ces mots, qu'une jeune fille entra par la porte entr'ouverte, et se précipitant sur lui, lui jeta ses bras autour du cou.

« Oh, Jim, vous êtes revenu ; je disais bien que vous reviendriez, je savais bien que vous ne seriez pas toujours absent, que vous ne seriez pas aussi cruel.

— Il est bien plus cruel à moi de revenir, ma chère petite, dit-il, il est mal à moi d'être un embarras pour une jeune fille comme vous.

— Un embarras, Jim ! »

Elle se laissa tomber à ses pieds dans la poussière et parmi les haillons, et posa d'un air caressant sa tête sur les genoux de l'individu.

Ce n'était pas ce qu'on appelle généralement une jolie fille. Son existence n'avait pas les délicatesses qui conviennent à une plante exotique aussi fragile que la beauté ; son visage était pâle, maladif, mais illuminé par de grands yeux bruns, et couronné d'une masse compacte de cheveux noirs.

Elle prit la rude main de l'homme dans les siennes, et la baisa avec tendresse. Je ne prétends pas qu'une marquise eût fait pareille chose, mais dans le cas où elle l'eût fait, je suis certain qu'elle n'eût pas agi avec une grâce plus exquise.

« Un embarras, Jim, dit-elle, un embarras ! Pensez-vous, que si je travaillais pour vous jour et nuit, sans jamais me reposer, j'en serais fatiguée ? Pensez-vous, que si j'usais mes doigts jusqu'aux os à travailler pour vous, j'en ressentirais la moindre douleur ? Pensez-vous, que si ma mort pouvait vous rendre heureux, je ne serais pas heureuse de mourir ? Oh ! vous ne savez pas, vous ne savez pas… »

Elle dit ces mots d'un ton moitié désespéré, car elle comprenait qu'il n'y avait dans son âme aucune faculté pour sonder la profondeur de son amour à elle.

« Pauvre amie, pauvre amie, dit-il, posant doucement sa main rude sur sa chevelure noire, si cela va aussi mal que

vous le dites, j'en suis chagrin, plus chagrin ce soir que jamais.

— Pourquoi, Jim ? Elle leva sur lui des yeux alarmés. Pourquoi Jim ?… se passe-t-il quelque chose ?

— Pas grand-chose, fillette, mais je crois que je ne suis pas tout à fait à mon affaire ce soir. »

Il laissa tomber sa tête en parlant ; la jeune fille la posa sur son épaule, et il la laissa appuyée sur elle comme s'il n'avait plus la force de la relever.

« Grand'mère, il est malade, il est malade ! Pourquoi ne pas me dire cela plus tôt ? Ce gentleman est le docteur ? demanda-t-elle, regardant Jabez qui se tenait immobile, et contemplait cette scène, dans l'ombre près de la porte.

— Non, mais je vais aller chercher le médecin, si vous le désirez, dit ce complaisant personnage qui semblait prendre un vif intérêt à cette réunion de famille.

— Volontiers, monsieur, si vous voulez avoir cette bonté, dit la jeune fille d'un air suppliant ; il est très malade, j'en suis sûre. Jim, levez la tête et dites-nous ce que vous avez. »

Il souleva avec effort ses paupières appesanties et fixa sur elle ses yeux injectés de sang. Non, non ! jamais il ne pourrait connaître la profondeur de l'amour de celle qui le regardait alors, avec plus que la tendresse d'une mère, le dévouement d'une sœur et l'abnégation d'une épouse. De cet amour inaltérable, qui lui aurait offert un refuge dans ses bras, eût-il été voleur ou meurtrier, et qui n'aurait pu avoir plus de tendresse pour lui, eût-il été roi sur un trône.

Jabez North alla chercher un médecin, et revint bientôt avec un gentleman, qui, en voyant Jim l'ouvrier, déclara que

ce qu'il y avait de mieux à faire était de le mettre d'abord au lit.

« Car, dit-il tout bas à la vieille femme, il a attrapé une fièvre rhumatismale, et joliment forte, encore. »

La jeune fille appelée Sillikens éclata en sanglots en entendant ce diagnostic, mais étouffa bientôt ses pleurs, les pleurs devant être étouffés dans le quartier de Peter l'aveugle, où les habitants n'ont pas le temps de verser des larmes, et se mit à l'œuvre pour organiser un lit, un matelas usé et une mince courtepointe rapiécée, et là-dessus on étendit ce paquet d'os endoloris, connu dans Peter l'aveugle sous le nom de Jim Lomax.

La jeune fille reçut les prescriptions du médecin, promit de revenir avec les médicaments dans cinq minutes, puis s'agenouilla à côté du malade.

« Oh ! Jim, mon cher Jim, dit-elle, ayez bon courage, pour l'amour de ceux qui vous aiment ! »

Elle aurait pu dire pour l'amour de celle qui vous aime, car jamais aucun homme, depuis mylord le marquis jusqu'à Jim le travailleur, ne pouvait être aimé deux fois dans sa vie comme elle l'aimait.

Jabez North, pour rentrer à son logis, devait suivre le même chemin que le docteur ; aussi marchèrent-ils côte à côte.

« Pensez-vous qu'il en revienne ? demanda Jabez.

— J'en doute. Il a évidemment supporté une grande misère, de l'humidité, et de la fatigue. Il a une fièvre très violente, et je crains qu'il ait peu de chance d'y résister. Je crois qu'il faudrait faire quelque chose pour rendre sa position un

peu plus confortable ; car, bien entendu, malgré la différence apparente qu'établit entre vous le costume, il n'y a pas à s'y méprendre, vous êtes frères. »

Jabez éclata d'un rire dédaigneux.

« Frères ? mais je n'avais jamais vu cet individu dix minutes avant votre arrivée.

— Dieu me bénisse, dit le vieux docteur ; vous m'étonnez. Je vous aurais pris pour deux frères jumeaux ; la ressemblance entre vous deux a quelque chose de surprenant, malgré même la grande différence de vos habits. Vêtu comme vous, il serait impossible de vous distinguer l'un de l'autre.

— Vous pensez réellement ainsi ?

— Cela doit frapper n'importe qui. »

Jabez North garda le silence quelques instants, et bientôt, comme il se séparait du docteur au coin d'une rue, il dit :

« Et vous pensez réellement que ce pauvre homme a peu de chance de se rétablir ?

— Je crains positivement qu'il n'en existe aucune. À moins qu'une crise miraculeuse n'amène du mieux, dans trois jours, ce sera un homme mort. Bonsoir.

— Bonsoir, » répondit Jabez tout rêveur.

Et il se dirigea lentement vers sa demeure.

Dès ce moment, il sembla porter son attention sur son physique et vouloir devenir élégant ; car le matin du jour suivant il acheta un flacon d'eau pour teindre les cheveux, et

l’expérimenta sur une ou deux boucles de sa chevelure blonde, qu’il coupa dans ce dessein.

Cette occupation pouvait sembler vulgaire pour un homme aussi supérieur et aussi intelligent que Jabez North ; mais il se peut que, dans la vie d’un homme, toute action, même vulgaire en apparence, porte en elle un but profond et déterminé.

CHAPITRE III

UN SECRET D'OR

M. Jabez North, qui était vraiment doué d'un caractère compatissant, vint à Peter l'aveugle le jour suivant, plein de bonté et de sympathie pour le malade, s'enquit de son état et conclut en offrant les secours de sa bourse peu garnie. Un bon jeune homme, en vérité, que ce Jabez !

La maison délabrée de Peter l'aveugle semblait encore plus triste et plus délabrée à la clarté du jour, ou plutôt à cette lumière appelée lumière du jour par les citoyens du quartier. À cette lumière aussi, Jim Lomax ne paraissait pas dans un meilleur état, avec ses traits tirés par la faim, ses yeux injectés de sang et deux plaques d'un cramoisi éclatant sur ses joues creuses. Il était endormi quand Jabez entra ; la jeune fille était assise à côté de lui, ne levant jamais la tête et ne détournant jamais ses grands yeux noirs de la figure du malade ; elle ne bougeait que pour arranger le paquet de guenilles qui servait d'oreiller à la tête alourdie de son amant, ou pour lui donner ses médicaments, ou bassiner son front avec un linge mouillé. La vieille femme était accroupie près du triste foyer, où elle avait allumé quelques branches, et fait le meilleur feu possible, d'après les ordres du médecin, car la chambre était humide et malsaine, même par cette brûlante température de juin. Elle se balançait d'un côté et d'autre sur un tabouret bas à trois pieds, et murmurait en son jargon des paroles décousues.

Après avoir adressé quelques paroles au malade et avoir fait ses offres de service, Jabez ne quitta pas l'endroit, mais se tint debout près du foyer, regardant la vieille femme d'un air rêveur.

Elle ne jouissait pas entièrement de sa raison, d'après l'opinion générale de Peter l'aveugle, et si une commission pour l'aliénation mentale avait été appelée à faire un rapport sur l'état de son intelligence en ce jour, je crois que le rapport se serait accordé avec l'opinion ouvertement exprimée d'une manière amicale par ses voisins.

Elle continua de se parler en murmurant à elle-même.

« Et ainsi, ma chérie, voici l'autre. L'eau n'aura pas été assez profonde ; mais ce n'est pas ma faute, Lucy, mon enfant, car je le vis, pour sûr, disparaître.

— Que vîtes-vous, pour sûr, disparaître ? demanda Jabez d'un ton assez bas pour n'être entendu ni par le malade ni par la jeune fille.

— Vous voudriez bien le savoir, chéri ? marmotta la vieille femme, levant les yeux sur lui avec une grimace malicieuse ; n'avez-vous pas bien envie de le savoir, mon chéri ? Mais vous ne le saurez jamais, ou, si vous voulez le savoir, il vous faut d'abord être riche, car c'est une partie du secret, et le secret est de l'or tout le temps qu'il est gardé, mon chéri, et il a été gardé depuis des années, et fidèlement.

— Le connaît-il ? demanda Jabez en désignant le malade.

— Non, mon chéri, il l'ignore. J'ai l'intention de le lui vendre un jour, car il vaut une mine d'or, une mine d'or ! Il

l'ignore et elle aussi ; cela ne l'intéresse pas, elle, mais c'est son affaire, à lui.

— Alors vous feriez mieux de le lui apprendre avant que trois jours soient écoulés, ou il ne le connaîtra jamais, dit le maître d'étude.

— Pourquoi non, mon chéri ?

— Vous n'y songez pas. J'ai besoin de vous parler à vous, et je n'ai pas besoin qu'ils entendent ce que je dis. Pouvons-nous aller quelque part où personne ne puisse nous voir ou nous entendre ? »

Elle le conduisit d'un pas traînard et saccadé hors de la maison, à travers la brèche d'une haie, sur un terrain stérile, derrière Peter l'aveugle ; là, la vieille femme s'assit sur un petit tertre, Jabez debout vis-à-vis d'elle la regardait dans les yeux.

« Maintenant, dit-il, levant un regard déterminé sur la figure grimaçante qui était devant lui ; maintenant, dites-moi, qu'était cette chose que vous vîtes pour sûr disparaître, et qu'est pour moi l'homme qui est là-dedans ? Allons ! et dites-moi la vérité, ou… »

Il termina seulement la phrase par un regard menaçant ; mais la vieille femme la finit pour lui.

« Ou vous me tuerez, n'est-ce pas, chéri ? Je suis vieille et faible, cela vous sera facile, ma foi ! Mais vous ne le ferez pas, vous ne le ferez pas, chéri. Vous avez plus d'esprit que cela. Tuez-moi, et vous ne saurez jamais le secret, le secret qui peut être de l'or pour vous un jour, et que nulle créature ne connaît excepté moi. Si vous vouliez conserver du vin exquis dans une bouteille, mon chéri, vous ne briseriez pas la

bouteille pour ne pas répandre le vin, vous ne le voudriez pas. Et, de même, vous ne me toucherez pas rudement du doigt, je le sais. »

Le sous-maître semblait être tout à fait disposé, en ce moment, à appliquer rudement toute la force de ses dix doigts sur le siège vital de ce squelette ; mais il se contraignit par un effort, et enfonça profondément ses mains dans les poches de son pantalon, afin de résister à la tentation.

« Alors vous ne voulez pas répondre à ce que je vous demande ? dit-il avec impatience.

— Ne vous emportez pas, mon chéri. Je suis une vieille femme, et je n'aime pas à être ahurie. Que voulez-vous savoir ?

— Qu'est pour moi l'individu qui est là-dedans ?

— Votre propre frère, frère jumeau, mon chéri, voilà tout, et je suis votre grand'mère, la mère de votre mère. Cela vous fait-il plaisir de retrouver vos parents, mon enfant du bon Dieu ? »

S'il éprouvait du plaisir, il avait une étrange manière de le manifester, avec son sourcil froncé et son regard menaçant.

« Est-ce bien la vérité ? » demanda-t-il ?

Elle le regarda en grimaçant.

« Il doit y avoir une vilaine marque sur votre bras gauche, mon chéri, dit-elle, juste au-dessus du coude ; elle est heureusement placée, puisque, sous la manche de votre habit, personne ne peut la voir.

Jabez tressaillit. Il avait en effet une cicatrice sous le bras, quoique presque tout le monde l'ignorât. Il se rappelait cette particularité des premiers jours de sa vie passés dans la maison de charité de Slopperton.

« Savez-vous comment vous est venue cette marque ? continua la vieille femme. Je vais vous le dire. Vous tombâtes dans le feu, mon chéri, que vous n'aviez encore que trois semaines. Vous aviez bu un petit coup, mon chéri, et nous avions l'habitude d'en boire beaucoup alors, sans manger pour cela davantage, et l'une de nous vous laissa tomber dans le foyer, et avant que nous ayons pu vous retirer, votre bras était brûlé ; mais vous en revîntes, mon chéri, et, trois jours après, vous aviez le malheur de tomber dans l'eau.

— Vous m'y jetâtes, vieille diablesse, s'écria-t-il rudement.

— Allons, allons, dit-elle, vous êtes de la même souche, aussi ne me servirais-je pas de ces noms, si j'étais que vous. Peut-être vous jetai-je dans le Sloshy. Je ne veux pas vous contredire, et si vous le dites, je crois que je le fis. Je dois passer à vos yeux pour une vieille femme dénaturée.

— Cela ne serait pas bien extraordinaire.

— Nous avions à choisir, votre mère et moi, et à décider ce que nous ferions de notre plus jeune, car vous étiez plus jeune de deux heures que votre frère là-bas. Il y avait d'un côté la rivière, et de l'autre une vie de misère, de famine, et peut-être pire ; en mettant tout au mieux, une existence comme celle de celui qui est couché là-dedans, travail accablant et mauvaise nourriture, longues journées de fatigue et courtes nuits de repos, paroles dures et mauvais regards de tous ceux appelés à lui venir en aide. Aussi, pensâmes-nous

que c'était assez d'un pour souffrir tout cela, et nous choisîmes la rivière pour l'autre. Oui, mon trésor, je vous transportai sur le bord de la rivière, une nuit qu'il faisait très noir, et je vous laissai glisser dans un endroit où je croyais l'eau très profonde ; mais, vous le voyez, elle ne le fut pas assez pour vous. Oh ! chéri, dit-elle avec un sourire hébété, il faut qu'il y ait de la destinée là-dedans, et vous n'étiez pas né pour être noyé. »

Son petit-fils prédestiné lui lança un regard sauvage.

« Assez, dit-il ; je n'ai pas besoin de vos réflexions maudites.

— Vous n'en voulez pas, chéri ? Mon Dieu, j'étais pleine d'esprit dans mes jeunes années, et on avait coutume de m'appeler la malicieuse Betty, mais il y a bien longtemps de cela. »

Il y avait, en effet, des restes suffisants de cette malice d'autrefois, pour donner un air d'affreux enjouement aux manières de la vieille femme, qui la rendait extrêmement répulsive. Que peut-il y avoir de plus répulsif que la vieillesse qui, dépouillée de beauté et de grâce, n'est pas encore purifiée des folies et des vices d'une jeunesse évanouie.

« Et ainsi donc, mon chéri, l'eau n'était pas assez profonde, et vous fûtes sauvé. Comment cela arriva-t-il ? racontez-moi cela mon trésor.

— Vraiment, je crois bien que vous voudriez le savoir, lui répliqua le cher enfant, mais vous pouvez garder votre secret, et je puis garder le mien. Vous voudrez bien me dire, peut-être, si ma mère est morte ou vivante.

— Votre mère est morte depuis plusieurs années. Ne me demandez pas comment elle mourut ; je suis vieille, ma tête n'est pas assez solide pour n'être pas dérangée par tous ces souvenirs, et en parler me fait mal. Elle mourut, je ne pus la sauver, ni la secourir, ni la poser dans le cercueil. J'espère qu'elle a trouvé plus de pitié où elle a été qu'elle n'en trouva jamais ici, car assurément si le malheur peut exiger de la compassion, elle l'a bien méritée. Ne m'interrogez pas sur elle.

— Je n'en ai pas l'intention, dit Jabez ; ma parenté ne me semble pas avoir eu un sort si désirable que je veuille entreprendre d'écrire l'histoire de la famille. Je suppose que j'avais un père d'une espèce quelconque ; qu'est-il devenu ? mort…

— Pendu, n'est-ce pas, chéri ? dit la vieille retombant dans son malicieux sourire.

— Prenez garde à ce que vous dites, dit M. North en la foudroyant, ou vous me donnerez envie de faire sortir votre âme de votre vieille carcasse ridée.

— Et alors vous ne saurez pas qui fut votre père. Eh ! ah ! ah ! mon trésor, c'est une partie du fameux secret que nul autre que moi ne peut dire.

— Ainsi vous ne voulez pas me dire le nom de mon père ?

— Peut-être l'ai-je oublié, chéri, peut-être ne l'ai-je jamais connu ; qui sait ?

— Était-il de votre classe, pauvre, sans importance, misérable ; l'écume de la terre, la boue des rues, une immondice d'égout, une chose à être foulée par les bottes sales des

passants ? Était-il cela ? Dites, parce que dans ce cas, je ne me dérangerais pas pour faire la moindre enquête affectueuse sur son compte.

— Naturellement, mon chéri ; vous préféreriez que ce fût un brillant gentleman, un baronnet, un comte, ou un marquis, n'est-ce pas, mon enfant du bon Dieu ? Le titre de marquis vous irait assez, eh ? Que diriez-vous à un marquis ? »

Ce qu'il eût dit n'eût pas été, certainement, d'une politesse exquise, et le ton de sa conversation n'était pas fait pour plaire à un marquis ou à un puissant quelconque, excepté à un seul, et celui-là je ne le nommerai pas, pour ne pas contrevenir aux convenances d'une littérature décente.

Excédé par les marmottages mystérieux, les ricanements et la pantomime de la vieille, notre ami Jabez fixa les yeux sur elle environ trois minutes avec dureté ; on eût dit qu'il se préparait à l'étrangler, mais il s'abstint, tourna sur ses talons et marcha dans la direction de Slopperton.

La vieille femme l'apostropha pendant qu'il s'en allait.

« Oh ! mon chéri, vous êtes vraiment un jeune homme au langage élégant, instruit, et qui faites honneur à ceux qui vous ont élevé. Mais vous ne tirerez de moi le secret d'or que lorsque vous aurez de l'argent pour me le payer. »

CHAPITRE IV

JIM REGARDE PAR-DESSUS LE BORD DE L'ABÎME

Le déclin du dernier de ces jours, où selon la prophétie du docteur, Jim devait cesser de voir la lumière était arrivé.

Le dernier soleil du pauvre Jim se coucha sur un nuage de pourpre, et fit tomber à l'occident autour de sa couche un rideau de nuances si éclatantes qu'il eût été difficile à un monarque de la terre d'en obtenir de semblables, Ruskin lui-même en eût-il choisi les couleurs, et Turner se fût-il chargé de les appliquer. Ordinairement quelques lueurs rouges du soleil couchant venaient se refléter sur les tuyaux des cheminées et les vitres de fenêtres, luxe rare, que ces vitres des fenêtres de Peter l'aveugle ; mais ce signe béni de la main puissante du Très-Haut n'arrivait en cet endroit que sensiblement affaibli, comme parviennent au pauvre toutes les bénédictions du ciel et de la terre.

Un rayon de la lumière cramoisie tombait en plein sur la figure du malade, et se réfléchissait sur la chevelure noire de la jeune fille, qui, assise par terre, avait gardé son ancienne position près du lit. Cette lumière qui tombait sur eux, et qui n'éclairait aucun autre objet dans cette grande pièce sombre, semblait les unir, comme si elle eût été envoyée du ciel et dire : « ils sont seuls dans le monde, et ne seront jamais séparés. »

« La magnifique lumière, fillette, dit le malade, et je m'étonne de ne m'être jamais mis en peine de la remarquer et de ne pas l'admirer plus que je ne l'ai fait. Mon Dieu, je l'ai

vue bien souvent disparaître derrière la crête des terres labourées, comme si elle se fût creusé son propre tombeau, heureuse de s'y ensevelir, et je ne pensais pas plus à elle qu'à un bout de chandelle, mais elle me semble maintenant si superbe cette lumière, que je sens que je voudrais la revoir encore, mon amie.

— Et vous la reverrez, vous la reverrez encore, Jim. »

Elle attira la tête du malade sur son sein et écarta de son front moite ses cheveux rudes. Elle était mourante elle-même, de compassion pour lui, d'anxiété et de fatigue, mais elle parlait d'une voix encourageante, et n'avait pas versé une larme durant toute sa maladie.

« Avec l'aide de Dieu, mon bien-aimé Jim, vous vivrez pour voir de nombreux et brillants couchers de soleil, pour le voir peut-être éclairer de ses rayons couchants le jour de notre mariage.

— Non, non, fillette, le soleil ne brillera jamais pour cela. Il vous faut choisir un autre fiancé, et vous pouvez en trouver un meilleur, car assurément vous en méritez un meilleur, car vous êtes franche, mignonne, franche comme l'acier. »

Elle attira sa tête plus près de son cœur, et se courbant sur lui, baisa ses lèvres desséchées. Elle ne pensait pas, ou se souciait fort peu de savoir quelle fièvre ou quel poison elle pouvait absorber dans cette caresse, si elle eût pensé à cela, elle eût peut-être prié pour que la fièvre qui avait terrassé son amant, pût la terrasser aussi. Il dit encore quelques mots, tandis que la lumière, dont l'éclat pâlissait, brilla, vacilla puis s'évanouit.

« Elle a disparu, disparu pour jamais ; elle est derrière moi, maintenant, fillette, et je dois jeter les yeux droit devant…

— Sur quoi, Jim ; sur quoi ?

— Sur le terrible abîme, fillette. Je suis debout sur le bord, et mon œil plonge dans le fond… un gouffre glacé, noir et vide… mais il y a peut-être une autre lumière au delà, fillette ; qui sait ?

— Quelques-uns disent qu'ils le savent, Jim, dit la jeune fille ; quelques-uns assurent, qu'il y a une autre lumière au delà, plus belle que celle que nous voyons ici, et qui brille toujours. Il y a des gens qui connaissent tout ce qui en est, Jim.

— Pourquoi alors ne pas nous l'avoir dit ? répondit le malade, ayant une expression irritée dans ses yeux caves. Ceux qui sont instruits auraient dû nous enseigner toutes ces choses, mais je suppose qu'ils ne nous ont pas jugés dignes de les apprendre. Combien de gens me regretteront, fillette, quand je serai parti ? Ce ne sera pas ma grand'mère ; son cerveau est fêlé avec l'idée de son secret d'or, comme si elle ne l'eût pas vendu depuis longtemps, si elle avait eu un secret, vendu pour avoir du pain ou plus vraisemblablement encore pour avoir du gin. Pas une âme dans Peter l'aveugle, ils ont assez à faire de songer au morceau de pain à se procurer, ou à l'abri qui doit protéger leurs misérables têtes, excepté vous, fillette, pas une âme ne me regrettera, et je pense que vous me regretterez, vous. »

Il pensait qu'elle le regretterait. Qu'avait donc été l'histoire de sa vie à elle, si ce n'est une longue pensée

d'amour et de soins pour lui, une existence qui n'avait eu d'autres joies et d'autres douleurs que les siennes ?

Durant leur conversation, Jabez entra et s'asseyant sur un tabouret bas à côté du lit, il adressa la parole au malade.

« Ainsi donc, dit Jim, en le regardant en pleine figure d'un air curieux, ainsi donc, vous êtes mon frère. La vieille femme m'a tout raconté, mon frère jumeau ; si ressemblant, que c'est tout à fait un bonheur de vous regarder, c'est comme si je me voyais dans un miroir, et je n'ai jamais été habitué à ce genre de luxe. Allume une chandelle, fillette, je veux voir la figure de mon frère. »

Son frère voulut s'opposer à ce qu'on allumât une chandelle, cela pouvait blesser les yeux du malade, mais le malade répéta sa demande, et la jeune fille obéit.

« Maintenant, viens ici, et tiens la chandelle, fillette, et tiens-là près de la figure de mon frère, je veux bien l'examiner. »

M. Jabez North sembla très peu goûter le regard fixe de son frère, et ses beaux yeux bleus, tant remarqués, l'évitèrent, allèrent de côté et d'autre, et finalement s'abaissèrent devant l'examen du malade.

« C'est une belle figure, dit Jim, elle ressemble beaucoup à celle de vos beaux gentlemen de haute naissance, mais cela paraît singulier, quand on considère à qui elle appartient ; mais malgré tout je ne puis dire que cette figure me revienne beaucoup. Il y a quelque chose en dessous ; il y a quelque chose de caché derrière le rideau. Je crois, frère, que vous tramez un complot ce soir, et un très vilain complot même, ou mon nom n'est pas Jim Lomax.

— Pauvre ami, dit Jabez avec compassion, sa tête bat malheureusement la campagne, ce soir.

— Vous croyez ? répondit le malade ; vous croyez que ma tête bat la campagne, mon garçon ? Espérons-le ; espérons que je n'y vois pas très clair ce soir, car je ne voudrais pas avoir une mauvaise opinion de toi, ne serait-ce que pour l'amour de ma mère morte.

— Vous entendez, dit Jabez en appelant du regard le témoignage de la jeune fille, vous entendez comme il a le délire.

— Encore un instant, mon garçon, s'écria Jim avec une soudaine énergie, en posant sa main décharnée sur le bras de son frère, encore un instant. Je vais mourir bientôt ; et avant qu'il soit trop tard, j'ai une prière à vous faire ; je n'en ai pas tant à adresser à Dieu ni aux hommes, que je doive oublier celle-ci. Vous voyez cette pauvre petite ; nous nous sommes aimés, je ne sais pas depuis combien de temps, mais depuis l'époque où elle était un petit être gazouillant que je portais sur mes épaules ; et un de ces jours, quand les salaires auraient été meilleurs, le pain moins cher, et l'avenir plus riant, d'une manière ou d'une autre, pour de pauvres gens comme nous, nous devions nous marier ; mais maintenant tout est fini. Aie bon courage, fillette, et ne pâlis pas ainsi. Il vaut peut-être mieux que ce soit comme cela. Eh bien, comme je disais, nous nous sommes aimés pendant de nombreuses années ; et souvent, quand je ne pouvais avoir de l'ouvrage, peut-être quelquefois quand je ne voulais pas travailler, que j'étais paresseux, ou que je me livrais à la boisson, ou que je fréquentais de mauvaises compagnies, cette pauvre petite m'a gardé un abri et m'a donné du pain à manger, avec le travail de ses mains. Elle m'a été dévouée, je ne pourrais dire

à quel point ; mais il y a quelque chose au coin de votre bouche qui me fait croire que vous vous souciez fort peu d'écouter ce que je vous dis. Si vous voulez cependant me voir mourir en paix, promettez-moi ceci : c'est qu'aussi longtemps que vous aurez un shilling elle ne restera pas sans un penny ; c'est qu'aussi longtemps que vous aurez un toit pour abriter votre tête, elle ne sera jamais sans asile ; promettez-le moi ! »

Il saisit d'une main convulsive le poignet de Jabez. Ce gentleman fit un effort pour le regarder dans les yeux, mais il ne put soutenir leur éclat interrogateur, et fut obligé de baisser les siens.

« Allons, dit Jim, promettez et jurez par tout ce que vous avez de plus sacré que vous ferez cela.

— Je le jure, dit humblement Jabez.

— Et si vous violez votre serment, ajouta son frère, ne venez jamais près du lieu où je serai enseveli, car je sortirais de ma tombe, et mon ombre vous poursuivrait. »

Le moribond tomba épuisé sur son oreiller. La jeune fille versa quelques gouttes d'un médicament et les lui donna, tandis que Jabez marchait vers la porte, s'arrêtait sur le seuil, et regardait le ciel.

Pour une nuit de juin, le ciel était très sombre. Une vaste voûte noire était suspendue sur la terre, et pas la moindre lueur d'une étoile pour rompre cette noirceur d'encre. Une nuit pleine de menaces. Les sourds murmures d'un vent étouffant mugissaient et annonçaient l'arrivée d'un orage. Jamais l'obscurité de Peter l'aveugle n'avait été plus profonde que cette nuit. On pouvait à peine apercevoir sa main devant soi. Une malheureuse qui rapportait un demi-quart de

gin du cabaret le plus voisin, quoique habitante de l'endroit et familiarisée avec les accidents du pavé et les décombres de briques, broncha sur son propre seuil et répandit le précieux liquide.

Il eut été difficile de voir dans le mois de juin le ciel et la terre sous un aspect plus lugubre. Ce n'était pas cependant ce que pensait M. Jabez North, car après avoir contemplé le ciel pendant quelques instants en silence, il s'écria :

« Une belle nuit ! une superbe nuit ! une nuit à souhait ! »

Une ombre qui se détachait plus sombre dans l'obscurité vint à lui. C'était le docteur.

« Vraiment, monsieur, dit-il, je suis enchanté que vous trouviez la nuit belle ; mais je vous demande pardon de ne pas partager votre opinion, car je ne me souviens pas d'avoir vu, à cette saison de l'année, un ciel plus noir ou qui annonçât un plus terrible orage.

— Je ne pensais pas trop à ce que je disais, docteur… ce pauvre homme là-dedans…

— Ah oui, le pauvre camarade ! Je doute qu'il voie l'orage, même rapproché comme il l'est. Je suppose que vous prenez quelque intérêt à lui à cause de sa ressemblance extraordinaire avec vous.

— Ce motif d'intérêt serait tout à fait égoïste. C'est un simple sentiment d'humanité qui m'a fait descendre dans ce triste endroit, pour voir si je pourrais être de quelque secours à la pauvre créature.

— Cette action vous honore, monsieur, dit le docteur, et maintenant à notre malade. »

Ce fut avec un visage grave que l'homme de l'art examina le pauvre Jim, qui était tombé dans un assoupissement agité et fiévreux ; et quand Jabez le prit à part pour lui demander son opinion, il dit :

« S'il vit encore une demi-heure, je serai grandement surpris. Où est la vieille femme, sa grand-mère ?

— Je ne l'ai pas vue ce soir, » dit Jabez.

Puis se tournant du côté de la jeune fille, il lui demanda si elle savait où était la vieille.

« Non, elle est partie il y a quelque temps déjà et n'a pas dit où elle allait. Elle n'a pas tout à fait sa raison, vous savez, monsieur, et sort souvent à la tombée de la nuit. »

Le docteur s'assit sur une chaise brisée, près du matelas sur lequel reposait le malade : une chandelle dégouttant le suif jetait une faible lueur dans cette triste et pauvre chambre ; Jabez se promenait de long en large de ce pas léger que nous avons déjà signalé. Chose étrange, car en sa qualité de philosophe la mort d'un de ses semblables ne pouvait l'impressionner beaucoup, il y avait ce soir-là dans ses manières une gêne qu'il ne pouvait entièrement cacher. Son regard allait du docteur à la jeune fille, et de la jeune fille à son frère malade. Quelquefois il discontinuait sa promenade pour regarder dehors par la porte ouverte, et une fois il s'arrêta devant la chandelle pour voir l'heure à sa montre. Il y avait dans ses yeux une expression d'anxiété, et dans sa bouche une contraction pénible ; il pouvait à peine contenir le tremblement de ses doigts effilés, qui dénotait l'impatience et l'agitation. Bientôt les horloges de Slopperton sonnèrent dix heures un quart. En entendant cette heure, Jabez attira le médecin à part et lui dit tout bas :

« N'y aurait-il aucun moyen d'éloigner cette pauvre fille d'ici ? Elle est extrêmement attachée à cet infortuné, et s'il meurt, je crains une scène terrible. Ce serait un acte de pitié, que de l'éloigner par un stratagème quelconque. Comment pourrions-nous la tenir absente jusqu'à ce que tout soit fini ?

— Je crois en avoir le moyen, dit le docteur ; mon collègue a sa pharmacie à l'autre extrémité de la ville, je vais l'y envoyer. »

Il retourna près du lit et dit aussitôt :

« Voyez-vous, ma bonne fille, je vais écrire une ordonnance pour quelque chose qui fera, je crois, du bien à notre malade ; vous irez chercher le médicament en mon nom, et vous attendrez qu'il soit prêt. »

La jeune fille le regarda d'un air suppliant et plein de tristesse.

« Je ne voudrais pas le quitter, monsieur.

— Mais c'est pour son bien, ma chère enfant.

— Oui, oui, monsieur, vous êtes vraiment bon. Je vais y aller ; je courrai pendant tout le chemin… Et vous ne le quitterez pas tout le temps que je serai partie, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, ma bonne fille, je vous le promets. Voici l'ordonnance ; elle est écrite au crayon, mais l'élève vous comprendra. Maintenant, écoutez-moi, que je vous indique où est la pharmacie. »

Il lui donna ses indications, et après avoir jeté un regard long et triste sur son fiancé, elle quitta la maison et s'élança dans la direction de Slopperton.

« Si elle court aussi vite tout le chemin, dit Jabez en regardant la jeune fille qui s'éloignait, elle sera de retour en moins d'une heure.

— Alors elle le trouvera mort ou mieux, » répliqua le docteur.

La pâle figure de Jabez devint livide à ce mot : *mieux*.

« Mieux ! dit-il. A-t-il une chance de se rétablir ?

— Il y a des choses merveilleuses dans cette lutte entre la vie et la mort. Ce sommeil peut être une crise. S'il se réveille, il peut y avoir un faible espoir de le sauver. »

La main de Jabez trembla comme une feuille ; il tourna le dos au docteur, parcourut une fois la chambre de long en large, et demanda ensuite avec son ancien calme :

« Et vous, monsieur, vous dont le temps est si précieux pour tant de malades, vous ne pouvez vous permettre de les abandonner tous et de rester ici à veiller cet homme.

— Le cas est extraordinaire et m'intéresse ; en outre, je ne sache pas avoir aucun malade en danger ce soir. Mon suppléant a mon adresse et m'enverrait chercher si ma présence était nécessaire.

— Je vais sortir fumer un cigare, dit Jabez après un instant de silence. Je ne puis rester dans cette chambre de malade et assister à ce terrible conflit entre la vie et la mort. »

Il se perdit dans l'obscurité, resta absent environ cinq minutes et revint.

« Votre cigare n'a pas été long, remarqua le docteur ; vous êtes un fumeur habile… Mauvais pour la santé, monsieur.

— Mon cigare ne valait rien, je l'ai jeté. »

Peu de temps après, on frappa à la porte ; un petit garçon en guenilles, ayant l'air d'un vagabond, regarda dedans et demanda :

« M. Saunder, le docteur, est-il ici ?

— Oui, mon garçon ; qui me demande ?

— Une jeune femme, dans Hill Fields, qui a pris du poison, dit-on ; on vous demande avec instance.

— Du poison ; le cas est urgent, dit M. Saunders. Qui vous a envoyé vers moi ? »

Le garçon regarda d'un air embarrassé Jabez qui se tenait dans l'ombre, et qui, à l'insu du docteur, chuchota quelque chose derrière sa main.

« Le pharmacien, monsieur, répondit le garçon regardant toujours du côté de Jabez.

— Oh ! on vous envoie de la pharmacie ; il faut que je parte, car, sans nul doute, c'est un cas désespéré. Je vous laisse veiller sur ce pauvre individu ; s'il s'éveille, donnez-lui deux cuillerées de la potion qui est là ; je ne pourrais faire davantage si je restais moi-même. Allons, mon garçon, vous pouvez me montrer le chemin, je suppose ?

— Oui, monsieur.

— Partons, alors. » dit le docteur.

Et il suivit précipitamment le petit garçon, et après quelques instants il disparut dans les ténèbres et fut loin de la portée de Peter l'aveugle.

Cinq minutes après son départ, Jabez alla à la porte, et après avoir regardé au dehors et examiné les misérables habitations, dans lesquelles on ne voyait aucun vestige de lumière, il donna un coup de sifflet bas et prolongé.

Une figure sortit de l'obscurité et approcha de l'endroit où il se trouvait. C'était la vieille femme, sa grand'mère.

« Tout va bien, chéri, dit-elle tout bas ; Bill Withers a tout disposé, il attend près du mur là-bas : il n'y a pas une âme aux environs, et je veillerai. Vous aurez besoin de l'aide de Bill ; quand vous serez prêt, vous n'aurez qu'à siffler doucement trois fois de suite, il saura ce que cela veut dire, et je ferai bonne garde pendant qu'il vous aidera. N'ai-je pas joliment conduit toute l'affaire, et n'ai-je pas bien mérité les souverains d'or que vous m'avez promis. C'était toujours des guinées, autrefois, quand j'étais jeune, chéri ; maintenant rien ne vaut les choses de l'ancien temps.

— Pas de commérages, dit Jabez en posant rudement la main sur son bras, si vous ne voulez éveiller quelqu'un de l'endroit.

— Mais dites, chéri, tout est-il fini ? Rien de blâmable, vous savez, vous me l'avez promis.

— Tout fini, oui, il y a une demi-heure. Si vous me retenez ici avec votre bavardage, la jeune fille sera revenue avant que nous ayons tout arrangé pour son retour.

— Laissez-moi entrer pour lui fermer les yeux, chéri, dit la vieille femme d'un ton suppliant. Sa mère était mon enfant. Laissez-moi lui fermer les yeux.

— Restez où vous êtes, ou je vous étrangle ! » dit en grondant son respectueux petit-fils.

Et il ferma la porte sur sa vénérable parente et la laissa marmotter sur le seuil.

Jabez s'avança près du lit sur lequel son frère était couché ; Jim, en ce moment, s'éveilla de son assoupissement agité, et, ouvrant les yeux de toute leur grandeur, les fixa sur l'individu qui était à côté de lui. Il fit un effort pour parler, montra du doigt ses lèvres, et, étendant la main vers les fioles sur la table, faisait signe à son frère. Ce signe était une prière pour demander la potion stimulante et calmante qui apaisait toujours la brûlante ardeur de sa fièvre.

Jabez ne bougea pas.

« Il est éveillé, murmura-t-il ; voici la crise de sa vie et de ma destinée. »

Les horloges de Slopperton sonnèrent onze heures un quart.

Le moribond dit, en murmurant péniblement :

« C'est un noir abîme, fillette, un gouffre noir et sans miséricorde… et je suis sur le point d'y tomber !… »

Pas une main amie, Jim, pour t'écarter de ce terrible gouffre ! La potion resta intacte sur la table ; et, peut-être aussi coupable que le premier meurtrier, ton frère jumeau se tint immobile à côté de ton lit.

CHAPITRE V

MINUIT AUX HORLOGES DE SLOPPERTON

Les nuages et le ciel tinrent leur promesse, et comme les horloges sonnaient onze heures un quart, l'orage éclata sur les clochers de Slopperton.

De brillants éclairs bleuâtres sillonnèrent Peter l'aveugle, et les coups de tonnerre qui suivirent l'ébranlèrent jusque dans ses fondements, pendant qu'une forte averse lavait les pierres ruinées, les tuyaux de cheminées et les marches des portes, comme cela n'arrivait pas souvent. Slopperton au lit ne pouvait pas s'endormir, et Slopperton levé ne se souciait pas d'aller au lit. Slopperton, à souper, eut ses nerfs, au point de manier avec impatience les couteaux et les fourchettes de fer, et Slopperton, se mettant à la fenêtre pour regarder les éclairs du dehors, se retirait précipitamment à cette vue ; Slopperton, en général, était accablé par l'orage et avait l'idée que quelque chose de terrible arriverait avant la fin de la nuit.

Dans l'établissement paisible du docteur Tappenden régnaient la consternation et l'alarme ; M. Jabez North, le suppléant principal, était sorti tard dans la soirée et n'était pas rentré à l'heure voulue pour fermer la porte de la maison. Cet événement sans précédent était le sujet de cette alarme considérable, spécialement en l'absence du docteur Tappenden, Jabez étant en quelque sorte le maître reconnu de la maison. La jeune femme qui veillait à la garde-robe des

jeunes gens tenait compagnie à la servante qui attendait le retour de M. North.

« J'espère, dit la servante, qu'il ne lui est rien arrivé pendant l'orage ; j'espère qu'il ne se sera pas réfugié sous un arbre. »

La servante avait l'idée fixe que se placer sous un arbre pendant l'orage était courir à une mort immédiate.

« Pauvre cher jeune homme, dit la lingère, je tremble à la pensée de ce qui peut ainsi le retenir dehors. Un garçon si rangé ! jamais une minute en retard ! À chaque bruit que j'entends, je pense le voir apparaître à une croisée.

— Ne dites pas cela, miss Smithers ! s'écria la servante, regardant derrière elle comme si elle s'attendait à voir le spectre de Jabez North montrant une tache de sang sur son côté gauche, derrière sa chaise. Je crois que vous ne le voudriez pas ! Oh ! j'espère qu'il n'a pas été assassiné ; il y a seulement trois ans et demi qu'un homme a coupé la gorge à sa femme, dans le bas de Windmill Lane, parce qu'elle n'avait pas mis de sel dans son poêlon quand elle faisait cuire des pois verts. »

L'effrayant parallèle entre la femme qui faisait cuire des pois sans sel et Jabez North en retard de deux heures frappa d'une telle terreur les jeunes femmes, qu'elles restèrent silencieuses pendant quelques minutes, durant lesquelles elles regardèrent un fumeron à la chandelle sans avoir, ni l'une ni l'autre, le courage de l'enlever, leurs nerfs les rendant incapables de faire jouer les mouchettes.

« Pauvre jeune homme ! dit enfin la servante ; savez-vous, miss. Smithers, que je ne puis m'empêcher de penser qu'il a été bas dernièrement. »

Ce mot *bas* admettant pour le moment plusieurs sens, miss Smithers répliqua d'un air indigné :

« *Bas*, Sarah Anne ! pas dans son langage, assurément, et quant à ses manières, elles sont dignes d'un gentilhomme qui a appris la littérature.

— Non, non, miss Smithers, je veux parler de idée qu'il avait dernièrement quelque chose qui le chagrinait. Il est peut-être amoureux, ce pauvre jeune homme. »

Miss Smithers rougit ; ceci avait de l'intérêt pour elle ; M. North lui avait prêté *Rasselas*, qu'elle considérait comme une histoire d'un palpitant intérêt, et elle avait mis en ordre pendant trois ans ses bas et ses boutons de chemises. Qu'il arrivât certains événements, et mistress Jabez North sonnerait bien mieux, de toutes manières, que miss Smithers.

« Peut-être, dit Sarah Anne malicieusement, peut-être a-t-il oublié sa position, et s'est-il mis dans la tête d'épouser notre jeune maîtresse. Elle a beaucoup d'argent, vous savez, miss Smithers, quoique sa figure ne soit pas très agréable à voir. »

La figure de Sarah Anne avait une plénitude dont l'exubérance menaçait d'éclater au moment où l'on s'y attendrait le moins.

Ce fut en vain que Sarah Anne et miss Smithers firent des conjectures sur la cause probable de l'absence du sous-maître. Minuit sonna au coucou hollandais de la cuisine, à la pendule de l'escalier et à celle du salon, pièce d'horlogerie honorable et compliquée qui sonnait toujours huit heures à midi, et enfin à toutes les horloges de Slopperton, et pas de Jabez North !

Pas de Jabez North… Une figure pâle, avec des yeux brillants levés vers le ciel, était dehors, sur la triste bruyère, à trois milles de Slopperton, exposée à la fureur de l'orage impitoyable. Un malade était couché sur un misérable matelas, dans une pauvre chambre de Peter l'aveugle ; mais pas de Jabez North !

À travers l'inexorable tempête, dégouttant l'eau sous la pluie battante, la jeune fille dont le nom était Sillikens se hâtait vers Peter l'aveugle. La faible lueur de la chandelle, au long lumignon, plantée dans une mare de suif, était la seule clarté qui brillât dans ces lugubres environs. Le cœur de la jeune fille avait de terribles pulsations en approchant de cette lumière, car un doute plein d'angoisses torturait son esprit sur cette *autre lumière*, qu'elle avait laissée brûlant si faiblement, et qui pouvait maintenant être éteinte. Mais elle prit courage, et poussant la porte, qui n'opposait ni verroux ni barres à quelque sectateur égaré de Mercure, elle entra dans la pièce tristement éclairée. L'individu était couché la face tournée du côté du mur ; la vieille femme était assise à côté du foyer, où brillait une flamme vacillante. Elle avait sur la table, parmi les fioles à médicaments, une autre bouteille qui contenait, sans aucun doute, un spiritueux ; elle tenait en effet dans sa main une tasse à thé ébréchée, dans laquelle elle puisait par intervalles quelques gorgées de consolation, car elle avait évidemment pleuré.

« Mère, comment va-t-il, comment va-t-il ? demanda la jeune fille avec une agitation fébrile, pénible à voir, parce qu'elle révélait combien elle redoutait la réponse.

— Mieux, chérie, mieux, oh ! pour jamais beaucoup mieux ! répondit la vieille femme d'une voix larmoyante, avec un nouveau recours à la tasse à thé.

— Mieux ! merci, mon Dieu, merci ! »

Et la jeune fille, s'avançant doucement près du lit, se pencha et écouta la respiration du malade, qui était faible, mais régulière.

« Il semble très profondément endormi, grand-mère ; a-t-il dormi tout le temps ?

— Depuis quand, chérie ?

— Depuis que je suis partie. Où est le docteur ?

— Parti. Oh mon garçon bien-aimé, penser qu'il en viendrait là ! et sa mère était mon unique enfant ! Oh mon chéri ! mon chéri ! »

Et la vieille femme fondit en larmes, étouffant ses sanglots à l'aide de la tasse à thé.

« Mais il est mieux, grand-mère ; peut-être en réchappera-t-il maintenant. J'ai toujours dit qu'il s'en sauverait. Oh, je suis si heureuse, si heureuse ! »

Et elle s'assit avec ses vêtements trempés, auxquels elle ne pensa pas un instant, sur un petit tabouret à côté du lit. Bientôt le malade se retourna et ouvrit les yeux.

« Vous avez été longtemps absente, fillette, » dit-il.

Quelque chose dans sa voix, ou dans sa façon de parler, elle ne savait quoi, la fit tressaillir ; mais elle entoura son cou de ses bras et dit :

« Jim, mon Jim bien-aimé, le danger est passé. Le gouffre noir dont vous aperceviez le fond est fermé, et des années nombreuses de bonheur vont venir, et le soleil pourra éclairer encore le jour de notre mariage.

— Peut-être, fillette, peut-être ; mais, dites-moi, quelle heure est-il ?

— Ne songez pas à l'heure, Jim. Il est très tard, et la nuit, est affreuse ; mais qu'importe, vous êtes mieux, Jim, et dût le soleil ne plus briller sur la terre, je ne pense pas que je fusse capable de m'en chagriner, maintenant que vous êtes sauvé !

— Toutes les lumières sont-elles éteintes dans Peter l'aveugle, fillette ? demanda-t-il.

— Toutes les lumières ?… oui, Jim, voilà deux heures ; mais pourquoi me demandez-vous cela ?

— Et dans Slopperton, avez-vous rencontré beaucoup de monde, fillette ?

— Pas une demi-douzaine de personnes dans toutes les rues. Personne ne voudrait se hasarder dehors par une pareille nuit, Jim, à moins d'y être forcé. »

Il retourna sa figure du côté du mur, et sembla dormir ; la vieille femme continua de gémir et de marmotter sur sa tasse à thé.

« Penser que mon garçon chéri en viendrait là, et dans une pareille nuit encore, dans une pareille nuit. »

L'orage sévissait avec la même fureur et la pluie, se précipitant sous la porte délabrée, menaçait d'inonder la chambre. Le malade leva bientôt la tête.

« Fillette, dit-il, pourriez-vous m'avoir une goutte de vin ? je crois que si je buvais une goutte de vin, cela me donnerait un peu de force.

« Grand-mère, dit la jeune fille, pourrais-je m'en procurer ? Vous avez quelque argent ; minuit ne vient que de sonner ; je puis aller jusqu'à la taverne, et l'on m'ouvrira si je frappe, pour avoir une goutte de vin pour Jim. »

La vieille femme fouilla dans ses guenilles, retira une pièce de sixpence, sur l'argent fourni par la maigre bourse du compatissant Jabez, et la jeune fille sortit en toute hâte pour aller chercher le vin.

La taverne portait le nom des *Sept Étoiles ;* l'enseigne représentait sept étoiles qui ressemblaient complètement à sept babas en croix, d'un jaune ardent sur un fond bleu foncé. La maîtresse de l'auberge des *Sept Étoiles* était en train de remettre ses cheveux en papillotes. Pourquoi prenait-elle la peine et l'ennui de boucler sa chevelure, pour faire l'admiration d'un voisinage comme celui de Peter l'aveugle. C'est une des énigmes de cette triste existence, pour la solution de laquelle l'Œdipe n'avait pas encore paru. Je ne suppose pas qu'elle se souciât beaucoup de suspendre sa toilette, et d'ouvrir sa porte, dans le but de vendre la valeur de sixpence de vin de Porto ; mais quand elle entendit que c'était pour un malade, elle ne se fit pas prier. Au milieu de la pluie implacable, et sous l'obscurité du ciel, il était presque impossible d'apercevoir sa main devant soi ; mais comme la jeune fille entrait dans Peter l'aveugle, la lueur d'un éclair lui laissa voir la figure d'un homme qui se glissait d'un pas timide à travers la grille aux barreaux de fer brisés. Dans ce qu'elle put saisir de l'individu à la faveur de la lumière bleuâtre, elle distingua quelque chose d'un visage et d'une tournure connus, qui fit battre son cœur ; elle se retourna pour l'examiner, mais il faisait trop noir pour qu'elle pût apercevoir autre chose que l'ombre vague d'un homme courant dans la direction de Slopperton. Se demandant qui

pouvait quitter Peter l'aveugle par une pareille nuit et à une telle heure, elle pressa le pas pour apporter le vin à son amant. La vieille femme était tranquillement assise devant le foyer, la chandelle était éteinte, la flamme seule du triste foyer trahissait les lignes sombres du misérable ameublement et de la figure de la grand-mère de Jim, qui, assise et marmottant sur sa tasse, ressemblait à une sorcière fabriquant un charme sur un chaudron portatif.

La jeune fille se précipita vers le lit… le malade n'y était plus.

« Grand-mère… Jim… Jim, où est-il ? » demanda-t-elle d'une voix alarmée, car la figure qu'elle avait rencontrée, courant au milieu de l'orage, se représenta à elle avec une étrange netteté. « Jim, grand-mère, dites-moi où il est, ou je deviendrai folle. Il n'est pas parti, parti par une nuit pareille et avec une fièvre brûlante.

— Oui, fillette, il est parti… mon trésor… mon garçon chéri. Sa mère morte était mon unique enfant… et il est parti pour toujours… pour toujours… et par cette affreuse nuit. Je suis une misérable vieille femme. »

Pas d'autre explication, pas d'autres paroles que celles-là, murmurées et répétées plusieurs fois ; c'est tout ce que la malheureuse fille put tirer de la vieille femme, qui, moitié imbécile, et plus qu'à moitié ivre, grimaça et grommela sur sa tasse à thé, jusqu'à ce qu'elle tombât endormie, comme un tas de haillons, sur le foyer humide et glacé qu'elle embrassait, murmurant toujours, même dans son sommeil :

« Sa mère morte était mon unique enfant… et il est bien cruel qu'il en soit venu là… et par une pareille nuit… »

CHAPITRE VI

LE CADAVRE DANS LA BRUYÈRE

Le matin qui suivit l'orage se leva brillant et pur, promettant un jour brûlant d'été, mais promettant aussi une brise fraîche pour contrebalancer l'ardeur du soleil. C'était la suite de la tempête, qui, mourant vers trois heures avec une furie non sans but, avait laissé derrière elle un air meilleur et plus pur à la place de l'atmosphère étouffante qui avait signalé son arrivée.

M. Joseph Peters, assis ce matin à déjeuner, en compagnie de Kuppins, la bonne de l'enfant trouvé, avait beaucoup à dire à l'aide de son sale alphabet, – devenu graisseux par suite de la tranche de jambon matinale, – sur l'orage de la dernière nuit. Kuppins n'était nullement changée depuis que nous l'avons vue, et quatre mois n'avaient apporté aucune altération dans l'apparence imperturbable du silencieux agent de police ; mais quatre mois avaient produit une métamorphose dans l'enfant trouvé, aujourd'hui familièrement appelé *baby*. Baby est court vêtu ; Baby commence à comprendre. Ce progrès d'intelligence paraît consister principalement à saisir tous les objets à sa portée, depuis les boucles luxuriantes de Kuppins jusqu'au fourneau brûlant de la pipe de M. Peters. Baby possède aussi une merveilleuse paire de souliers, qui se trouvent alternativement dans sa bouche, dans le feu et sur ses pieds, quand ils ne sont pas dehors, jetés par la croisée, dans des tas de poussière, ou dans divers autres réduits domestiques trop nombreux pour être mentionnés. Baby est aussi orné d'un bonnet avec une ruche ; le

bonheur de Kuppins est de la plisser à petits plis, et celui de Baby de la tirer et de la défaire. Baby est fortement attaché à Kuppins, et manifeste son affection par des démonstrations aimables, comme celles de donner des coups de poing dans sa gorge, de se suspendre à son nez, d'enfoncer une pipe dans ses narines, et aux autres preuves également charmantes de tendresse enfantine. Baby est, en un mot, un enfant surprenant, et l'œil de M. Peters, en déjeunant, se porte de son jambon et de son cresson de fontaine sur son jeune protégé, avec un air de fierté qu'il n'essaye pas de cacher.

M. Peters s'était élevé dans sa profession depuis le dernier mois de février ; il avait aidé à découvrir deux ou trois voleurs, et avait montré en ces occasions un tel degré d'habileté, en triomphant des difficultés qui pouvaient naître de son infirmité, qu'il avait acquis une meilleure place dans la police exécutive de Slopperton, et naturellement un plus fort salaire. Mais les affaires avaient été tristes dernièrement, et M. Joseph Peters, qui était ambitieux, n'avait pas encore trouvé un terrain réellement convenable pour déployer ses talents.

« Il faudrait une bonne banque, ruminait-il, ou une bonne fabrication de faux billets pour une valeur de dix mille livres au moins… Un brin de bigamie serait quelque chose de nouveau ; mais un joli cas d'empoisonnement pourrait faire ma fortune. Si ce petit-là était grand, pensait-il intérieurement, comme l'élève de Kuppins poussait un cri d'une force inusitée, ses poumons feraient ma fortune. Mon Dieu, continua-t-il s'échauffant jusqu'à la métaphysique, je ne considère pas cet enfant comme un enfant, mais comme une *voix*. »

La *voix* justement s'exerçait alors avec beaucoup de puissance, car Kuppins, dans un moment de tendresse im-

prudente, avait régalé l'enfant trouvé avec la couenne laissée par M. Peters, mets qui ne s'harmonisant pas avec son jeune gosier, avait causé cette teinte pourpre qui colorait sa figure, avec une violence alarmante.

M. Peters rumina longtemps, et à la fin, faisant un signal d'avertissement à Kuppins, comme c'était son habitude en entamant une conversation, avec un claquement bruyant de son médium et de son pouce, commença ainsi :

« Il y a eu une boutique dévalisée à Halford's Heath, et je dois m'y rendre pour faire quelques perquisitions dans le village ; voici ce que je veux faire avec vous ; je vous prendrai vous et Baby dans le cabriolet de M. Vorkins. Il m'a dit qu'il me le prêterait toutes les fois qu'il me ferait plaisir de le lui demander. Et je veux vous régaler aux Jardins de la Rose des Buissons. »

Jamais le sale alphabet n'avait façonné des mots aussi agréables. Une promenade dans le cabriolet de M. Vorkins et les Jardins de la Rose des Buissons. Si Kuppins eut été transportée par les fées et qu'elle se fût éveillée un matin étant leur reine, je ne pense pas qu'elle eût choisi une réjouissance plus élevée pour célébrer son avènement au trône.

Kuppins, durant les quelques mois de résidence de M. Peters dans l'Éden intérieur du n° 5 de la petite rue de Gulliver, avait conquis une place importante dans les affections de M. Peters. La propriétaire un peu mûre de l'Éden n'était rien à ses yeux en comparaison de Kuppins. C'était Kuppins qu'il consultait quand il donnait les ordres pour son dîner ; Kuppins dont il connaissait l'œil infaillible pour choisir une tranche de mouton ou de porc ; Kuppins dont le doigt était comme celui du destin pour décider si les harengs saurs étaient tendres ou durs. C'était d'après les conseils de Kup-

pins qu'il achetait quelque mystérieux vêtement pour Baby, ou quelque prodigieuse merveille sous la forme de foulard ou de cravate pour lui. Et cette partie de thé dans un jardin, il l'avait longtemps combinée comme une juste récompense de la fidélité de sa servante.

M. Vorkins était un des chefs de la police active et la voiture de M. Vorkins était une heureuse combinaison de la cariole d'un marchand de provisions pour les chats, et du cabriolet d'un jeune homme d'il y a un demi-siècle, c'est-à-dire qu'elle avait en partage les avantages de l'une, sans posséder les qualités de l'autre ; mais M. Peters la considérait avec respect, et elle était aux yeux de Kuppins un véhicule superbe et fashionable, dans lequel le membre le plus distingué de la pairie eût monté avec orgueil et plaisir pour descendre la place de Waterloo.

Cette après-dînée de juin, à deux heures, on vit le cabriolet de M. Vorkins devant la porte du n° 5 de la petite rue de Gulliver, contenant Kuppins coiffée d'un chapeau miraculeux et Baby orné d'un bonnet prodigieux. M. Peters, debout sur le pavé, donnait un coup d'œil à la disposition de l'équipage, et la jeune population de la rue admirait le groupe.

« Ne pensez-vous pas que votre chapeau va trop charger la voiture, miss ? dit un jeune disciple du célèbre Joe Miller, il est assez lourd, pourtant. »

Miss Kuppins, elle était miss Kuppins dans son costume de dimanche, lança un coup d'œil de Parthe au jeune barbare et abaissa un voile vert qui, après l'enfant trouvé, faisait son orgueil. M. Peters, armé d'un fouet formidable, monta sur le siège à côté d'elle et lança la voiture, laissant la jeune popu-

lation susdite dégorger son envie dans l'explosion d'une artillerie complète de jeux de mots.

Le cabriolet de M. Vorkins était un équipage de fée pour Kuppins, et le vieux poney de M. Vorkins un quadrupède enchanté, dont les sabots ailés l'emportaient loin de Slopperton qui apparaissait comme un nuage de fumée, et qui bientôt disparut complètement à ses yeux. Un quadrupède enchanté, au moyen duquel les faubourgs de Slopperton à la longue enfilade de maisons, les échafaudages, les terrains stériles à vendre par lots, les rues mal famées et la rivière noirâtre se confondaient dans le lointain, et qui s'élançait sur une route coupée par une large bruyère dont les ondulations montraient de féeriques mares d'eau bleue, dans le cristal profond desquelles les bonnes gens auraient pu contempler leur chétive beauté comme dans un miroir. C'était, en vérité, chose agréable que d'être voituré dans le cabriolet retentissant de M. Vorkins à travers l'air pur du pays, embaumé par les senteurs des champs lointains de fèves de marais, et de regarder derrière soi la fumée de Slopperton, semblable à un barbouillage noir dans le ciel bleu et d'être presque conduit à se demander comment, dans un pays aussi enchanteur et aussi délicieux, une vilaine tache comme Slopperton pouvait exister.

Le jardin de la Rose des Buissons était un lieu fréquenté par Slopperton dans les après-midi du dimanche, et plusieurs savants qui habitaient dans la grande cité n'hésitaient pas à dire que les rosiers de ces jardins étaient des arbrisseaux plantés par Sa Majesté Satanique, et que la route sinueuse qui dominait Halford's Heath, quoique bordée pour l'œil ignorant de ruisseaux aux eaux bleues et de fleurs sauvages aux douces odeurs, se déroulait en réalité entre deux lacs de feu et de souffre. Quelques gentlemen, néanmoins, osaient

dire, des gentlemen cravatés de blanc, aussi des gentlemen bien-venus dans leurs visites fréquentes dans la demeure du pauvres, que Slopperton pouvait aller à des endroits plus mauvais que le jardin de la Rose des Buissons, et pouvait être entraîné à des actions plus coupables que de prendre du thé et du cresson de fontaine à neuf pence par tête. Mais, en dépit de toutes les divergences d'opinion, le jardin de la Rose des Buissons prospérait, et les bouches de Slopperton goûtaient fort le thé, le pain et le beurre de la Rose des Buissons.

M. Peters déposa sa jeune et belle compagne, avec le baby dans ses bras, à la porte des jardins, après lui avoir donné ses indications pour commander deux thés et choisir un berceau, et se dirigea vers le village de Halford pour expédier ses affaires de service.

La commande des thés et le choix d'une tonnelle fut un travail agréable pour la belle Kuppins ; elle choisit une retraite rustique, recouverte comme d'un épais rideau vert par des tiges luxuriantes de houblon. Il fallait voir Kuppins s'escrimer avec les perce-oreilles et les araignées dans leur rustique demeure, et dérouter, en définitive, ces insectes des nids de leurs parents. M. Peters revint du village au bout d'une heure environ, suant et couvert de poussière, mais tout triomphant de l'issue de l'affaire pour laquelle il y était allé, et avec une soif démesurée de thé à neuf pence par tête. Je ne sais si la Rose des Buissons se trouvait sur les deux thés à neuf pence, mais je sais que le beurre, le pain et le cresson disparurent devant l'agent et sa belle compagne comme par magie. Il était plaisant d'observer l'enfant trouvé durant cette fête champêtre. Il avait été élevé au biberon, ou pour mieux dire à la cuiller, et avait été nourri de toute espèce de comestibles, depuis la bouillie farineuse, jusqu'aux beefsteaks, oignons, laitances de harengs saurs, sans parler des

sucres d'orge, des couennes de jambon et des pattes d'écrevisses ; il avait, en conséquence, à l'apparition des deux thés, porté immédiatement ses mains sur une botte de cresson et sur une tartine de beurre, essuyant le côté beurré sur sa figure, ce qui lui donnait l'aspect d'un enfant en violente transpiration, moyen préparatoire pour manger la susdite tartine. Il livra aussi un assaut contre la tasse de thé bouillant de M. Peters, mais se brûlant les mains il se réfugia dans le sein de Kuppins, et, fit éclater son indignation en cris terribles ; qui, au dire de l'agent de police, donnaient de l'animation aux jardins. Après les deux thés, M. Peters, accompagné de Kuppins et de l'enfant, fit le tour des jardins, et regarda dans les tonnelles qui étaient fort peu occupées par cette après-midi de semaine. L'agent se donna le plaisir de considérer une curieuse machine à jeu, dont les cases étaient indiquées par des numéros et des noix de Barcelone, et au moyen de laquelle on pouvait perdre trois pence et un demi-penny, sans avoir la possibilité de gagner la moindre chose. Il y avait aussi un jeu de boule, et une escarpolette, sur laquelle Kuppins essaya de monter, et qui se défit de la jeune femme, en la faisant tomber en avant sur la figure au premier balancement. Ayant épuisé les honnêtes récréations des jardins, M. Peters et Kuppins retournèrent à leur berceau, et le gentleman resta à fumer sa pipe de terre et à contempler l'enfant avec une sérénité parfaite et un plaisir calme et délicieux à voir. Il y avait autre chose que l'enfant dans l'esprit de M. Peters, pendant cette soirée d'été, c'était la pensée du procès de Richard Marwood et la part qu'il y avait prise à l'aide de son sale alphabet ; il songeait peut-être au sort de Richard, Richard, un misérable fou, désespéré et incurable, emprisonné pour la vie dans un triste asile, et se consolant dans ce lieu affreux par des idées extravagantes de grandeur imaginaire. Bientôt M. Peters, avec le claquement prépara-

toire de ses doigts, demanda à Kuppins si elle pouvait se souvenir de la vieille fable du lion et de la mouche.

Kuppins s'en souvenait et elle commença de raconter avec volubilité comment un lion, qui avait une fois rendu un service à une mouche, se trouva pris lui-même dans un grand filet, et avoir besoin d'un ami ; comment cette mouche insignifiante avait, par sa pure industrie et sa persévérance, accompli la délivrance du puissant lion. Quant à savoir s'ils vécurent heureux ensuite, Kuppins ne pouvait le dire, mais elle ne doutait nullement qu'il n'en eût été ainsi ; cette fin étant la conclusion obligée de toute histoire, dans l'opinion de cette jeune fille.

M. Peters se gratta violemment la tête pendant ce récit, qu'il écouta la bouche arrondie, et quand elle fut finie il tomba dans une rêverie qui dura jusqu'au moment où les horloges de Slopperton sonnèrent huit heures moins un quart, alors il posa sa pipe et partit arranger le cabriolet de M. Vorkins pour le retour au logis.

Des deux voyages, peut-être, celui du retour fût presque le plus agréable. Il semblait à la jeune imagination de Kuppins que M. Peters dirigeait le cabriolet de M. Vorkins droit sur le soleil couchant, qui disparaissait dans une mer cramoisie, derrière une crête sombre de bruyère. Slopperton n'était encore invisible, que comme un nuage noir dans la pourpre du ciel. Cette route à travers la bruyère était très déserte tous les soirs, excepté le dimanche, et la petite société ne rencontra qu'un groupe de faneurs qui revenaient de leur ouvrage, et la robuste femme d'un fermier avec une charge d'épices, qui venait de Slopperton et se hâtait de retourner à son logis. La soirée était calme, pas un bruit ne s'élevait dans l'air transparent, excepté le dernier chant d'un oiseau, ou le

craquettement de la cigale. Si Kuppins eût été avec toute autre personne, elle eût peut-être été effrayée, car Kuppins avait une idée vague que des apparitions telles que spectres et bandits étaient communes le soir ; mais en compagnie de M. Peters, Kuppins aurait affronté sans pâlir un régiment de brigands ou un cimetière rempli de fantômes, car n'était-il pas la loi et la police en personne, à l'ombre desquelles il ne pouvait y avoir aucune crainte ?

La voiture de M. Vorkins avançait rapidement vers le soleil couchant, quand M. Peters se rangea et s'arrêta irrésolu entre deux routes. Ces deux routes se rencontraient en un point un peu plus éloigné, et les amateurs des promenades du dimanche qui traversaient la bruyère, prenaient, qui l'une, qui l'autre ; mais celle de gauche était la moins fréquentée, étant la plus étroite et la plus montueuse, et ce fut celle-là que prit M. Peters, avançant toujours vers la ligne noire derrière laquelle le soleil rouge se couchait. Les champs stériles de la bruyère étaient tout étincelants de l'éclat de l'ardente lueur cramoisie ; une alouette égarée et un rossignol hâtif faisaient un duo, que semblaient écouter les cigales, suspendant leurs craquettements. Une grenouille d'une disposition apparemment peureuse soutenait un croassement timide dans un fossé sur le bord de la route, et à part ces voix on n'entendait aucun bruit sous le ciel. Le paysage paisible et le calme de la soirée en produisant une bénigne influence sur Kuppins, éveillèrent le sentiment du sommeil dans le sein de cette jeune fille.

« Mon Dieu, M. Peters, dit-elle, il est pénible de penser que dans un endroit comme celui-ci, les gens de votre profession puissent être nécessaires ; je crois que si jamais j'étais poussée à voler et à assassiner quelqu'un, ce qui, je l'espère, ne m'arrivera jamais maintenant, connaissant

mieux mes devoirs envers mes semblables, je crois, de façon ou d'autre, que cette soirée se représenterait à mon esprit, et que j'entendrais le chant de ces oiseaux et verrais ce coucher de soleil, de sorte qu'il me serait impossible, de toute manière, de commettre un crime. »

M. Peters hocha la tête d'un air de doute : c'était un être bienveillant et philanthrope, mais il ne voulait pas que sa profession fut décriée ; et le meurtre était chose inséparable de son esprit, comme le pain l'est du fromage.

« Et savez-vous, continua Kuppins, qu'il me semble tout à fait difficile de croire que, dans ce monde si magnifique et si calme, il puisse se trouver un être assez misérable pour jeter une ombre sur la paix dont ce monde jouit. »

Comme Kuppins disait ces mots, M. Peters et elle furent surpris par la vue d'une ombre entre eux et le soleil couchant, l'ombre en travers de la route étroite figurait la silhouette d'un homme endormi reposant sur un tertre à une petite distance devant eux. Il n'y avait, certainement, rien qui pût effrayer beaucoup la plus timide personne, dans la vue d'un homme endormi, par une soirée d'été, sur la bruyère et les fleurs sauvages, mais quelque chose dans l'apparence de cet homme effraya Kuppins, qui se serra plus près de M. Peters, et elle saisit l'enfant profondément endormi, l'enveloppa dans un châle et l'abrita dans son sein. L'homme était couché sur le dos, la face tournée vers le ciel, et les bras allongés à ses côtés. Le bruit des roues du cabriolet de M. Vorkins ne le réveilla pas, et même quand M. Peters se rangea avec une soudaine secousse, le dormeur ne leva pas la tête. Je ne sais maintenant pourquoi M. Peters se serait arrêté, ou pourquoi lui ou Kuppins auraient éprouvé une certaine curiosité pour cet homme endormi, le fait est

qu'ils s'arrêtèrent. Et d'abord il était vêtu tout à fait pauvrement, mais cependant comme un gentleman, et c'était peut-être une chose bizarre qu'un gentleman se fût endormi profondément dans un lieu aussi désert. Ensuite, il y avait quelque chose dans son attitude, un manque d'aisance, une certaine, roideur, qui firent un effet étrange sur Kuppins et M. Peters.

« Je voudrais qu'il remuât, dit Kuppins, il paraît si affreusement tranquille, étendu-là tout de son long dans cet endroit si solitaire.

— Appelle-le, ma fille, » dit M. Peters avec ses doigts.

Kuppins essaya de pousser un *hola*, mais elle ne put y réussir, sur quoi M. Peters donna un long coup de sifflet aigu, qui aurait, je crois, étourdi les sept dormeurs de la légende, s'il n'avait pu les réveiller. L'homme étendu sur le tertre ne bougea pas ; le poney, profitant de la halte, s'approcha de la bruyère et commença à tondre l'herbe courte sur le bord du chemin, traînant ainsi le cabriolet de M. Vorkins plus près du dormeur.

« Descends, mignonne, dirent les doigts de l'agent, descends, ma petite, et jette un coup d'œil sur lui, car je ne puis quitter ce poney-là. »

Kuppins regarda M. Peters et M. Peters regarda Kuppins, comme pour dire « et puis ensuite. » Aussi Kuppins pour laquelle les lois des Mèdes et des Perses eussent été douces, comparées à l'ordre de M. Peters, confia l'enfant à ses soins, et descendant de la voiture, elle monta sur le tertre et examina le corps toujours étendu.

Elle ne regarda pas longtemps, mais retournant rapidement vers M. Peters, elle saisit son bras et dit :

« Je ne crois pas qu'il soit endormi, ses yeux sont ouverts, mais semblent regarder comme s'ils ne pouvaient rien voir : il a une petite bouteille dans la main. »

Pourquoi Kuppins tenait-elle si fortement serré le bras de M. Peters tandis qu'elle disait cela ? il serait difficile de le dire ; mais elle avait saisi vigoureusement la manche de son habit, et regardait derrière elle tandis qu'elle parlait avec un visage pâle tourné vers ce visage plus pâle sous le ciel du soir.

M. Peters descendit rapidement du cabriolet, attacha le vieux poney à un genet épineux, et montant sur le tertre, procéda à l'inspection de la figure endormie. Le visage calme et pâle, avait les yeux levés vers la lumière cramoisie se fondant en un pourpre sombre dans l'immensité du ciel, mais l'ombre ou la lumière terrestre, le matin ou le soir, le calme ou la tempête ne devaient plus jamais être de quelque valeur pour cette figure paisible dans la bruyère. Comment cet individu était-il là, ou comment y était-il venu ? Cela faisait partie de ce grand mystère dont les ténèbres l'enveloppaient, et ce mystère était la mort. Il avait évidemment péri par le poison administré de sa propre main, car dans l'herbe, à côté de lui, se trouvait une fiole vide, et étiquetée opium, sur laquelle reposaient ses doigts effilés, ne la serrant pas, mais étendus comme s'ils étaient tombés sur elle. Ses vêtements étaient complètement imbibés d'humidité, ce qui faisait présumer qu'il était resté là pendant l'orage de la nuit précédente. Une montre d'argent était dans la poche de son gilet, et M. Peters, en l'examinant, découvrit qu'elle s'était arrêtée à dix heures de la nuit précédente, très vraisemblablement. Son chapeau avait été emporté à une petite distance, et sa chevelure blonde et bouclée tombait en mèches humides sur son front blanc et élevé. Son visage était beau, les traits en

étaient bien dessinés, mais les joues creuses et pendantes, faisaient paraître plus grands ses grands yeux bleus.

M. Peters, en examinant les poches, ne trouva aucune preuve de son identité ; un mouchoir, un peu d'argent, quelques demi-pence et un canif enveloppé dans une feuille déchirée d'une grammaire latine étaient les seuls objets qu'elles renfermaient.

L'agent réfléchit quelques instants, la bouche tournée d'un côté, et puis grimpant sur un des monticules les plus élevés près de lui, jeta les yeux sur le pays environnant. Il aperçut bientôt à une petite distance un groupe de faneurs, dont il attira l'attention d'un coup de sifflet. Kuppins lui servit d'interprète pour communiquer ses ordres à ces hommes, et deux des plus grands et des plus robustes prirent le cadavre par la tête et les pieds, et le transportèrent, après avoir couvert du châle de Kuppins le visage froid et livide. On était éloigné de deux milles de Slopperton, et ces deux milles ne furent en aucune façon agréables à parcourir pour Kuppins, assise dans le cabriolet de M. Vorkins, avec M. Peters, qui le conduisait lentement, pour garder le même pas que les hommes chargés de leur funèbre fardeau. Le châle de Kuppins, qui naturellement ne devait plus servir désormais comme châle, n'était pas suffisant pour cacher les contours saillants de la face qu'il couvrait ; quant à Kuppins, elle avait vu ces yeux bleus, et les voir une fois était les voir toujours, pensait-elle. Le triste convoi vint enfin s'arrêter au bureau de police, où les hommes déposèrent leur charge funèbre, et après avoir été payés pour leur peine, se retirèrent enchantés. M. Peters fut assez occupé pendant l'heure qui suivit, à faire un rapport de la découverte du cadavre, et à rédiger un certificat de *trouvé mort*.

Kuppins et l'enfant trouvé se retirèrent à la petite rue de Gulliver, et s'il y eut jamais une héroïne dans cette rue, cette héroïne fut Kuppins ; on vint de trois rues plus loin pour la voir et pour entendre l'histoire qu'elle raconta si souvent, qu'elle en vint à la fin à la raconter machinalement et à la rendre légèrement obscure par le vague de sa ponctuation. Tout ce que Kuppins pouvait désirer pour souper, et deux ou trois douzaines de repas furent mis à son service, si elle voulait condescendre à les partager, et son règne d'héroïne principale ne finit qu'à l'apparition de M. Peters, le héros, arrivant au logis couvert de sueur et de poussière, pour leur dire, dans son alphabet, horriblement sali par les fonctions qu'il venait de remplir, que l'homme mort avait été reconnu pour être le sous-maître principal d'une grande institution située à l'autre extrémité de la ville, et que son nom était ou avait été Jabez North. Le motif qui l'avait poussé au suicide, il l'avait emporté avec lui dans la sombre et mystérieuse région dans laquelle il s'était lancé volontairement, et M. Peters, dont l'affaire était de fouiller dans les confins de ce pays ténébreux, impuissant à pénétrer dans l'intérieur, put seulement saisir quelques rumeurs qui signalaient, comme cause de cette fin prématurée, l'amour ambitieux du jeune homme pour la fille de son maître. Quel secret l'homme avait-il emporté dans la tombe, qui le dira ? un seul individu, peut-être, connaissait ce que M. Peters même, avec son extrême perspicacité, ne put découvrir.

CHAPITRE VII

LE SOUS-MAÎTRE ABANDONNE SA PLACE

Le jour même où M. Peters régala Kuppins et l'enfant trouvé de thé et de cresson de fontaine, le docteur Tappenden et Jane sa fille retournaient à leurs dieux lares, à Slopperton.

Qui décrira le cérémonial et le vacarme qui furent déployés à la réception de ce grand dignitaire, le maître de la maison ? Il avait annoncé son retour par le train qui arrive à Slopperton à six heures, et à cette même heure, une table à thé bien servie était dressée dans l'étude, cette terrible pièce dans laquelle les petits écoliers entraient les yeux rouges et les joues pâles, et de laquelle ils sortaient avec des couleurs charmantes, grâce à un procédé particulier aux maîtres d'école, qui désirent ne pas gâter l'enfance. Mais nul fantôme des bastonnades du temps passé, nulle plainte enfantine du pays des ombres, quoique le petit Allecompain, mort et parti pour l'autre monde, eût reçu maintes corrections dans cette même salle, ne hantaient le sanctuaire du docteur ; un appartement vraiment gai, chaud en hiver et frais en été, magnifiquement meublé en tout temps. La théière en argent réfléchit le soleil couchant ; elle réfléchit aussi Sarah Jane mettant la table, qui, sens dessus dessous, n'offre pas un bien bel objet de réflexion, l'image tendant à s'affaisser ou à s'allonger, suivant qu'elle voltige aux environs du service à thé. Beurre d'anchois, gâteaux lourds, marmelade écossaise et pain de fantaisie, tout semble appeler à grands cris l'arrivée du docteur et de sa fille pour commencer le massacre ; mais malgré

tout, la crainte agite le cœur de la gouvernante à mesure que l'heure de cette arrivée approche davantage. Comment expliquer l'absence de son factotum ? qui la lui apprendra ? Tout le monde est certainement innocent, mais dans le premier accès de sa fureur, l'avalanche de colère du docteur ne peut-elle pas dans sa chute tomber sur l'innocent ? Miss Smithers, cette divinité qui préside aux effets des jeunes gentlemen, tient en outre les clefs des diverses armoires et du buffet, elle est chargée des fonctions redoutables et délicates qui se rattachent au thé, au sucre et aux notes du boucher, et est considérée par tous les fonctionnaires de l'établissement, depuis le cuisinier jusqu'au garçon découpeur, comme étant la personne qui doit naturellement faire l'annonce effrayante de la disparition inexpliquable de M. Jabez North. Aussi, quand le docteur et sa fille sont descendus de la voiture qui les a transportés de la station avec leurs bagages, miss Smithers voltige timidement autour d'eux, dans l'attente d'un moment favorable.

« Comment vous êtes-vous portée, miss ? À vous voir, je pourrais dire parfaitement, en vérité, car je ne vous ai jamais vu meilleure figure, dit miss Smithers avec plus d'enthousiasme que d'accentuation, tandis qu'elle ôtait le châle des charmantes épaules de miss Tappenden.

— Merci, Smithers, je vais mieux, » répondit la jeune fille avec un air de languissante condescendance.

Miss Jane, avec la prétention de ne jamais vouloir s'occuper d'elle, était toujours à se plaindre et passait son existence à respirer des sels et de l'eau de lavande, et à lire par jour trois volumes d'un cabinet de lecture.

« Et comment, demanda la voix grave du silencieux docteur, comment tout se passe-t-il ici, Smithers ? »

Pendant ce temps, ils s'étaient assis à la table à thé, et le savant Tappenden était en train de mettre cinq morceaux de sucre dans sa tasse, tandis que la belle Smithers faisait attendre sa réponse.

« D'une façon tout à fait satisfaisante, assurément, dit cette jeune fille, dont l'embarras devient très grand, d'une façon tout à fait satisfaisante, monsieur, pour le moins que…

— Qu'entendez-vous par, pour le moins que, Smithers ? demanda impatiemment le docteur. En premier lieu, ce n'est pas correct, et en second lieu, cela sonne comme l'annonce de quelque chose de désagréable. Pour l'amour de Dieu, Smithers, allez vite et droit au but ; un malheur est-il arrivé, quel est-il, et pourquoi n'en suis-je pas informé ? »

Smithers, désespérant de pouvoir répondre à ces trois questions à la fois, ce dont elle devait, sans aucun doute, être capable ou le docteur ne les lui eût pas adressées, balbutia :

« M. North, monsieur !

— M. North, monsieur ! Eh bien quoi, M. North, monsieur ? à propos, où est M. North ? Pourquoi n'est-il pas ici pour nous recevoir ? »

Smithers était là dans ce but, et elle continua ainsi :

« M. North, monsieur, n'est pas rentré la nuit dernière, monsieur ; nous avons veillé pour l'attendre jusqu'à une heure, la nuit dernière, de ce matin, monsieur. »

L'orage qui s'amassait sur la figure du docteur, rendait à chaque instant le langage de Smithers plus incorrect.

« Il n’est pas rentré la nuit dernière ? Il n’est pas revenu à mon établissement à dix heures, comme je l’ordonne à toute personne employée par moi ? s’écria le docteur effaré.

— Non, monsieur, ni même ce matin, ni encore cette après-midi, monsieur ; et les élèves Américains ont regardé dehors par la croisée, et ont continué de le faire, monsieur, quoique nous n’ayons cessé de leur dire de se retirer, jusqu’à ce que nous en eussions la voix enrouée, monsieur.

— La personne à qui j’avais confié le soin de mes élèves, abandonnant son poste, et mes élèves regardant dehors par la croisée ! s’exclama le docteur Tappenden du ton d’un homme qui dirait : « La gloire de l’Angleterre n’est plus ; vous ne voudrez peut-être plus le croire, mais cela est. »

— Nous ne savions que faire, monsieur, et aussi, avons-nous pensé que nous n’avions rien de mieux à faire, continua l’égarée Smithers, en pensant que vous veniez aujourd’hui, que de laisser aller l’affaire jusqu’à votre retour : vous plairait-il, monsieur, de prendre quelques œufs frais ?

— Des œufs, dit le docteur ; des œufs frais, sortez, Smithers. Il y a quelques mesures à prendre immédiatement ; ce jeune homme était mon bras droit, et je lui aurais confié des sommes inouïes, ou même, ajouta-t-il, mon livre de chèques. »

En prononçant ces mots livre de chèques, il posa instinctivement sa main sur la poche qui contenait ce précieux volume ; mais il se rappela bientôt qu’il avait usé la dernière et unique feuille à faire un chèque pour solder la note de la demi-saison d’été du boucher, et qu’il avait dans son bureau un nouveau livre intact. Ce bureau restait toujours dans l’étude,

et le docteur donna un coup-d'œil involontaire dans la direction où il était.

C'était un très beau meuble, sévère comme le docteur lui-même, en bois de noyer brillant, et recouvert de maroquin vert foncé, avec une échancrure pour les genoux du docteur, et muni de chaque côté de deux rangées de tiroirs à poignées de cuivre et à serrures de Bramah. Le tiroir du milieu sur le côté gauche contenait un tiroir secret et intérieur, et le docteur jeta ses yeux sur la serrure, car ce compartiment contenait son nouveau livre de chèques. Le bois de noyer autour de la serrure de ce tiroir du milieu semblait un peu endommagé. Le docteur pensa qu'il pouvait aussi bien se lever et l'examiner, et une inspection plus rapprochée lui montra la poignée de cuivre légèrement tordue, comme si une main vigoureuse avait altéré sa forme. Le docteur, saisissant la poignée pour la redresser, tira le tiroir et versa son contenu sur le parquet ; il fit de même pour le tiroir intérieur, et avec tous les objets renfermés, fit tomber le livre de chèques qui avait les trois premières feuilles déchirées.

« Ainsi, dit le docteur, cet homme qui avait toute ma confiance a ouvert mon bureau avec effraction, et ne trouvant pas d'argent, a pris des billets blancs, dans l'espoir de pouvoir contrefaire ma signature. Penser que je ne connaissais pas cet homme ? »

Penser que vous ne le connaissiez pas, docteur, vous pouvez penser aussi, que dans ce moment même, peut-être, vous ne savez pas à moitié ce que cet homme a été capable de faire.

Mais c'était le cas d'agir et non de réfléchir ; le docteur se lança donc vers la station du chemin de fer, et envoya une dépêche télégraphique à ses banquiers, pour faire opposition

à tous les billets présentés avec sa signature, et pour faire arrêter immédiatement le porteur de ces billets. De la station du chemin de fer, il courut, transpirant d'une façon impossible, au bureau de police, pour faire ouvrir une enquête sur l'absence de Jabez, puis retourna chez lui, remplissant de terreur l'esprit de sa gouvernante et même de sa fille, la charmante Jane, qui prit une dose extra de sels volatiles et se mit au lit pour lire : « *Lady Clarinda* ou *les Malheurs de Belgrave.* »

Le crépuscule en grandissant amena un message télégraphique des banquiers qui annonçait que trois billets de mille livres chacun, avaient été présentés et encaissés à onze heures du matin, par un gentleman, ayant un cabriolet et un laquais. À la suite de cette dépêche, il en vint une autre du bureau de police, annonçant qu'un cadavre avait été trouvé dans Halford Heath, répondant à la description de l'individu absent.

Le chef d'institution effaré, se hâta d'aller au bureau, et reconnut d'un coup d'œil les traits de son ex-coadjuteur. On lui montra le contenu de la poche du mort, et la fiole vide avec l'étiquette significative. Non, nulle autre main que celle du professeur ne pouvait avoir ouvert le bureau dans l'étude, et la réputation de l'infortuné jeune homme fut impliquée dans d'étranges coïncidences. Mais le motif de son suicide ? il fut expliqué par une lettre très passionnée écrite de la main du défunt, qui fut trouvée dans son pupitre. Elle était adressée au docteur, exprimait une vive reconnaissance pour les bontés passées de ce digne gentleman, et signalait obscurément un attachement sans espoir pour sa fille, qui rendait l'existence de l'auteur un fardeau trop lourd pour qu'il put le supporter. Au reste, Jabez North avait passé un seuil, au delà duquel les recherches les plus hardies et les plus minutieuses

pouvaient difficilement le suivre. Aussi, garda-t-il avec lui son petit secret dans le pays du grand mystère.

Il y eut naturellement une expertise, à laquelle prirent part deux chimistes différents, qui lui avaient vendu du laudanum la nuit qui avait précédé sa disparition. Il y eut un autre chimiste qui déposa lui avoir vendu un jour ou deux auparavant, une bouteille de teinture brevetée pour les cheveux, qui était une composition vénéneuse, mais assurément, il ne pouvait avoir songé à s'empoisonner avec la teinture.

La police de Londres fut en défaut pour suivre les traces du porteur des billets, et le docteur Tappenden annonça par un avis inséré dans les journaux de Slopperton, « que la rentrée de ses élèves aurait lieu le 27 juillet. »

LIVRE TROISIÈME

UNE SAINTE INSTITUTION

CHAPITRE I

VALEUR D'UNE LORGNETTE D'OPÉRA

Paris ! cité de fashion, de plaisir, de beauté, d'opulence, de distinction, de talent en un mot de toutes les gloires de la terre. Cité de palais, qui ont vu sourire La Vallière, et ricaner Scarron ; sous les lambris desquels ont résonné les échos de la voix de Bossuet, que tous les fous du monde, venaient entendre et s'en allaient en larmes, uniquement pour oublier le lendemain ce qu'ils avaient entendu la veille. Glorieuse cité, dans laquelle un bon mot est plus fameux qu'une bonne action ; qui est plus riche en souvenirs de Ninon de Lenclos qu'en souvenirs de Jeanne d'Arc ; pour laquelle Beaumarchais a écrit, et Marmontel moralisé ; que l'Écossais John Law infecta d'une folie furieuse, dans ces jours heureux où le joyeux et facile Philippe d'Orléans, bon vivant accompli, était régent de France ; Paris, que le jeune Arouet, plus tard Voltaire, gouverna à la baguette, avec les mordantes saillies qu'il faisait retentir au loin dans sa retraite de Ferney. Paris, dans lequel Mme de Deffand termina ses années si pénibles, si tristes, si ennuyées, si railleuses, en tenant un salon, en se querellant avec Mlle de l'Espinasse, ou en correspondant avec Horace Walpole, ce cher Horace qui parlait de ces bril-

lantes dames françaises comme de femmes qui négligeaient tous les devoirs de la vie et donnaient de très jolis soupers.

Paris ! dans lequel Bailly harangua, et Mme Roland rêva, dans lequel Marie-Antoinette se livra au désespoir, et l'aimable princesse Élisabeth finit sa sainte vie, dans lequel le fils de saint Louis affronta avec calme le tranchant rouge de cette terrible machine inventée par le charitable docteur, en vue de faire du bien à ses semblables. Cité, dont les murs virent trembler et suspecter le bilieux Robespierre, et sous les ombres de laquelle les glorieux vingt-deux allèrent à la mort la main dans la main, en chantant l'hymne de la liberté. Paris, se réjouissant à la victoire de Marengo, et lançant des salves joyeuses aux victoires de Lodi, d'Arcole, d'Austerlitz, d'Averstadt et d'Iéna. Paris, qui prit le deuil après Waterloo, et ouvrit ses bras, après de pénibles années d'attente, pour conserver dans son sein les cendres de l'empereur de son choix ; Paris, le merveilleux, Paris, le superbe, cité dorée, dont les rues sont une suite de palais, merveilles de splendeur et d'art. Est-il possible que sous cette myriade de toits, il existe de ces bagatelles accidentelles, telles que la misère, la famine, le vice, le crime et la mort ? Non, nous n'approfondirons pas la question, nous entrerons de suite dans un des temples le plus encombré par la foule, dont la déesse s'appelle Plaisir, Élégance, Folie et Oisiveté. Transportons-nous de suite aux stalles de l'Opéra.

La salle est garnie de beautés élégantes. De brillants uniformes étincellent dans le fond des loges, et foisonnent dans le parterre encombré. Le roi citoyen est là, non pas le roi de France, un titre aussi mesquin ne lui convient pas, il ambitionne celui de roi des Français. Son trône est basé, non sur une étendue de pays, mais sur les cœurs vivants de son peuple. Cela n'est peut-être pas bâti sur des fondations bien

solides, mais en mil huit cent trente-huit, tout est prospère pour Louis-Philippe et son heureuse famille. Au premier rang des stalles, près de l'orchestre, un grand jeune homme flâne, avec sa jumelle à la main. Il est beau, très élégant, et vêtu avec le goût le plus parfait et à la dernière mode, sa chevelure noire est bouclée autour de son front blanc et délicat, ses yeux sont d'un bleu brillant, ombragés par des cils plus clairs que ses cheveux et mélangés d'or ; une moustache noire et épaisse cache presque sa bouche, mais révèle, parfois, sa lèvre mince inférieure, et une rangée de dents d'une blancheur éclatante. Son nez est délicat et aquilin, et l'ensemble de ses traits porte le cachet aristocratique. Il est seul, cependant, et parmi la foule des personnes élégantes et distinguées qui l'entourent, pas une ne se retourne pour lui parler. Sa main blanche repose négligemment sur le dossier de la stalle qu'il occupe, tandis qu'il regarde autour de la salle en essuyant nonchalamment sa lorgnette. Son attention est bientôt attirée par la conversation de deux messieurs qui sont près de lui, et sans avoir l'air de les écouter, il ne perd pas une de leurs paroles.

« La princesse espagnole est-elle ici ? demande l'un.

— Qui, la nièce du marquis, la jeune fille qui a cette immense propriété dans l'Amérique espagnole ? Oui, elle est dans la loge voisine de celle du roi ; ne voyez-vous pas ses diamants ? Ils étincellent suffisamment pour mettre en feu les rideaux de la loge.

— Elle est immensément riche, alors ?

— C'est un Eldorado. Le marquis de Cévennes n'a pas d'enfants, et toute sa fortune reviendra à la jeune fille ; sa propriété de l'Amérique espagnole lui vient de sa mère, elle

est orpheline, comme vous savez, et le marquis est son tuteur.

— Elle est belle, mais il y a un peu trop du démon dans ses grands yeux noirs en amande, et dans cette petite bouche mutine. Quelle fortune pour un intriguant aventurier !

— Un aventurier. Valérie de Cévennes la proie d'un aventurier ! Montrez-moi l'homme capable de la conquérir, sans une fortune et un rang égal au sien, et je vous dirai que vous avez trouvé la huitième merveille du monde. »

Les yeux de l'écouteur brillèrent d'un éclat étrange, et levant sa lorgnette, il regarda attentivement pendant quelques instants autour de la salle, puis fixement du côté de la loge voisine de celle occupée par la famille royale.

La beauté espagnole était, en vérité, une splendide créature ; une beauté aux formes superbes et au teint admirable, mais ayant un air de hauteur et de résolution dans tous les traits de son visage. Un homme de cinquante ans était assis à côté d'elle, et derrière son fauteuil se tenaient deux ou trois personnages, aux poitrines chamarrées de broderies et de décorations. Ils lui adressaient la parole, mais elle prêtait peu d'attention à leurs discours ; si elle répondait, c'était par un mot, ou par une inclinaison de sa tête altière, qu'elle ne daignait pas retourner de leur côté. Elle ne cessait de tenir les yeux fixés sur le rideau qui bientôt se leva. On représentait *Robert le Diable ;* le rôle de Robert était chanté par le grand artiste du jour, un jeune homme dont la magnifique voix et le beau visage avait fait fureur dans le monde musical. On racontait plusieurs versions sur son origine. Les uns disaient qu'il avait été primitivement cordonnier, les autres qu'il était fils d'un prince. Il avait, quoi qu'il fût, réalisé une fortune à vingt-sept ans et pouvait se permettre de rire de

ces histoires. L'opéra commence et l'excellente jumelle du flâneur des stalles lui transmet les moindres changements du visage de Valérie de Cévennes. Elle apporte d'abord un vague tressaillement, et puis un serrement plus prononcé de ses lèvres minces, à l'apparition de Robert, les yeux du flâneur s'attachent plus fortement, si c'est possible, qu'auparavant sur la figure de la beauté espagnole. Bientôt Isabelle chante son grand morceau au pied de la croix ; et comme l'admirable mélodie éclate en un cri passionné de pitié et de supplication, quelque chose comme un appel semblable passe comme un éclair sur le visage de Valérie de Cévennes, dont les yeux noirs sont fixés, non pas sur la chanteuse, mais sur le héros de la scène. Au moment où la salle entière applaudit à la fin de la mélodie, le bouquet de Valérie tombe aux pieds d'Isabelle. Robert, le prend et le présente à la chanteuse, pendant qu'il agit ainsi, la jumelle du flâneur, qui plus rapidement que le bouquet n'est tombé, s'est retournée vers le théâtre, transmet un mouvement si rapide, qu'il aurait pu passer pour un exploit d'escamoteur, Robert le Diable a retiré un billet du bouquet, le flâneur saisit le regard de triomphe lancé sur la loge voisine de celle du roi, quoi qu'il soit rapide comme l'éclair, il voit le petit morceau de papier chiffonné dans sa main, et après un long et dernier regard sur le front hautain et les lèvres immobiles de Valérie de Cévennes, il abaisse sa lorgnette.

« Cela vaut quinze guinées, se dit-il à lui-même ; cette jeune fille peut commander à ses yeux, ils n'ont pas d'éclair qui les trahisse, mais ces lèvres minces ne peuvent taire un secret à un homme doué d'une dose convenable d'intelligence. »

Quand l'opéra est terminé, le flâneur des stalles quitte sa place de l'orchestre, et se promène devant la porte du

théâtre, malgré la rigueur de l'hiver. Il s'est peut-être amouraché d'une charmante coryphée, charmante dans tout son éclat de couches de blanc et de rouge, et encore cela ne peut être, car il fût resté dans sa stalle, ou eût voltigé sur les côtés de la scène, car le ballet n'est pas fini. Deux ou trois équipages appartenant aux premiers chanteurs, attendent à la porte du théâtre ; bientôt un homme de haute taille, à la tournure élégante, enveloppé dans un large pardessus, sort ; un groom ouvre la portière d'un petit brougham bien équipé, mais le gentleman dit :

« Non, Farée, vous pouvez rentrer, je marcherai.

— Mais, monsieur, représenta le laquais, monsieur ne sait pas qu'il pleut. »

Monsieur répond qu'il sait qu'il pleut, mais qu'il a un parapluie et qu'il préfère marcher. Le brougham se retire avec le désolé Farée, qui va se consoler dans un café, où il joue l'écarté avec un jeu de cartes qui ressemblent à du papier qui a servi à faire des papillotes, et qui sont tout aussi transparentes que graisseuses.

Le spectateur des stalles, immobile dans l'ombre, entend ce petit dialogue et s'aperçoit aussi, à la lueur des lanternes de voiture, que le gentleman en pardessus n'est autre que le Robert de l'Opéra. Le flâneur semble également indifférent à la pluie, et avoir la fantaisie de marcher ; car, lorsque Robert le Diable traverse la chaussée et s'engage dans une rue opposée, le flâneur le suit. La nuit est noire, il tombe une pluie fine ; une nuit en aucune façon faite pour tenter un jeune dandy à braver tous les désagréments et les périls d'un pavé boueux et du trop plein des gouttières ; mais ni Robert le Diable, ni le flâneur ne semblent se soucier de la boue et de la pluie, car ils traversent plusieurs rues d'un pas rapide… le

flâneur toujours à une petite distance derrière et dans l'ombre. Son pas est léger, et n'éveille aucun bruit sur le pavé mouillé, aussi le ténor à la mode n'a aucun soupçon d'être suivi. Il entre bientôt dans une rue retirée mais aristocratique, d'un quartier solitaire de la ville. Le fracas éloigné des voitures et les pas d'une patrouille de gendarmes, sont les seuls bruits qui rompent le silence. On ne voit dans cette large rue, d'autre être vivant que les deux individus. Robert se retourne pour regarder autour de lui, ne voit personne, et continue son chemin jusqu'à ce qu'il arrive à un hôtel au coin de la rue, entouré d'un mur élevé, avec de grandes grilles et une loge de portier. Détaché de l'habitation et presque caché dans un angle du mur, s'élève un petit pavillon, dont les croisées donnent sur une cour ou jardins intérieurs ; attenant à ce pavillon est une porte étroite et basse en chêne sculpté, garnie de gros clous de fer et presque cachée dans l'épaisse maçonnerie du mur qui l'abrite. L'habitation était autrefois un couvent, et est aujourd'hui la propriété du marquis de Cévennes. Robert le Diable, après avoir jeté un coup d'œil de tous les côtés dans la rue faiblement éclairée, approche de cette entrée, et se penchant sur le trou de la serrure, siffle doucement trois mesures d'une mélodie de Don Juan… *La ci darem la mano*.

« Ainsi, dit le flâneur se tenant dans l'ombre de la maison qui fait face, nous pénétrons plus profondément dans le mystère ; le rideau est levé et la pièce va commencer. »

Les horloges de Paris sonnent onze heures et demie, et la petite porte tourne sur ses gonds, et une faible lumière dans la cour intérieure tombe sur la figure de Robert le Diable. Cette clarté vient d'une lampe tenue par la main d'une jeune fille, élégamment vêtue qui a ouvert la porte.

« Ce n’est pas la femme que je croyais, cette Valérie, dit le flâneur, ou elle aurait ouvert la porte elle-même. Elle a fait de sa femme de chambre sa confidente : une faute, qui prouve ou sa stupidité ou son inexpérience. Elle n’est pas stupide ; sa figure dément cette supposition ; inexpérimentée alors : cela n’en vaut que mieux. »

Pendant qu’il fait ces réflexions, Robert passe la porte en se baissant, et la lumière disparaît.

« Ceci doit être un mariage secret ou quelque chose de pire, murmure le flâneur. Difficile de croire à la dernière chose. Elle a le visage d’une femme capable d’une folie, mais non d’une dégradation. Le visage d’une Phèdre plutôt que celui d’une Messaline. J’ai vu assez de la pièce ce soir. »

CHAPITRE II

IL TRAVAILLE DANS LES TÉNÈBRES

De bonne heure, le matin du jour suivant, un gentleman sonne à la porte de l'hôtel du marquis de Cévennes et s'adresse au concierge, en ces termes :

« La femme de chambre de Mlle Valérie de Cévennes serait-elle visible à cette heure matinale ? »

Le concierge ne le pense pas ; il est vraiment de bonne heure, seulement huit heures, Mlle Finette ne paraît pas avant neuf ; la toilette de sa maîtresse est généralement terminée vers onze heures ; après onze heures, le concierge pense que Monsieur pourra voir Mlle Finette – avant, il ne le pense pas.

L'étranger le remercie avec une pièce de cinq francs de ce précieux renseignement ; il est vraiment précieux pour l'étranger, qui n'est autre que le flâneur de la nuit dernière, de découvrir que le nom de la jeune fille qui tenait la lampe est Finette.

Le flâneur semble avoir aussi peu à faire dans cette matinée que dans la soirée de la veille ; car il s'appuie contre la porte d'entrée, sa canne à la main et un cigare à moitié consumé dans sa bouche, levant les yeux sur l'habitation du marquis, avec une paresseuse indifférence.

Le concierge, favorablement disposé par la pièce de cinq francs, est porté à la causerie.

« Une vieille construction magnifique, dit le flâneur, les yeux toujours levés sur la maison, dont chaque croisée est fermée par des jalousies d'un vert foncé.

— Oui, une vieille construction magnifique ; elle est dans la famille du marquis depuis quatre cents ans, mais elle a été mutilée dans la première révolution. Monsieur peut apercevoir les ravages du canon dans les ornements de pierre.

— Et le pavillon à gauche, avec ses vitraux coloriés et ses décorations gothiques : un petit édifice plus extraordinaire, dit le flâneur.

— Ah, Monsieur l'a remarqué ! Il est bien plus moderne que la maison, sa construction date seulement du règne de Louis XV ; il fut élevé par un vieux marquis libertin, qui donnait des soupers dans lesquels les convives avaient coutume de faire sauter le champagne par les fenêtres et de lapider les domestiques dans la cour avec les bouteilles vides. C'est certainement une petite habitation très curieuse ; mais, Monsieur voudrait-il savoir quelque chose de plus curieux ? »

Monsieur déclare qu'il est entièrement disposé à entendre tout ce que le concierge voudra bien avoir la bonté de lui dire. Il lance ces mots, en allumant un nouveau cigare, avec une indifférence d'homme bien élevé, tout à fait aristocratique, et qui pourrait même le faire passer pour un rejeton de la noble famille de Cévennes.

« Alors, continua le concierge. Monsieur doit savoir que la hautaine, la noble, la belle Mlle Valérie, a mis dernièrement dans son aristocratique cervelle d'occuper ce pavillon, en compagnie seulement de sa femme de chambre, Finette, préférablement à ses magnifiques appartements que Monsieur

peut apercevoir là-bas au premier étage de l'hôtel, une rangée de dix croisées. Monsieur ne trouve-t-il pas cela vraiment extraordinaire ?

— Pas trop. Les jeunes filles ont d'étranges caprices. ».

Monsieur ne se permet jamais d'être surpris de la conduite d'une femme, car sans cela il passerait sa vie dans un état de continuel étonnement.

Le concierge est parfaitement d'accord avec Monsieur, il est marié « et Monsieur ? » se hasarde-t-il à demander avec un mouvement de tête interrogatif.

Monsieur répond qu'il n'est pas encore marié.

Quelque chose dans les manières de Monsieur engage le portier à dire :

« Mais, Monsieur a peut-être un mariage en vue ? »

Monsieur retire son cigare de sa bouche, lève ses yeux bleus, jette un long et contemplatif regard sur la magnifique demeure en face de lui et puis répond avec une nonchalance aristocratique.

« Peut-être. Ces Cévennes sont immensément riches ?

— Immensément. »

Le concierge ne peut lever ses sourcils et ses épaules assez haut pour exprimer l'étendue de la fortune des de Cévennes.

Le flâneur tire son portefeuille, écrit quelques lignes, et déchirant le feuillet, le donne au portier en lui disant :

« Voulez-vous me faire le plaisir, mon cher ami, de remettre ceci à mademoiselle Finette, à la plus prochaine occasion. Vous n'avez pas été toujours marié, et vous pouvez comprendre, par conséquent, qu'il conviendra de remettre mon petit billet secrètement. »

Rien ne peut surpasser l'intensité de finesse de l'œil du concierge, tandis qu'il se charge du billet, l'étranger lui signifie un froid bonjour et s'éloigne.

« Un marquis au moins, dit le concierge ; oh, mademoiselle Finette ce n'est pas pour rien que vous portez des robes de satin noir, une montre d'or et une chaîne. »

Le flâneur est doué d'ubiquité en cette journée d'hiver ; à trois heures il est assis sur un banc du Jardin des Plantes et fume un cigare. Il est vêtu comme auparavant, à la dernière mode parisienne ; mais sa redingote est entrouverte à la partie supérieure de la poitrine et laisse voir une cravate négligemment attachée, d'un bleu éclatant particulier.

Une jeune personne, du genre femme de chambre, trottant gentiment aux environs, est apparemment attirée par cette cravate bleue, car elle papillonne pendant quelques instants autour du banc et vient ensuite s'asseoir à l'une de ses extrémités, aussi loin que possible du flâneur indifférent, qui n'a pas une seule fois lancé sur elle le froid regard de ses yeux bleus.

Son cigare est près d'être fini, il attend qu'il le soit entièrement, puis, en jetant le bout, il dit, en regardant à peine du côté de sa voisine :

« Mademoiselle Finette, je présume.

— Elle-même, monsieur.

— Alors peut-être, mademoiselle, puisque vous avez bien voulu m'accorder la faveur d'une entrevue, et que l'affaire dont j'ai à vous parler est d'une nature expressément secrète, vous voudrez bien aussi condescendre à vous rapprocher un peu plus de moi. Je n'ai aucune ressemblance avec les animaux féroces qui sont là, et charmante comme vous l'êtes, je n'ai actuellement nulle intention de vous dévorer. »

Il dit ces mots, sans paraître la regarder, et en allumant un autre cigare. C'est évidemment un effréné fumeur, et il caresse son cigare, en examinant sa lueur rouge et sa fumée bleue, comme si c'était l'esprit familier, à l'aide duquel il peut combiner de merveilleuses déductions, et sans lequel il serait peut-être impuissant. Mlle Finette le considère avec une grande surprise, et une non moindre indignation, mais elle lui obéit et vient s'asseoir à côté de lui.

« J'espère que Monsieur croira que je n'aurais jamais consenti à lui accorder une entrevue, si je n'avais été assurée que…

— Monsieur, vous épargnera, mademoiselle, la peine de dire pourquoi vous êtes venue ici, alors qu'il lui suffit que vous y soyez. Je n'ai rien à faire, mademoiselle, soit avec vos motifs, soit avec vos scrupules ; je vous ai dit dans mon billet, que je vous priais de me rendre un service, pour lequel j'étais disposé à vous payer magnifiquement ; que d'un autre côté, si vous ne vouliez pas consentir à me rendre ce service, j'avais en mon pouvoir les moyens de vous faire renvoyer de votre place. Votre présence ici est une déclaration tacite de votre consentement à me servir. En voilà beaucoup trop, et un plus long préambule est inutile ; et maintenant à l'affaire. »

Il semble effacer ce préambule, comme il écarte, avec un mouvement de sa petite main, le nuage bleu de la fumée de son cigare. La femme de chambre entièrement subjuguée par des manières qui sont tout à fait nouvelles pour elle, attend qu'il plaise à l'étranger de parler, et fixe sur lui ses yeux noirs remplis de surprise.

Il n'est pas pressé ; il semble consulter la fumée bleue, il retire son cigare de sa bouche et examine le brillant point rouge de l'extrémité allumée, comme si c'était l'œil lugubre de son démon familier ; après l'avoir consulté durant quelques secondes, il dit avec l'insouciance avec laquelle il aurait pu faire quelque observation sur le temps.

« Ainsi donc, votre maîtresse, Mlle Valérie de Cévennes, a été assez imprudente pour contracter un mariage secret avec un chanteur. »

Il s'est décidé à hasarder cette conjecture ; s'il est dans le vrai, c'est la voie la meilleure et la plus prompte pour arriver à la vérité, s'il est dans le faux, il n'est pas dans une situation plus mauvaise qu'auparavant. Un coup d'œil sur le visage de la jeune fille lui apprend qu'il a frappé juste, et qu'il a rencontré l'entière vérité. Il frappe dans l'obscurité, mais il est mathématicien et peut calculer l'effet de chacun de ses coups.

« Oui, un mariage secret dont vous avez été le témoin. »

Ceci est son second coup, et de nouveau le visage de la jeune fille lui apprend qu'il a frappé juste.

« M. Perot nous a trahis alors, monsieur, car lui seul a pu raconter cela, » dit Finette.

Le flâneur comprend aussitôt que M. Perot est le prêtre qui a consacré le mariage ; un autre point dans son jeu. Il continue, s'arrêtant de temps à autre pour aspirer une bouffée de son cigare, en parlant avec un air de complète indifférence.

« Vous voyez donc que pour ce mariage secret et la part que vous y avez prise, il importe peu de savoir si c'est par ce digne prêtre M. Perot… »

Il s'arrête alors pour secouer les cendres de son cigare et un regard de côté sur le visage de la jeune fille lui apprend qu'il est encore dans le vrai, M. Perot est le prêtre.

« Ou par toute autre voie que j'ai été instruit. Quoique Française, vous devez connaître le célèbre aphorisme de nos voisins, les Anglais : *Savoir c'est pouvoir*. Eh bien, mademoiselle, qu'arrivera-t-il si j'use de mon pouvoir ?

— Monsieur veut dire qu'il peut me faire perdre la place que j'occupe et m'empêcher d'en avoir une autre. »

En disant ces mots, Mlle Finette laisse échapper de ses yeux noirs une petite perle humide, très convenable pour figurer une larme, mais qui arrivant en contact immédiat avec un composé blanc visqueux, appelé poudre de perles, employé par la femme de chambre pour rehausser ses charmes personnels, prend l'apparence d'une pilule digestive plutôt que de toute autre chose.

« Mais, d'un autre côté, je puis ne pas user de ce pouvoir, et vraiment, je regretterais d'en venir à la pénible nécessité d'être assez peu galant pour faire du tort à une jeune fille. »

Mlle Finette, encouragée par ces paroles, essuie la pilule digestive.

« En conséquence, mademoiselle, le cas se réduit à ceci : Servez-moi et je vous récompenserai ; refusez d'agir ainsi et je puis vous faire tort. »

Un éclair glacial dans ses yeux bleus convertit ces mots en menace sans le secours d'une énergie particulière dans la voix.

« Monsieur n'a qu'à commander, répond la femme de chambre, je suis prête à le servir.

— Ce Robert le Diable viendra ce soir à la porte du petit pavillon ?

— À minuit un quart.

— Alors, je serai là, à onze heures et demie. Vous m'introduirez à sa place, voilà tout.

— Mais ma maîtresse, monsieur, elle saura que je l'ai trahie et elle me tuera. Vous ne connaissez pas Mlle de Cévennes.

— Pardonnez-moi, je crois la connaître. Elle ne saura jamais que vous l'avez trahie. Souvenez-vous que j'ai découvert le signal convenu ; que vous êtes trompée par cette circonstance et que vous ouvrez la porte au faux individu. Au reste, je vous garantirai de tout danger ; votre maîtresse est une admirable créature, mais son caractère, tout ferme qu'il soit, peut apprendre à se courber.

— Il faudra le briser d'abord, monsieur, dit Mlle Finette.

— Peut-être. »

Il se leva en disant ces mots :

« Mademoiselle, au revoir. »

Il glisse cinq louis dans sa main et s'éloigne lentement.

La femme de chambre observe d'un air pétrifié le personnage qui s'éloigne. Finette Leris peut bien être déconcertée par cet homme, il est capable de confondre de plus fortes têtes que la sienne. Tandis qu'il marche de son pas nonchalant, sous les rayons du soleil couchant d'hiver, plusieurs passants se retournent pour regarder sa tournure aristocratique, sa belle figure et sa chevelure noire. Si le plus vicieux de ceux qui l'observent pouvait avoir lu dans son âme à travers ses brillants veux bleus, y aurait-il trouvé quelque chose qui pût choquer et révolter même l'homme le plus mauvais ? Peut-être. La trahison est chose révoltante, assurément, pour le plus mauvais d'entre nous. Le plus taré d'entre nous recule devant les machinations et les sentiments inflexibles du traître au cœur glacé.

CHAPITRE III

LE FAUX PAS

La grande voix solennelle de Notre-Dame annonçait onze heures et demie. Onze heures et demie sonnaient à tous les édifices de la grande cité parisienne, et les tintements harmonieux de la pendule sur la cheminée du boudoir du pavillon témoignent de l'exactitude du fait, cinq minutes après. C'est une élégante pendule, sur laquelle l'Amour doré impose silence au Temps en bronze pour l'endormir ; il a caché son sablier sous l'ombre de ses ailes, un assez joli sujet ; quoique le sable ne doive jamais s'écouler plus lentement dans le sablier, et que les rides ou les cheveux gris ne doivent pas tarder plus longtemps à venir ; car l'aiguille des minutes dans le meilleur cadran que puissent produire toutes les fabriques de Paris, n'a pas une course plus précise que ce lugubre chronomètre qui n'épargne pas les plus brillants débuts, que ce sinistre réveil qui interrompt les plus beaux rêves.

Le petit appartement du pavillon dépendant de l'hôtel du marquis de Cévennes est meublé dans le style Pompadour, temps d'élégance, de luxure et de frivolité. Des portraits à cadres ovales, des beautés régnantes de l'époque ornent les panneaux des murs, et Louis le Bien-Aimé sourit avec un insipide sourire bourbonnien au-dessus du manteau de la cheminée. Le chambranle de cette cheminée est en marbre, délicatement sculpté de feuilles de lotus et de nymphes aquatiques ; un feu de bois brûle sur les chenêts dorés qui garnissent le foyer ; des tapis veloutés de Perse

couvrent le parquet de chêne ; et un Cupidon suspendu au plafond, décoré de peintures, dans une attitude propre à déterminer une telle affluence de sang à la tête qu'il doit, en définitive, en résulter l'apoplexie, tient une lampe d'albâtre qui répand dans la pièce une lumière douce, mais rayonnante.

À cette clarté, la maîtresse de l'appartement, Valérie de Cévennes, paraît admirablement belle. Elle est assise dans un fauteuil bas, à côté du feu, regardant parfois dans le brasier rouge à ses pieds, avec des yeux rêveurs dont l'expression, quoique pensive, n'est pas triste. La jeune fille a fait un pas désespéré en épousant secrètement l'homme qu'elle aime, mais elle ne le regrette pas, car elle l'aime, et sa position perdue lui semble peu de chose quand elle la compare à cet amour qui ignore encore la douleur, qu'elle oublie qu'elle l'a perdue. Et même, tandis que ces yeux sont fixés sur la flamme du bois, vous pouvez la voir prêter l'oreille, et, quand les horloges ont sonné la demi-heure, elle tourne la tête vers la porte de l'appartement, écoute avec attention ; au bout de cinq minutes, elle entend quelque chose… le bruit faible et le lointain d'une porte extérieure tournant sur ses gonds ; elle jette les yeux sur la pendule, et de la pendule sur une petite montre à côté d'elle.

« Si tôt ! murmure-t-elle, il m'a dit minuit un quart. Si mon oncle eût été ici. Il m'a quitté seulement à onze heures. »

Elle écoute de nouveau ; le bruit approche : deux portes s'ouvrent encore, puis des pas se font entendre dans l'escalier. Au bruit de ces pas, elle tressaille une seconde fois, et l'anxiété se peint sur son visage.

« Serait-il malade, dit-elle, qu'il marche si doucement ? Écoutons. »

Elle pâlit et serre fortement ses mains sur son cœur.

« Ce n'est pas son pas. »

Elle comprend qu'elle est trahie, et, dans ce rapide moment, elle s'est préparée à tout. Elle appuie sa main sur le dos du fauteuil qu'elle vient de quitter, et, debout, les yeux fixes et ses lèvres minces fermement serrées, elle fait face à la porte. Elle peut faire face à sa destinée pour tout ce qu'elle connaît, mais elle est prête aussi à affronter n'importe quoi.

La porte s'ouvre et le flâneur du matin entre. Il porte un habit et un chapeau exactement semblables à ceux portés par l'élégant ténor ; il est à peu près de sa taille. Il était donc facile, dans l'obscurité de la nuit, pour la fidèle Finette, d'introduire cet étranger sans découvrir sa méprise. Un coup d'œil jeté sur le visage et l'attitude de Valérie de Cévennes lui apprend qu'elle n'est pas prise à l'improviste par son apparition. Cela le fait tenir sur ses gardes. A-t-il été trahi par la femme de chambre ? Il ne devine pas que son pas léger l'a trahi à cette oreille attentive, que l'amour a rendu si subtile. Il s'aperçoit que la jeune et belle fille est préparée à soutenir le combat. Il est désappointé : il a compté sur sa surprise et sur sa confusion, et il sent qu'il a perdu un point dans son jeu. Elle garde le silence, et attend tranquillement qu'il lui adresse la parole, comme elle pourrait le faire, s'il était un visiteur ordinaire.

« C'est une femme plus étonnante que je ne le pensais, se dit-il à lui-même, et le combat sera rude. Qu'importe ! La victoire n'en sera que plus douce. »

Il ôte son chapeau et la lumière tombe sur son pâle et beau visage. Quelque chose en lui, qu'elle ne saurait dire, semble lui être familier d'une manière vague et confuse : elle

a vu quelqu'un lui ressemblant, mais où ?… quand ?…, elle ne peut s'en souvenir.

« Vous êtes surprise, madame, de me voir ? dit-il, car il sent qu'il doit commencer l'attaque et qu'il ne doit épargner aucun coup, car il a à lutter avec un adversaire qui peut parer ses bottes et qui peut lui en porter. Vous êtes surprise ; vous commandez admirablement à vous-même, en réprimant toute démonstration d'étonnement ; mais vous n'êtes pas moins surprise.

— Je suis certainement surprise, monsieur de recevoir une visite quelconque à pareille heure, dit-elle avec un calme parfait.

— À peine, madame. »

Il regarde la pendule.

« Car, dans cinq minutes, votre mari sera ou pourrait être ici. »

Ses lèvres se contractent et sa bouche se roidit en dépit d'elle-même. Son secret est donc connu, connu de cet étranger qui ose s'installer chez elle par la force de cette connaissance.

« Monsieur, dit-elle, on insulte rarement Valérie de Cévennes avec impunité ; vous aurez des nouvelles de mon oncle demain matin ; quant à ce soir… »

Elle pose sa main sur la nacre de perle de la poignée d'une sonnette, il l'arrête et lui dit en souriant :

« Allons, madame, nous ne sommes pas en train de jouer une comédie. Vous voulez me mettre à la porte ? Pourquoi agiteriez-vous cette sonnette, au bruit de laquelle Finette

seule peut répondre, puisqu'il n'existe nulle autre personne dans ce charmant petit séjour ? Je n'aurais pas peur de Finette, fussiez-vous même assez imprudente pour l'appeler, et je ne vous quitterai pas avant que vous ne m'ayez fait la faveur de m'accorder un entretien. Au reste, je ne viens pas parler à Valérie de Cévennes, mais à Valérie de Lancy, Valérie Robert le Diable, Valérie Don Juan. »

De Lancy est le nom du ténor à la mode. Cette fois ses lèvres minces tremblent avec un mouvement rapide et convulsif. Ce qui fait saigner son cœur plein de fierté, c'est le mépris avec lequel cet homme parle de son époux. Est-ce donc une si grande flétrissure que cette union de la fortune, du rang, de la beauté, avec le talent et la pauvreté ?

« Monsieur, dit-elle, vous avez découvert mon secret ; j'ai été trahie, soit par ma servante, soit par le prêtre qui a béni mon mariage, peu importe. Vous qui, d'après votre conduite de ce soir, êtes évidemment un aventurier, une personne à laquelle il serait complètement inutile de parler d'honneur, de chevalerie et de sentiments de gentilhomme ; mots, sans nul doute, dont vous n'avez jamais connu la signification ; vous désirez faire tourner à votre profit la possession de ce secret ; en d'autres termes, vous voulez qu'on vous achète. Avec vos honorables talents, vous vous êtes, indubitablement, renseigné sur le montant de mes revenus ; vous savez, par conséquent, ce que je puis sacrifier pour vous payer ; soyez assez bon pour me dire le chiffre de vos prétentions, et je vous assignerai l'époque, et le lieu où vous pourrez recevoir votre salaire. Vous serez assez complaisant pour ne pas perdre de temps : minuit va sonner, dans un instant M. de Lancy sera ici ; il peut ne pas être disposé à faire avec vous un aussi bon marché que moi. Il pourrait être tenté de vous jeter par la fenêtre. »

Elle dit tout cela, étant entièrement maîtresse d'elle-même ; elle aurait parlé à sa modiste avec une indifférence aussi complète qu'elle le fait en s'adressant à cet homme, avec l'aisance d'une haute éducation et un mépris glacial. En finissant, elle se jette dans son fauteuil, et, prenant un livre sur la petite table qui se trouve près d'elle, elle se met à en couper les feuillets avec un couteau à papier au manche ciselé. Mais la bataille ne fait que de commencer, et elle ne connaît pas encore son adversaire.

Il l'observe quelques instants, remarque la fermeté avec laquelle sa main coupe lentement les feuillets l'un après l'autre, sans jamais entailler le papier, puis il s'asseoit résolûment en face d'elle sur le fauteuil placé de l'autre côté de la cheminée. Elle lève ses yeux du livre et le regarde en plein visage ; mais, tandis qu'elle le fixe, il peut voir aussi avec quelle inquiétude elle guette le pas de son époux. Il a un coup à frapper, et il sait que ce coup sera cruel.

» Ne vous préoccupez pas, madame, d'écouter l'arrivée de votre mari : il ne viendra pas ici cette nuit. »

Voilà un coup terrible : elle essaye de parler, mais ses lèvres se remuent seulement sans articuler aucun son.

« Non il ne viendra pas. Pouvez-vous supposer, madame, que lorsque je projetais, non, lorsque je tramais et machinais une entrevue avec une aussi charmante personne que vous, je manquerais assez de prévoyance pour permettre que cette entrevue fût troublée après un quart d'heure ? Non, M. Don Juan ne viendra pas ici cette nuit. »

De nouveau, elle essaye de parler, mais les mots refusent de sortir de son gosier. Il continue, comme s'il interprétait ce qu'elle ne peut dire :

« Vous demanderez naturellement quels autres engagements le retiennent éloigné de la société de sa charmante épouse ? Eh bien, c'est, je crois, un souper aux *Trois Frères Provençaux ;* comme il y a des dames invitées ils ne finiront pas sans doute de bonne heure, et vous le verrez, j'en suis convaincu, vers quatre ou cinq heures du matin. »

Elle essaye de reprendre son occupation avec le couteau à papier, mais cette fois elle met les feuillets en morceaux en s'efforçant de les couper ; ses angoisses et sa nature féminine l'emportent sur sa fierté et sur l'énergie de sa patience ; elle froisse le livre dans ses mains crispées et le jette dans le feu. Son visiteur sourit. Son coup a porté.

Pendant quelques minutes règne le silence ; bientôt il sort son porte-cigares.

« J'ai à peine besoin de vous demander la permission, madame : tous ces chanteurs d'opéra fument, et je ne doute pas que vous ne soyez remplie d'indulgence pour les défauts de Robert le Diable.

— M. de Lancy est un gentilhomme et ne se permettrait pas de fumer en présence d'une dame. Encore une fois, monsieur, soyez assez bon pour me dire quelle somme d'argent vous exigez de moi pour assurer votre silence.

— Non, madame, répond-il, en se penchant sur le feu pour allumer son cigare à la flamme du livre qui brûle, il n'y a pas de raison pour se hâter d'une manière si désespérée ; vous êtes réellement, étonnamment supérieure à la faiblesse ordinaire de votre sexe, mettant à part votre courage, votre patience et votre détermination qui sont incontestablement surprenantes, vous n'avez pas la moindre curiosité. »

Elle lance sur lui un regard qui semble dire qu'elle dédaigne de lui demander le sens de ses paroles.

« Vous dites que votre femme de chambre, Finette, ou le digne prêtre, M. Perot, doivent avoir trahi votre confiance ; supposez que ce ne soit ni de l'un ni de l'autre que je tienne mes informations.

— Il n'existe pas d'autre source, monsieur, à laquelle vous ayez pu les puiser.

— Voyons, madame, réfléchissez. N'y aurait-il pas d'autre personne qui, par vanité, aurait pu révéler ce secret ? Pensez-vous, madame, qu'il soit si incroyable que M. Robert le Diable lui-même puisse avoir été excité à se vanter, dans son ivresse, de la conquête de l'héritière de tous les de Cévennes.

— C'est un infâme mensonge, monsieur, que vous venez d'articuler.

— Non, madame, je n'affirme pas ; je fais seulement une hypothèse. Supposons qu'à un de ces soupers chez Véry, au milieu de ses camarades de l'Opéra, et de ses admirateurs des stalles, sans parler des coryphées qui, d'une façon quelconque, parviennent à se faufiler dans ces petits banquets recherchés, supposons que notre ami Don Juan hasarde imprudemment quelque allusion sur une dame de rang élevé et de grande fortune qu'il a captivée par sa voix mélodieuse et par ses yeux noirs. Cette petite société ne se contente, peut-être pas, d'une allusion ; elle exige des faits, elle est incrédule, elle parie gros que Robert ne dira pas le nom de la dame, et, à la fin, toute l'histoire est racontée et l'on boit à la santé de Valérie de Cévennes avec du vin pétillant de Mo-

selle. Supposez tout cela, madame, et vous pourrez deviner, peut-être, d'où je tiens mes renseignements. »

Pendant ce discours Valérie n'a cessé de le regarder en face avec des yeux fixes et brillants d'un éclat étrange et sinistre ; une fois elle a porté la main à son cœur comme pour l'empêcher de palpiter et, quand il a eu fini de parler, elle glisse lentement de son fauteuil et tombe à genoux sur le tapis du foyer, ses petites mains convulsivement serrées sur sa poitrine. Mais elle n'est pas évanouie, et ne quitte pas son adversaire des yeux, c'est une femme à ne pas pleurer et à ne pas défaillir elle souffre.

« Je suis ici, madame, continue le flâneur ; et maintenant elle l'écoute avec une attention inquiète ; je suis ici dans un double but : dans mon intérêt d'abord et pour vous servir ensuite si je le puis. J'ai brutalement enfoncé le scalpel, madame, mais je puis être néanmoins un médecin expérimenté. Vous aimez ce Robert le Diable très profondément, vous devez l'aimer ainsi puisque, pour l'amour de lui, vous avez volontairement bravé le mépris de ce que vous aimez aussi beaucoup, le monde, le grand monde dans lequel vous vivez.

— Je l'ai aimé, monsieur, avec quelle passion, quelle folie, quel aveuglement : non, ce n'est pas devant des yeux comme les vôtres que je voudrais étaler les secrets de mon cœur et de mon esprit. Qu'il vous suffise de savoir que je l'aimais ! Mais pour l'homme capable de faire du nom de la femme qui a fait de si grands sacrifices pour l'amour de lui, et sans jamais balancer, un objet de plaisanterie au milieu de ses compagnons de débauche, je n'ai qu'un seul sentiment, le mépris.

— J'admire votre courage, madame, mais encore faut-il vous souvenir qu'il est difficile de faire disparaître aussi faci-

lement la cause de vos chagrins. On ne se débarrasse pas d'un époux aussi aisément, et est-il probable que M. de Lancy soit disposé à rompre un mariage qui, comme spéculation, est si brillant et si avantageux ? Peut-être ignorez-vous que depuis le commencement de ses débuts il a eu le dessein de vendre ses charmes personnels au plus haut enchérisseur ; que depuis deux ans, pardonnez-moi, madame, il est à la piste d'une héritière en possession de plus de fortune que de jugement, qu'il puisse captiver et conquérir par quelques jolies flagorneries extraites des libretti d'opéras de son répertoire. »

L'esprit hautain est courbé jusque dans la poussière. Cette jeune fille, la loyauté même, ne songe pas pour le moment à analyser les mots qui brisent son cœur. Il y a probablement quelque chose de trop pénible dans cette amère humiliation.

« Oh ! qu'ai-je fait, dit-elle, qu'ai-je fait, pour que le rêve enchanté de ma vie soit interrompu par un semblable réveil ?

— Madame, je vous ai dit que je désirais vous servir si je le puis. Je ne prétends pas à une générosité classique et désintéressée, vous êtes riche et vous pouvez payer mes services. Il y a trois personnes seulement outre vous, qui ont été témoins ou compromises dans ce mariage : M. Pérot, Finette, et M. de Lancy. On peut faire taire le prêtre et la femme de chambre, quant à Don Juan, nous en parlerons demain. Encore un mot, a-t-il quelques lettres de vous en sa possession ?

— Il me renvoie mes lettres une à une, à mesure qu'il les reçoit.

— C’est bien. Il est si facile de démentir ce que l’on a dit, mais si difficile de nier ce que la main a écrit.

— Les de Cévennes ne mentent point, monsieur.

— Ils ne mentent point ? Quoi, madame, n’avez-vous jamais fait de mensonges, quoique vous ne les ayez pas dit ? N’avez-vous jamais menti avec votre visage, quand il avait un air d’indifférence calme, tandis que l’effort intérieur par lequel vous conteniez les violents battements de votre cœur produisait physiquement une horrible torture dans votre poitrine ; tandis que vous entendiez son pas sur le théâtre, dans la salle comble de l’Opéra ? Mensonges inutiles, madame, torture perdue ; car votre idole n’en était pas digne. Votre dieu riait de votre adoration, parce que c’était un faux dieu ; et que les attributs pour lesquels vous le révériez, la fidélité, la loyauté et le génie tels que nul homme n’en a jamais possédé, n’étaient pas des attributs lui appartenant, mais les produits de votre propre imagination dont vous le pariez, parce que vous étiez éprise de sa belle figure. Bah ! madame, après tout, vous vous êtes affolée d’un profil bien découpé et d’une voix mélodieuse. Vous n’êtes pas la première de votre sexe dans cette situation, Dieu veuille que vous soyez la dernière ?

— Vous m’avez montré pourquoi je devais haïr cet homme, indiquez-moi comment je dois me venger, si vous voulez me servir. Mes compatriotes ne pardonnent point. Oh ! Gaston de Lancy, avoir été l’esclave de chacun des mots qui tombaient de tes lèvres, l’aveugle idolâtre de chacun de tes regards, t’avoir donné autant, et pour récompense, ne recueillir que ton mépris ! »

Elle prononça ces paroles d’une voix rauque et sans larmes dans les yeux. Dans quelques années, peut-être, elle

pourra pleurer sur ce déplorable enivrement, maintenant son désespoir est trop poignant pour avoir des pleurs.

L'étranger conservant cette charmante insouciance qui lui donne le cachet de sa classe à elle, dit en réponse à sa requête.

« Je puis vous guider dans votre vengeance, madame, si votre noble sang espagnol ne recule pas devant l'épreuve. Revêtez demain soir le costume de votre servante, avec un voile épais, bien entendu ; prenez une voiture de place et à dix heures trouvez-vous à la barrière de l'Étoile ; je vous rejoindrai-là. Vous aurez votre vengeance, madame, et je vous montrerai à l'exercer avantageusement (chose qui constitue un luxe dispendieux). Dans quelques jours vous pourrez peut-être dire : il n'y a plus de Robert le Diable ; la terrible illusion n'était qu'un rêve, je me suis éveillée et je suis libre. »

Elle passe sa main tremblante sur son front, et le regarde comme si elle essayait de saisir, mais en vain, le sens de ces paroles.

« À dix heures à la barrière de l'Étoile ? j'y serai.

— C'est bien ! et maintenant, madame, adieu. Je crains de vous avoir fatiguée par la longueur de cet entretien. Attendez, vous devez connaître le nom de celui à qui vous accordez l'honneur de vous servir. »

Il tire son portefeuille, dépose une carte sur la petite table à côté d'elle, s'incline respectueusement, et la laisse. Il la laisse foudroyée dans la poussière. Il se retourne pour la regarder avec un sourire, en ouvrant la porte. Ses coups ont produit tout leur effet.

Oh ! Valérie, Valérie, aimer si passionnément, pour être ainsi dégradée, humiliée, trompée ! Il est peu surprenant que vous passiez la nuit à pleurer. Il n'y a plus de lumière dans le ciel, plus d'honneur dans le monde ; la terre est lugubre, le ciel est noir et la mort seule est la consolatrice d'un cœur brisé.

CHAPITRE IV

DÉMONSTRATION OCULAIRE

Le nom gravé sur la carte laissée par l'étranger sur la table de M[lle] de Cévennes ou M[me] de Lancy, était celui de Raymond de Marolles. Le flâneur était donc Raymond de Marolles, et c'est lui que nous suivrons dans la matinée du lendemain de l'entrevue orageuse du pavillon.

Il occupe un délicieux appartement sur le boulevard, petit, naturellement, comme il convient à un garçon, mais meublé dans le goût le plus exquis. Il est une chose qu'on ne peut s'empêcher de remarquer en pénétrant dans ce logis, c'est la propreté surprenante et la précision presque mathématique avec laquelle tous les objets sont rangés. Livres, peintures, bureau, pistolets, fleurets, gants de boxe, cravaches, cannes et fusils, tout est disposé dans un ordre tout à fait inusité dans un appartement de garçon. Mais cet ordre fait partie du tempérament de M. de Marolles ; on l'observe dans l'ordonnance recherchée de sa toilette, dans sa moustache correctement ajustée ; on peut le remarquer même, dans les inflexions de sa voix, qui s'élève et tombe avec une régularité plutôt monotone qu'harmonieuse, et qui n'est jamais altérée par une de ces causes vulgaires telles que l'inquiétude ou l'émotion.

À dix heures de cette matinée, il est encore à déjeuner ; il n'a rien mangé, mais il est en train de boire sa seconde tasse de café, et il est aisé de voir qu'il réfléchit profondément.

« Oui, murmure-t-il. Il me faut trouver un moyen de la convaincre. Elle doit être entièrement convaincue avant d'être amenée à agir. Mes premiers coups ont si bien porté, que je ne dois pas faillir dans mon coup de maître. Mais comment la convaincre ? Des paroles seules ne la satisferont pas longtemps. Il faut une démonstration oculaire. »

Il finit sa tasse de café et se met à jouer avec la cuillère qui produit par son choc contre la tasse de Chine une série de petits sons sourds ; bientôt il frappe un coup plus fort qui fait résonner une note de triomphe. Il était occupé à chercher un problème, il vient d'en trouver la solution. Il prend son chapeau et sort précipitamment de la maison ; mais aussitôt qu'il est sur le boulevard il ralentit son pas et reprend son ancienne démarche nonchalante, en s'acheminant vers l'Opéra ; c'est vers la porte du théâtre qu'il dirige ses pas. Un homme âgé, le portier, est occupé, dans le petit vestibule, sombre, à fabriquer un *pot-au-feu* et il réchauffe en même temps ses mains à un petit poêle logé dans un coin. Il est tout à fait habitué à l'apparition de jeunes gens élégants ; aussi lève-t-il à peine la tête quand l'ombre de Raymond de Marolles intercepte le jour du couloir.

« Bonjour, monsieur le concierge, dit Raymond, très occupé, à ce que je vois.

— Une petite affaire de ménage, voilà tout, monsieur, étant garçon. »

Le portier est un peu âgé et quelque peu barbouillé de tabac pour un garçon ; mais il a la passion d'informer les visiteurs du théâtre qu'il n'a jamais voulu sacrifier sa liberté sur l'autel de l'hyménée ; il pense peut-être qu'ils pourraient éprouver quelques scrupules à confier leurs messages à un homme marié.

« Pas trop occupé, alors, pour un bout de conversation, mon ami ? demande le visiteur, glissant furtivement une pièce de cinq francs dans la main du garçon.

— Jamais trop occupé pour cela, monsieur. »

Et le portier abandonne le *pot-au-feu* à sa destinée et époussette avec son mouchoir de couleur un fauteuil délabré qu'il présente au monsieur.

Monsieur est très affable, et le concierge très communicatif. Il donne à monsieur une quantité d'utiles renseignements sur les engagements des principales danseuses, sur les bouquets et sur les bracelets de diamants qu'on leur jette, sur les regards et les faveurs que ces présents rapportent et sur divers autres faits intéressants. Bientôt Monsieur, qui a écouté tous ces détails, quoique l'intéressant faiblement, prend la parole, d'un air gracieux :

« Auriez-vous par hasard, parmi vos surnuméraires, vos choristes ou vos gens de position insignifiante, un de ces individus que l'on rencontre si généralement dans un théâtre et qui font des imitations ?

— Ah ! dit le portier en riant à gorge déployée, je vois que Monsieur sait ce que c'est qu'un théâtre. Nous avons assurément deux ou trois de ces gens, mais un supérieur à tous, un chanteur des chœurs, un individu remarquable, qui possède un talent d'imitation à confondre la nature elle-même ; un gaillard adonné à la boisson, qui aurait pu remplir les premiers rôles et se faire une réputation ; un camarade qui n'a pour passions que les dominos et le vin bleu, mais un imitateur surprenant.

— Ah ! et il imite probablement tous les grands artistes, votre prima donna, votre basse, votre ténor ? hasarde M. Raymond de Marolles.

— Oui, monsieur. Il faut l'entendre imiter le nouveau ténor, M. Gaston de Lancy, qui a fait tant de bruit. Ce n'est pas un garçon de mauvaise mine ; il est exactement de la même taille que M. de Lancy, et il peut rendre ses manières, sa voix et sa démarche si complètement, que…

— Dans une pièce obscure, on pourrait distinguer à peine l'un de l'autre, n'est-ce pas ?

— Précisément, monsieur.

— Je suis excessivement curieux de ces sortes de gens, et serais désireux de voir cet individu, si… »

Il hésite, en faisant sonner quelques pièces d'argent dans sa poche.

« Mais, monsieur, dit le concierge, rien de plus facile ; ce Moucée est toujours ici à cette heure. Les chœurs répètent pendant que les premiers artistes font la digestion de leurs déjeuners. Nous le trouverons ou sur le théâtre, ou dans une des loges en train de jouer aux dominos. Par ici, monsieur.

Raymond de Marottes suit le concierge au travers de sombres passages qui descendent, et une série innombrables de marches qui montent, jusqu'à ce qu'enfin arrivé à une certaine hauteur, il s'arrête devant une porte basse, qui les sépare évidemment d'une société bruyante. Le portier ouvre cette porte sans cérémonie, et ils pénètrent dans une salle basse, aux murs nus peints à la chaux, et barbouillés de caricatures au charbon de prima-donnas et de ténors, avec des nez impossibles, et des jambes en fuseaux. Devant une table

de sapin est assis un groupe de jeunes gens, misérablement vêtus, qui jouent aux dominos, tandis que d'autres regardent et parient pour les joueurs. Ils fument tous de minces cigarettes, qui ressemblent à des morceaux de papiers roulés et qui ne durent chacune que deux minutes environ.

« Pardonnez-moi, monsieur Moucée, dit le portier, s'adressant à un des joueurs de dominos, un jeune homme de bonne mine, ayant une figure pâle et brune et des cheveux noirs. Pardonnez-moi d'interrompre votre intéressante partie, mais je vous amène un monsieur qui désire faire votre connaissance. »

Le choriste se lève, donne un long regard à un double six qu'il allait justement poser, et s'avance vers l'endroit où attend M. de Marolles.

« Je suis au service de Monsieur, » dit-il avec un salut non apprêté mais grâcieux.

Raymond de Marolles, avec une aisance de manière toute particulière passe son bras sous celui du jeune homme et le conduit dans l'intérieur du passage.

« J'ai entendu dire, monsieur Moucée, que vous possédiez un talent d'imitation d'un ordre vraiment supérieur ; consentiriez-vous à m'aider avec ce talent dans une petite farce que j'organise pour l'amusement d'une dame ? Si vous acceptez, vous aurez un droit (que je me garderai d'oublier) sur ma reconnaissance et sur ma bourse. »

Ce dernier mot fait dresser les oreilles à Paul Moucée. Pauvre diable ! Ses derniers sous sont partis avec la dernière demi-once de tabac ; il déclare être trop heureux d'obéir aux ordres de Monsieur.

Monsieur propose de se réfugier dans un café voisin, où ils pourront avoir une demi-heure tranquille de conversation ; ils s'y rendent, et à la fin de la demi-heure, M. de Marolles prend congé de Paul Moucée à la porte de l'établissement. Comme ils se séparent, Raymond jette un coup d'œil sur sa montre :

« Onze heures et demie ; tout va mieux que je pouvais jamais l'espérer. Cet homme passera très bien pour Robert le Diable, et la belle dame aura une démonstration oculaire. Maintenant, au reste de mes préparatifs ; à ce soir, ma superbe et belle héritière, à vous. »

Au moment où les horloges sonnaient dix heures dans la soirée de ce jour, une voiture de place s'arrête près de la barrière de l'Étoile, et comme le cocher retient son cheval, un homme sort de l'obscurité et court à la portière du fiacre, qu'il ouvre avant que le cocher ait pu quitter son siège. Cet homme est M. Raymond de Marolles, et la personne assise dans la voiture est Valérie de Lancy.

« Ponctuelle, madame ! dit-il. Ah ! dans les moindres choses vous êtes supérieure à votre sexe. Vous prierai-je de descendre et de faire quelques pas avec moi ? »

La dame, qui porte un voile épais, incline la tête pour toute réponse, mais elle est à côté de lui en un instant. Il donne quelques ordres au cocher, qui se retire à une petite distance ; puis il offre son bras à Valérie.

« Non, monsieur, dit-elle d'une voix sèche et dure, je puis vous suivre ou marcher à côté de vous ; j'aime mieux ne pas prendre votre bras. »

Il est peut-être bon pour elle que la nuit soit assez sombre pour l'empêcher de voir le sourire qui relève sa noire

moustache, et l'éclair qui traverse ses yeux bleus. Il a quelque chose du physiologiste aussi bien que du mathématicien, cet homme, et il peut dire ce qu'elle a souffert depuis la nuit dernière, au changement seul de sa voix. Le son en est triste et monotone, et le timbre naturel semble s'être évanoui pour jamais. Si les morts pouvaient parler, ils parleraient ainsi.

« De ce côté, madame, dit-il. Mon premier objet est de vous convaincre de la trahison de l'homme pour lequel vous avez fait de si grands sacrifices. Aurez-vous la force de survivre à la découverte ?

— J'ai bien survécu à la nuit dernière ! Allons, monsieur, ne perdons plus de temps en paroles, ou je croirai que vous êtes un charlatan. Laissez-moi entendre de ses propres lèvres que j'ai sujet de le haïr.

— Suivez-moi alors, et doucement. »

Il la conduit dans le Bois de Boulogne. Le ciel n'a pas une étoile, c'est une nuit de décembre froide et noire ; une légère couche de neige a blanchi le sol, et assourdit le bruit de leurs pas. On dirait deux ombres se glissant entre les arbres. Après avoir marché environ un quart de lieue, il la saisit par le bras et l'entraîne précipitamment dans l'ombre formée par le tronc d'un gros arbre :

« Maintenant, dit-il, maintenant, écoutez. »

Elle entend une voix dont le timbre lui est connu. Il se produit, d'abord, un bourdonnement dans ses oreilles, comme si tout son sang montait de son cœur à son cerveau, mais bientôt elle saisit distinctement les sons ; bientôt, aussi, ses yeux commencent à s'habituer aux ténèbres, et elle aperçoit à quelques pas d'elle la silhouette d'un personnage de

taille élevée, qui lui est connu. C'est Gaston de Lancy qui est là, son bras entoure la taille svelte d'une jeune fille, et sa tête penchée a cette gracieuse langueur qu'elle connaît si bien, lorsqu'il contemple son visage.

La voix de de Marottes glisse tout bas dans son oreille :

« La jeune fille est une danseuse des Funambules, qu'il a connue avant d'être un homme illustre. Son nom, je crois, est Rosette, ou quelque chose comme cela. Elle l'aime passionnément ; peut-être presque autant que vous, malgré vos quartiers de noblesse sur votre écusson. »

Il sent la petite main qui dédaignait auparavant de s'appuyer sur son bras, étreindre maintenant son poignet et le serrer, comme si chacun de ces doigts effilés était un étau de fer.

« Écoutez, dit-il de nouveau, écoutez le drame, madame, je suis le chœur. »

C'est la jeune fille qui parle.

« Mais, Gaston, ce mariage… ce mariage qui a presque brisé mon cœur…

— Fut un sacrifice à notre amour, ma Rosette. Pour ton amour seul j'ai fait un aussi grand sacrifice ; mais la fortune de cette hautaine grande dame fera notre bonheur sur une terre éloignée. Elle se doute peu, la pauvre folle, pour l'amour de qui je supporte ses airs de grandeur, ses grâces de l'ancien régime, ses caprices et sa folie. Sois seulement patiente, Rosette, et aie confiance en moi, le jour qui nous unira pour toujours n'est pas si éloigné, crois-moi. »

C'est la voix de Gaston de Lancy. Qui pourrait en connaître mieux les accents que son épouse légitime ? Qui pour-

rait mieux les connaître que celle dont ils frappent mortellement le cœur ?

La jeune fille parle de nouveau.

« Et vous n'aimez pas cette belle dame, Gaston ? dites-moi seulement que vous ne l'aimez pas. »

La voix connue répond :

« L'aimer ! bah ! Nous n'avons jamais d'amour pour ces belles dames, qui nous lancent de si tendres regards de leurs loges d'Opéra. Nous n'admirons jamais ces grandes héritières qui tombent amoureuses d'une belle figure, et n'ont pas assez de modestie pour tenir leurs sentiments à l'état de secret ; qui pensent nous honorer par un mariage qu'elles rougissent d'avouer et qui s'imaginent que nous devons être amoureux d'elles, parce que, d'après leur mode, elles sont amoureuses de nous.

— Avez-vous assez entendu ? demande Raymond de Marolles.

— Donnez-moi un pistolet ou un poignard, murmura-t-elle d'une voix dure, que je le tue, que je le frappe au cœur, que je puisse m'éloigner et mourir en paix.

— Ainsi, dit tout bas Raymond, elle en a entendu assez. Allons, madame, attendez encore, un dernier regard ; vous êtes certaine que c'est monsieur de Lancy ! »

L'homme et la jeune fille se tenaient à quelques pas d'eux, il tournait le dos à Valérie, mais elle l'eût reconnu entre mille à sa chevelure noire et à l'inclinaison particulière de sa tête.

« Certaine ! répondit-elle. Suis-je moi-même ?

— Venez, alors, nous avons un autre lieu à visiter ce soir. Vous êtes satisfaite ; ne l'êtes-vous pas, madame, maintenant que vous avez eu une démonstration oculaire ? »

CHAPITRE V

LE ROI DE PIQUE

Quand M. de Marolles offre son bras pour rejoindre la voiture, c'est avec une entière passivité que Valérie l'accepte. Que lui importe maintenant que son orgueil est tombé aussi bas qu'il pouvait le faire. Dédaignée par l'homme qu'elle aimait si tendrement, le mépris du monde n'est rien pour elle.

Après quelques minutes ils sont assis côte à côte dans le fiacre qui traverse les Champs-Élysées.

« Me conduisez-vous chez moi ? demande-t-elle.

— Non, madame, nous avons une autre course à faire, comme je vous l'ai dit.

— Et cette course ?

— Je vais vous conduire en un lieu où vous apprendrez votre destinée.

— Ma destinée ? s'écrie-t-elle avec un rire amer.

— Bah ! madame, dit son compagnon. Tâchons de nous comprendre. J'espère ne pas avoir affaire à une romanesque et sentimentale jeune fille. Je vous ai rencontrée dans une position on ne peut plus méprisable ; je n'irriterai pas votre fierté en vous rappelant ces souvenirs ; je vous ai offert mes services pour vous retirer de cette position, mais j'ai agi ainsi

avec la ferme croyance que vous étiez une femme d'esprit, de courage et de résolution.

— Et que je pourrais vous bien payer, ajouta-t-elle d'un air de mépris.

— Et que vous pourriez me bien payer. Je ne suis pas un Don Quichotte, madame, et n'ai pas en outre une grande considération pour ce gentilhomme ; croyez-moi, je pense que vous me payerez bien mes services, quand vous les apprécierez plus tard. »

Il a de nouveau dans ses yeux bleus ce regard froid, cet abominable sourire qu'une moustache sert heureusement à cacher.

« Mais, continue-t-il, si vous avez l'intention de briser votre cœur pour la jolie figure d'un chanteur, allez vous désoler dans votre boudoir, madame, et ne cherchez pas de meilleure confidente que votre femme de chambre ; car vous n'êtes pas digne des services de Raymond de Marolles.

— Vous estimez donc vos services très haut, monsieur ?

— Peut-être. Voyez, madame ; vous me méprisez parce que je suis un aventurier : si j'étais grand seigneur depuis le berceau, même, avec de vastes terres et un grand nom, vous me respecteriez. Eh bien, je me respecte moi-même parce que je suis un aventurier, parce que, par la seule force de ma propre intelligence, je me suis élevé de ce que j'étais à ce que je suis. Je vous montrerai quelque jour le lieu de mon berceau. Il ne fut orné ni de couvertures de dentelles ni de rideaux brodés, je puis vous l'assurer. »

En ce moment ils traversaient une rue sombre, dans un quartier entièrement inconnu de la dame.

« Où me conduisez-vous ? demande-t-elle de nouveau, avec quelque chose dans la voix, ressemblant à de la frayeur.

— Comme je vous l'ai déjà dit, à la connaissance de votre destinée ; non, madame, si vous n'avez pas confiance en moi, je ne puis vous servir. Souvenez-vous qu'il est de mon intérêt de vous bien servir, vous ne pouvez avoir, par conséquent, aucun motif de craindre. »

Pendant qu'il parle, ils s'arrêtent devant une porte basse dans le mur blanc d'une haute maison à l'aspect sombre ; il saute de la voiture, tire une sonnette, et le concierge ouvre la porte ; Raymond aide Valérie à descendre et la conduit dans un petit vestibule, ils montent ensuite un escalier de pierre jusqu'au cinquième étage de la maison. En toute autre circonstance son courage aurait pu lui manquer dans cette habitation étrange, à une heure aussi avancée, avec cet homme, qu'elle ne connaît pas, mais en ce moment elle est indifférente à tout.

Il n'y a rien de bien alarmant dans l'aspect de la chambre dans laquelle Raymond la conduit, c'est un petit appartement gai, parfaitement éclairé. Près d'un petit poêle se trouve une table devant laquelle est assis un homme, à l'air distingué, de quarante ans environ. Sa figure est très pâle, son large front est laissé à découvert par une chevelure rejetée derrière ses oreilles ; il porte des bésicles bleues, qui cachent complètement ses yeux, et jettent comme une ombre sur son visage. Il serait impossible de lire sa pensée ; car, cet homme a une particularité, c'est que sa bouche, qui est généralement chez tout le monde le siège principal de l'expression, n'en possède pas la moindre. C'est une ligne mince et droite, qui s'ouvre et se ferme quand il parle, mais

qui jamais ne s'arrondit pour sourire, ou jamais ne se contracte pour exprimer la mauvaise humeur.

Il est extrêmement absorbé, penché qu'il est sur un paquet de cartes étalé sur le tapis vert qui couvre la table, comme s'il était à jouer l'écarté sans adversaire, quand Raymond ouvre la porte ; mais il se lève à la vue de la dame, et s'incline profondément devant elle. Il a l'air d'un savant plutôt que d'un homme du monde.

« Mon bon Blurosset, dit Raymond, je vous amène une dame, à qui j'ai parlé avec grands éloges de vos talents.

— Sur le carton ou dans le creuset ? demande la bouche impassible.

— L'un et l'autre, mon cher ami, nous voulons avoir recours à vos deux talents. Asseyez-vous, madame ; je dois vous faire les honneurs de l'appartement, car mon ami Laurent Blurosset est trop homme de science pour songer à la galanterie ; asseyez-vous, madame, placez-vous à cette table, là, en face de M. Blurosset, et puis à la besogne. »

Ce Raymond de Marolles, dont elle ne connaît absolument rien, a une étrange influence sur Valérie ; une influence contre laquelle elle ne saurait lutter longtemps ; elle lui obéit passivement et s'asseoit devant la petite table couverte d'une serge verte.

Les bésicles bleues de M. Laurent Blurosset l'examinent attentivement pendant deux ou trois minutes ; quant aux yeux qui sont derrière les lunettes, elle ne peut même conjecturer ce que pourraient révéler leurs prunelles. L'individu semble avoir un étrange avantage à examiner chaque personne comme s'il était derrière un écran ; son visage est

comme un mur blanc, avec ses yeux cachés et sa bouche inflexible.

« Pour lors, Blurosset, nous commencerons par les cartes ; madame désirerait qu'on lui dit sa destinée, elle sait, bien entendu, que cette bonne aventure est pur charlatanisme, mais elle est curieuse de voir un des plus habiles charlatans.

— Charlatanisme ! charlatan ! c'est bien, il importe peu. Je crois en ce que je lis ici, parce que j'y trouve la vérité. La première fois que je découvrirai une chose fausse dans ces morceaux de carton, je les jetterai dans le feu et ne toucherai plus jamais une carte, elles ont été ma marotte de vingt années, mais vous savez que je serais capable de le faire, *Englishman !*

— Englishman ! s'écria Valérie, levant la tête d'un air étonné.

— Oui, répondit en riant Raymond, un surnom dont m'a gratifié M. Blurosset, pour ridiculiser mes opinions politiques, qui se sont avisées de ressembler une fois par hasard à celles de notre honnête voisin John Bull. »

M. Blurosset s'incline en manière d'assentiment à l'assertion de Raymond tandis qu'il prend les cartes dans ses mains maigres d'un blanc jaune, et commence à les mêler. Il le fait avec une habileté qui lui est particulière, et l'on pourrait presque deviner en l'observant, que ces petits morceaux de carton ont été ses compagnons depuis vingt ans ; bientôt il les dispose en groupes de trois, cinq, sept et neuf sur la serge verte, gardant quelques cartes dans sa main, puis les lunettes bleues se relèvent, et contemplent Valérie pendant deux ou trois secondes.

« Votre amie est la reine de pique, dit-il, en se tournant vers Raymond.

— Décidément, reprend-il, comme les fades beautés de carreau disparaissent, devant cette admirable merveille du sud. »

Valérie ne daigne pas entendre le compliment, qu'elle eût en tout autre moment considéré comme une insulte ; elle est absorbée et observe les groupes de cartes sur lesquels les bésicles bleues sont penchées avec une si grande attention.

M. Blurosset semble occupé à opérer quelques combinaisons mystérieuses avec ces groupes de cartes, et celles qu'il a dans la main ; les lunettes vont du groupe trois au groupe neuf, du groupe sept au groupe cinq, et puis reviennent et recommencent à aller de cinq à neuf, de trois à sept, de cinq à trois, de sept à neuf, bientôt il dit :

« Le roi de pique se trouve partout ici. »

Il ne lève pas les yeux en parlant, les lunettes ne quittant pas les cartes. Sa façon de parler est si dépourvue d'animation et si mécanique, qu'on dirait un automate calculateur.

« Le roi de pique, dit Raymond, est un beau jeune homme brun.

— Oui, dit Blurosset, il est partout à côté de la dame de pique. »

Valérie, malgré elle, est tout entière aux paroles de cet homme ; elle ne quitte jamais des yeux les lunettes et les lèvres blanches et minces du diseur de bonne aventure.

« Je n’aime pas son influence, elle est mauvaise ; ce roi de pique est en voie d’entraîner la reine en bas, en bas, en bas jusque dans la boue. »

Le visage de Valérie ne saurait devenir plus pâle qu’il n’est resté depuis la révélation du Bois de Boulogne, mais elle ne peut réprimer un frémissement en entendant ces mots.

« Il y a trahison, continue M. Blurosset, et il y a là une jolie femme.

— Une jolie femme ! La jeune fille que nous avons vue ce soir est jolie, dit tout bas Raymond ; M. Don Juan sans doute admire les blondes, possédant une beauté méridionale.

— La jolie femme est toujours avec le roi de pique, dit le diseur de bonne aventure. Il n’y a pas là de trahison, rien que de l’amour. Le roi de pique peut être dévoué ; il l’est pour cette dame de carreau ; mais pour la reine de pique il n’a que perfidie.

— Y a-t-il quelqu’autre chose dans les cartes ? demande Raymond.

— Oui, un prêtre, un mariage, de l’argent. Ah ! ce roi de pique s’imagine qu’il est près d’acquérir une grande fortune ?

— Se trompe-t-il ?

— Oui, maintenant la trahison change de côté ; la dame de pique est ici encore, mais attendez : le traître, le vrai traître est ici, ce bel homme, le valet de carreau. »

Raymond de Marolles pose aussitôt sa main blanche sur la carte que Blurosset désigne du doigt, et dit avec précipitation :

« Bah ! vous nous avez dit tout ce qui concerne le temps passé, parlez-nous de l'avenir, et puis il ajoute tout bas à l'oreille de M. Blurosset : Insensé ! vous avez oublié votre leçon ?

— Elles veulent dire la vérité, murmure le diseur de bonne aventure. Elles m'ont entraîné ; je veillerai sur moi davantage. »

Ce dialogue chuchotté n'est pas entendu par Valérie, qui reste pétrifiée comme si la voix monotone de M. Blurosset était la voix de Némésis.

« Maintenant donc à l'avenir, dit Raymond, il est possible de dire ce qui est arrivé ; nous désirons aller au delà des limites du possible, dites-nous alors ce qui doit arriver. »

M. Blurosset rassemble les cartes, les mêle et les dispose de nouveau en groupes comme auparavant. De nouveau, les lunettes bleues vont du groupe de trois à celui de neuf, au groupe de sept, et de celui de sept à celui de cinq, Valérie suit leur mouvement d'un œil ardent et cave ; il dit bientôt dans sa primitive manière machinale :

« La dame de pique est très fière.

— Oui, murmure Raymond dans l'oreille de Valérie, que le ciel protège le roi qui injurie une telle reine. »

Elle ne quitte pas des yeux les lunettes bleues de M. Blurosset, mais il y a un serrement de sa bouche déterminée qui semble comme un assentiment à cette remarque.

« Elle peut haïr aussi bien qu'aimer ; le roi de pique est en danger, » dit le diseur de bonne aventure.

Un silence de mort règne quelques minutes ; tandis que les lunettes bleues vont d'un groupe de cartes à l'autre, Valérie observe attentivement les lunettes ; Raymond observe attentivement Valérie.

Cette fois, il semble exister quelque difficulté dans le calcul des nombres ; les lunettes vont de côté et d'autre, et les lèvres minces et blanches se remuent silencieusement et avec rapidité de sept à neuf, et retournent à sept.

« Il y a quelque chose dans les cartes qui vous embarrasse, dit Raymond, rompant le silence lugubre. Qu'est cela ?

— Une mort, répond la voix impassible de M. Blurosset ; une mort violente qui ne porte aucun signe extérieur de violence. Je dis, n'ai-je pas déjà dit, que le roi de pique était en danger ?

— Vous l'avez dit. »

De trois à cinq, de cinq à neuf, de neuf à sept, de sept à neuf ; les paquets de cartes forment un cercle ; il parcourt trois fois le cercle, suivant la marche du soleil ; il retourne, et trois fois il parcourt le cercle dans une direction opposée ; il compte transversalement de trois à sept, de sept à cinq, de cinq à neuf, et les lunettes bleues arrivent à neuf à un arrêt de mort.

« Avant minuit demain, le roi de pique sera mort, » dit la voix monotone de M. Blurosset.

Les voix des horloges de Paris semblent une continuation de celle de M. Blurosset, et sonnent l'heure de minuit.

Vingt-quatre heures pour le roi de pique !

M. Blurosset ramasse les cartes et les glisse dans sa poche. Les gens malicieux disent qu'il dort en les mettant sous son oreiller, qu'il joue à l'écarté avec lui-même dans son sommeil, et qu'il a joué le piquet avec un grand et noir gentleman, que le portier n'a jamais fait ni entrer, ni sortir, et qui a laissé derrière lui une atmosphère sulfureuse et suffocante dans le petit appartement de M. Blurosset.

« C'est bien, dit M. Raymond de Marolles. En voilà assez pour le carton ; maintenant au creuset. »

Pour la première fois depuis la découverte de la trahison de son époux, Valérie de Lancy sourit. C'est un magnifique sourire qui arrondit ses lèvres sans les contourner, et qui brille dans ses grands yeux noirs avec un feu aussi étincelant que celui du soleil des contrées méridionales ; mais dans tous les cas, puisse le ciel sauver l'homme qui l'a injuriée de l'éclat d'un sourire semblable à celui qu'elle a ce soir.

« Vous demandez mon assistance en matière de chimie ? demande Blurosset.

— Oui, j'ai oublié de vous dire, madame, que mon ami Laurent Blurosset, quoique aimant à se cacher dans une des rues les plus obscures de Paris, est peut-être l'un des hommes les plus savants de cette grande cité. C'est un chimiste, qui opérera un jour une révolution dans la science chimique ; mais c'est un fanatique, madame, ou disons mieux c'est un amant, et son creuset est sa maîtresse. Cette aveugle passion pour la science n'est assurément qu'une autre forme de cette grande folie du monde, l'amour. Qui sait quels yeux brillants un problème d'Euclide peut avoir remplacé ? Qui peut dire quelle belle chevelure peut avoir été oubliée pour une racine grecque ? »

Valérie frissonne, que le ciel vienne au secours de ce cœur brisé ; chaque mot qui touche au sentiment fondamental de sa vie, est une blessure qui le perce.

« Vous ne fumez pas, Blurosset, homme insensé, vous ne savez pas vivre.

— Pardon, madame. »

Il allume son cigare à la lampe voilée par un abat-jour vert, s'assied près du poêle et fume pendant quelques instants en silence.

Valérie toujours assise devant la petite table, les yeux fixés sur lui, l'observe et attend qu'il parle.

Dans le naufrage complet de toutes ses espérances, cet aventurier est la seule ancre à laquelle elle puisse s'attacher. Bientôt il dit de son air le plus aisé et le plus indifférent :

« La mode était à la fin du quinzième et pendant le seizième siècle, chez les grandes dames italiennes, d'acquérir une certaine connaissance de quelques principes de chimie ; nous devons, naturellement, placer en tête de ces grandes dames, Lucrèce Borgia. »

M. Blurosset s'incline pour approuver : Valérie promène son regard de Raymond aux lunettes bleues, mais le visage du chimiste ne témoigne pas une ombre de surprise à la singularité de l'observation de Raymond.

« Alors, continue de Marolles ; si une dame était profondément offensée, ou cruellement insultée par l'homme qu'elle aimait ; si sa fierté était foulée aux pieds dans la poussière, ou si son nom et sa faiblesse étaient livrés au ridicule et au mépris ; alors, elle savait comment se venger elle-même et défier le monde. Une tendre pression de la main du

traître ; une fleur ou un ruban donné comme gage d'amour, les feuillets d'un livre rapidement parcourus, un roman Arcadien, peut-être, avec Narcisse et Daphné éternellement heureux, et le volume à peine regardé, le gentilhomme mourait ; et personne ne savait comment cela s'était fait, sauf les vers auxquels, peut-être, l'aquatafana pouvait être désagréable de seconde main.

— Des vautours sont morts des effets de cadavres empoisonnés, murmura M. Blurosset.

— Mais dans cet âge dégénéré, continua Raymond, que peuvent faire nos dames parisiennes, quand elles ont un motif pour se venger du traître ? Qu'elles lui donnent étourdiment une demi-pinte de laudanum ou un once d'arsenic, et le poison est découvert une demi-heure après la mort. Je crois que le temps est un cercle, et que nous reculons au lieu d'avancer, malgré notre réputation de progrès. »

Ses horribles paroles, trois fois horribles à cause de leur contraste avec la froideur de ses manières aisées, font frémir Valérie jusqu'au plus profond du cœur ; mais elle ne fait aucun effort pour l'interrompre.

« Maintenant, mon bon Blurosset, dit-il, voici ce que nous vous demandons : une substance qui change un verre de vin en une certitude de mort, mais qui puisse défier les expertises d'une faculté de médecins. Cette dame désire prendre une leçon de chimie ; elle veut, bien entendu, n'expérimenter que sur des lapins, et elle a le cœur si tendre, que, comme vous pouvez vous en apercevoir, elle frémit à l'idée même de cette petite cruauté. Au reste, pour vous récompenser de votre peine, si vous lui donnez une plume et de l'encre, elle vous donnera sur son banquier un bon de cent louis. »

M. Blurosset ne paraît pas plus surpris à cette requête que si on lui eût demandé un verre d'eau ; il va à une armoire qu'il ouvre, et, après une courte recherche, choisit une petite boîte dans laquelle il prend quelques grains d'une poudre blanche qu'il enveloppe soigneusement dans un petit morceau de journal. Il est si habitué à manier ces compositions qu'il les traite avec très peu de cérémonie.

« Ceci est un poison lent, dit-il ; pour un lapin tout à fait venu, la huitième partie de ce que vous avez là suffit ; la totalité empoisonnerait un homme.

— Madame en usera avec discrétion, dit Raymond, soyez tranquille. »

M. Blurosset tend le petit paquet, comme s'attendant à ce que Valérie le prenne ; elle recule d'un air plein d'horreur et frissonne en regardant attentivement le chimiste et Raymond de Marolles.

« Dans cet âge dégénéré, dit Raymond en gardant les yeux fixés sur son visage, nos femmes ne peuvent elles-mêmes redresser leurs torts, quelque cruels qu'ils puissent être : il leur faut des pères, des frères ou des oncles qui se battent pour elles, et le monde pour témoin du combat. Bah ! il n'y a pas en France une femme qui soit supérieure à une jeune écolière sentimentale ! »

Valérie tend sa petite main pour recevoir le paquet.

« Donnez-moi la plume, monsieur, » dit-elle.

Et le chimiste lui ayant présenté une demi-feuille de papier, elle écrit précipitamment un bon sur son banquier qu'elle signe en toutes lettres de son nom de famille.

M. Blurosset regarde par-dessus le papier tandis qu'elle écrit.

« Valérie de Cévennes ! s'écrie-t-il. Je ne savais pas avoir l'honneur d'une aussi aristocratique visite. »

Valérie pose la main sur sa tête, comme si elle était égarée.

« Mon nom ! dit-elle ; c'est un oubli, c'est un oubli…

— Qu'avez-vous à craindre, madame ? demande Raymond en souriant. N'êtes-vous pas avec des amis ?

— Par pitié, monsieur, dit-elle, donnez-moi votre bras et reconduisez-moi à la voiture ; je tomberai morte si je reste plus longtemps ici. »

Les lunettes bleues la considèrent un instant d'un air grave ; M. Blurosset pose une main froide et moite sur son pouls, et prend de l'autre, dans l'armoire, une petite fiole qui contient un liquide transparent dont il lui donne quelques gouttes.

« Elle ira maintenant, dit-il à Raymond, jusqu'à ce que vous l'ayez ramenée chez elle ; puis, veillez à ce qu'elle prenne ceci (il lui donne une autre fiole) ; c'est une potion opiacée qui lui procurera six heures de sommeil… Sans cette précaution, elle deviendrait folle. »

Raymond la conduit hors de l'appartement. Elle a la tête penchée sur les épaules, et il est obligé de la soutenir pour descendre l'escalier.

« Je crois, murmure-t-il en lui-même, que nous avons scellé la condamnation du roi de pique. »

CHAPITRE VI

UN VERRE DE VIN

Sur une petite table, dans le boudoir du pavillon, est une lettre. C'est la première chose que Valérie de Lancy aperçoit à son entrée dans la pièce avec Raymond de Marolles, une demi-heure après avoir quitté l'appartement de M. Blurosset. Cette lettre est de la main de son époux et porte le timbre de la poste de Calais.

Le visage de Valérie dit à son compagnon de qui vient la lettre, avant qu'elle l'ait prise dans sa main.

« Lisez, dit-il froidement, elle contient ses excuses, sans aucun doute. Voyons quelle jolie histoire il a inventée. Dans sa première carrière, ses camarades l'avaient surnommé le baron de Munchausen. »

Sa main tremble en brisant le cachet ; mais elle lit la lettre jusqu'à la fin, puis dit, en se tournant vers Raymond :

« Vous avez raison, son excuse est excellente, seulement un peu trop transparente ; écoutez :

« La raison de mon absence de Paris et de ma présence cette nuit au Bois de Boulogne, est très extraordinaire. À la fin de l'opéra, à la dernière représentation, je fus demandé à la porte du théâtre, où je trouvai un messager qui m'attendait et qui me dit arriver en poste de Calais, où ma mère était dangereusement malade, pour me supplier, si je

voulais la voir, de partir immédiatement pour cette ville. Même mon amour pour vous, que vous savez bien, Valérie, être la passion absorbante de ma vie, fut oublié dans un tel moment. Je n'avais aucuns moyens de communiquer avec vous sans compromettre notre secret ; imaginez ma surprise à mon arrivée à Calais, en trouvant ma mère en parfaite santé, et qui naturellement ne m'avait envoyé aucun messager. J'appréhende dans ce mystère quelque complot qui menace la sûreté de notre secret. Je serai à Paris ce soir, à temps pour jouer *Don Juan* et demain, à la brune, je me trouverai à ce cher petit pavillon, pour jouir une fois de plus du sourire des seuls yeux que j'aime.

« GASTON DE LANCY. »

— Une épître complètement ridicule, murmura Raymond. Je l'aurais cru réellement capable de quelque chose de mieux. Vous le recevrez demain soir, madame ? »

Elle connaît si bien la portée de cette question, que sa main serre presque involontairement le petit paquet donné par M. Blurosset, qu'elle a gardé tout ce temps ; mais elle ne lui répond pas.

« Vous le recevrez demain, ou après-demain soir tout Paris apprendra ce romanesque ou plutôt ce ridicule mariage. Il sera dans tous les journaux, en caricature à tous les étalages de libraires. Le *Charivari* aura un ou deux bons mots sur lui, et les gamins le crieront dans les rues comme un récit intéressant, véridique et extraordinaire, pour un sou seulement. Mais, au reste, je vous l'ai déjà dit, vous êtes supérieure à votre sexe, et vous vous inquiétez peut-être fort peu de tout cela.

— Je le verrai demain soir à la brune, dit-elle d'une voix basse et rauque, nullement agréable à entendre, et je ne le verrai plus jamais après la soirée de demain.

— Encore une fois, alors, bonne nuit, dit Raymond. Mais, attendez ; M. Blurosset vous prie de prendre ceci, c'est une potion opiacée. Au reste, murmure-t-il en riant, tandis qu'il la regarde d'une façon étrange, vous êtes parfaitement assurée de son innocence ; souvenez-vous que je n'ai pas encore été payé. »

Il salue et quitte le salon. Elle ne lève pas un instant les yeux pour le regarder, tandis qu'il lui dit adieu. Ces yeux caves et secs sont fixés sur la lettre qu'elle tient dans sa main gauche. Elle pense à la première fois où elle a vu cette écriture, alors que chaque lettre semblait un caractère écrit avec du feu, parce que la main de son amant l'avait tracée ; alors que le moindre morceau de papier, noirci des mots les plus ordinaires, était un précieux talisman, un joyau d'un plus grand prix que les diamants de tous les de Cévennes.

La courte journée d'hiver touche à sa fin, et dans l'obscurité naissante, un jeune homme en épais pardessus descend la rue large et paisible dans laquelle s'élève le pavillon. Une ou deux fois il regarde autour de lui pour voir s'il n'est pas observé, puis il entre précipitamment. Dans quelques minutes il est dans le boudoir à côté de Valérie. Le visage hautain de la jeune fille est plus pâle que la dernière fois qu'il l'a vu, et quand il lui demande avec tendresse la cause de ce changement, elle dit :

« J'ai été inquiète de vous, Gaston. Pouvez-vous me le demander ?

— Sa voix aussi, même sa voix est changée, dit-il avec anxiété. Attendez, je suis assurément victime d'une illusion grossière. Est-ce bien… est-ce bien Valérie. »

Le petit boudoir est seulement éclairé par la flamme du bois qui brûle dans le foyer. Il l'attire vers la clarté du feu, et la regarde en plein visage.

« Vous me croirez à peine, dit-il, mais pour un moment j'ai presque douté de que ce fût réellement vous. Les fausses alarmes, le voyage précipité, une chose et une autre m'ont tellement bouleversé, que vous me semblez changée, vos traits altérés ; je ne puis pas dire comment, mais extraordinairement altérés. »

Elle s'assied dans le fauteuil à côté de la cheminée. Un tabouret en velours brodé est à ses pieds ; il se place dessus et reste à contempler son visage. Elle pose ses doigts effilés sur sa chevelure noire et le regarde dans les yeux. Qui lira ses pensées en ce moments ? Elle a appris à le mépriser, mais elle n'a jamais cessé de l'aimer. Elle a sujet de le haïr, mais elle ne peut dire si le sentiment amer qui torture son cœur est de l'amour ou de la haine.

« Fi donc ! Gaston, vous êtes rempli d'idées tristes, ce soir. Et moi, vous le voyez, je n'ai pas songé un instant à vous reprocher l'inquiétude que vous m'avez causée. Voyez comme je suis disposée à accepter vos excuses pour votre absence, et à n'exprimer aucun doute sur leur véracité. Maintenant, si j'étais jalouse ou soupçonneuse, je pourrais avoir une centaine de doutes ; je pourrais même être assez folle pour me figurer que vous étiez avec une autre femme que vous aimez plus que moi.

— Valérie !… dit-il d'un air de reproche, en portant la petite main de celle-ci à ses lèvres.

— Non, dit-elle avec un sourire, cela pourrait être la pensée d'une femme jalouse ; mais moi, Gaston, pourrais-je penser ainsi de vous ?

— Silence ! dit-il, tressaillant et se levant précipitamment. N'avez-vous pas entendu quelque chose !

— Quoi ?

— Un bruissement à cette porte, la porte de votre cabinet de toilette. Finette n'est pas là ; y est-elle ? Je l'ai laissée dans l'antichambre au-dessous.

— Non, non, Gaston, il n'y a personne là ; c'est encore une de vos idées folles. »

Il jette un coup d'œil inquiet vers la porte, mais se rassied aux pieds de sa femme et examine son visage. Elle n'a pas les yeux fixés sur lui, mais sur le feu. Ses yeux noirs sont fixés sur la flamme et elle paraît presque ignorer la présence de son époux. Qu'aperçoit-elle dans la flamme rouge ? Le naufrage de son cœur ? la ruine de ses espérances ? le fantôme de son bonheur perdu ? l'image d'un long et sinistre avenir qui ne connaîtra plus cet amour sur les fondements duquel elle avait élevé pour les temps futurs une existence paisible et heureuse ? Qu'aperçoit-elle encore ? Un bras étendu comme un avertissement pour lui épargner un crime (qui, une fois commis, doit lui fermer toute sympathie terrestre, sans lui fermer peut-être le pardon du ciel), ou un doigt inflexible lui montrant le but terrible vers lequel elle court avec une résolution dans le cœur si étrange et si effroyable pour elle, qu'elle peut à peine croire qu'elle lui appartienne ou qu'elle soit elle-même ?

Sa main gauche repose toujours sur la chevelure noire qu'elle ne peut toucher, même en ce moment, sans une tendresse qui, ne faisant plus partie de sa nature aujourd'hui, semble être une relique du naufrage de son passé ; elle étend son bras droit vers une table à côté d'elle, sur laquelle se trouvent des carafes et des verres qui à son toucher rendent un son argentin.

« Je veux essayer de vous guérir de vos imaginations, Gaston. Mon médecin m'ordonne de prendre chaque jour à ma collation un verre de ce vieux madère que mon oncle aime tant. On n'a pas retiré le vin, vous en prendrez ; versez-le vous-même, voilà le flacon. Je vous tiendrai le verre. »

Elle tient d'une main ferme le verre artistement taillé, tandis qu'il y verse le vin. La lumière du feu vacille, et il répand quelques gouttes de la liqueur sur sa robe. Ils rient tous les deux de cet accident, et son rire à elle résonne et est le plus éclatant des deux.

Il y a une troisième personne qui rit aussi, mais son rire est silencieux. Cette troisième personne est M. de Marolles, qui se tient derrière la porte entr'ouverte conduisant dans le cabinet de toilette de Valérie.

« Ainsi, se dit-il à lui-même, cela marche même mieux que je ne l'avais espéré. Je craignais que le beau visage du jeune homme n'ébranlât sa résolution. Le feu de ses beaux yeux noirs est incontestablement magnifique, mais il n'a pas longtemps à briller. »

Comme la clarté du foyer tombe sur le verre, Gaston le tient entre ses yeux et la flamme.

« Le vin de votre oncle n'est pas très clair, dit-il, mais je boirais le plus détestable vinaigre de la plus détestable taverne de Paris, si vous me le versiez de votre main, Valérie. »

Comme il vide le verre, la petite pendule sonne six heures.

« Je dois partir, Valérie. Je joue Gennaro dans *Lucrèce Borgia*, et le roi doit assister à la représentation ce soir. Vous viendrez ? Je ne saurais bien chanter si vous n'êtes là. »

— Oui… oui… Gaston. »

Elle porte la main à sa tête en prononçant ces paroles.

« Êtes-vous indisposée ? demande-t-il d'un air inquiet.

— Non, non, ce n'est rien. Partez, Gaston, vous ne devez pas faire attendre Sa Majesté, » dit-elle.

Je me demande si, pendant qu'elle parle, ne se dresse pas dans son esprit l'image d'un monarque qui règne avec un pouvoir incontesté sur la vaste surface de la terre, dont le trône n'est jamais ébranlé par les révolutions, aux sentences duquel aucune créature n'a encore échappé, et auquel toutes les puissances terribles cèdent le pas, reconnaissant en lui le roi des terreurs.

Le jeune homme l'entoure de ses bras et presse de ses lèvres son front ; ce front est moite de la sueur glacée de la mort.

« Je suis certain que vous êtes malade, Valérie, » dit-il.

Elle frissonne violemment, mais lui dit en le poussant vers la porte :

« Non, non, Gaston ; partez, je vous en supplie, vous serez en retard ; vous me verrez au théâtre ; en attendant, adieu ! »

Il est parti, elle a fermé rapidement la porte sur lui et tombe frémissante sur le parquet, heurtant avec sa tête les moulures dorées de la porte. M. de Marolles sort de l'ombre et, la soulevant du parquet, la pose dans le fauteuil à côté du feu. Sa tête tombe lourdement sur le dossier de velours, mais ses grands yeux noirs sont ouverts. J'ai déjà dit que cette femme ne s'évanouissait pas.

Elle saisit convulsivement la main de Raymond dans les siennes.

« Madame, dit-il, vous vous êtes montrée la vraie descendante de la noble race des de Cévennes. Vous vous êtes vengée. »

Les grands yeux noirs ne le regardent pas, ils sont fixés sur le vide. Hélas ! pourrait-il exister pour cette femme autre chose que le vide. Désormais la terre entière est remplie d'un fantôme hideux.

Deux verres sont sur la table, un peu en arrière du fauteuil sur lequel elle est assise. Ce sont de magnifiques verres antiques, élégamment taillés et portant le blason des de Cévennes. L'un d'eux, celui dans lequel Gaston de Lancy a bu, a conservé au fond un petit dépôt blanchâtre, avec quelques gouttes de vin. Valérie n'aperçoit pas Raymond qui, d'une main furtive, prend ce verre sur la table et le cache dans la poche de son pardessus.

Il jette encore un regard sur elle, qui reste la bouche rigide et les yeux hagards, et lui dit ensuite en se dirigeant vers la porte :

« Je vous verrai à l'Opéra, madame ! Je me trouverai aux stalles. Vous serez, avec votre beauté plus splendide que d'habitude, le centre des observations dans la loge voisine de celle du roi. N'oubliez pas que, jusqu'à ce que la soirée soit écoulée, vous n'avez pas fini de jouer votre rôle. Au revoir, madame. Demain, je dirai mademoiselle. Car demain le mariage secret de Valérie de Cévennes avec un chanteur ne sera que le souvenir d'une folie passée. »

CHAPITRE VII

LE DERNIER ACTE DE LUCRÈCE BORGIA

Deux heures après cette entrevue dans le pavillon, Raymond de Marolles est assis à son ancienne place, au premier rang des stalles. Plusieurs fois, pendant le prologue et le premier acte de l'opéra, sa lorgnette se dirige sur la loge voisine de celle du roi ; mais à chaque fois, il la trouve vide. Enfin après la chute du rideau sur le finale du premier acte, il lève encore sa lorgnette, et voit entrer Valérie s'appuyant sur le bras de son oncle. Sa beauté brune n'a rien perdu par sa mortelle pâleur, et ses yeux ont ce soir un éclat que ses nombreux admirateurs, qui connaissent si peu et sont si peu soucieux de connaître les secrets de son âme fière, trouvent vraiment magnifique. Elle porte une robe de velours vert foncé avec une parure en petits diamants, qui tremblent et renvoient les brillantes étincelles d'un arc-en-ciel lumineux. Cette robe sombre, sa pâleur de mort et le feu étrange de ses yeux donnent à sa beauté, ce soir, quelque chose de particulier qui la rend plus que d'habitude le point de mire de tous les observateurs.

Elle s'asseoit immédiatement, faisant face au théâtre, et pose son riche bouquet, qui est d'un blanc pur, étant entièrement composé de fleurs d'oranger, de perce-neige et de jasmin : mélange de l'hiver, de l'été et de fleurs de serre chaude, que sa bouquetière sait lui vendre fort cher. Elle couvre l'intensité de son regard, qui est le caractère distinctif de son visage, d'un voile de tristesse et d'indifférence. Elle n'a aucune envie de regarder, de voir la figure pâle de M. de

Marolles, qui flâne, le dos tourné à l'orchestre et sa lorgnette à la main.

Le marquis jette un coup d'œil sur le programme et le rejette loin de lui d'un air mécontent.

« Cette abominable empoisonneuse, dit-il, quand donc les Parisiens seront-ils fatigués de ses horreurs ? »

Sa nièce lève légèrement ses sourcils, mais non ses yeux, en disant :

« Ah oui, vraiment, quand ?

— Je n'aime pas ces sujets, continue le marquis ; même la touche de Victor Hugo ne peut les empêcher d'être repoussants, puis il y a beaucoup à dire sur leur mauvaise influence. Ils sont un dangereux exemple. Lucrèce Borgia en velours noir se vengeant d'une insulte, au point de vue des règles dramatiques et de la musique de Donizetti, c'est très charmant, sans nul doute ; mais nous n'avons pas besoin que nos femmes et nos filles apprennent les moyens de nous empoisonner sans craindre la prison. Qu'en dites-vous, Rinval ? demande-t-il à un jeune officier qui vient d'entrer dans la loge. Pensez-vous que j'aie raison ?

— Complètement, mon cher marquis. La représentation d'un aussi odieux sujet est un crime contre la beauté et l'innocence, dit-il en s'inclinant du côté de Valérie ; et quoique la musique soit vraiment délicieuse…

— Oui, dit Valérie, mon oncle ne peut s'empêcher d'admirer la musique. Comment ont-ils chanté ce soir ?

— Mais, chose étrange, pour la première fois, de Lancy a désappointé ses admirateurs. Il est faible dans son rôle de Gennaro.

— Vraiment ! (Elle prend son bouquet dans la main et joue avec la fleur penchée d'une boule de neige.) Faible dans ce rôle ! vous me surprenez réellement. »

À la parfaite indifférence de son ton, on eût pu croire qu'elle parlait des fleurs qu'elle tenait.

« On dit qu'il est malade, continue M. Rinval ; il était presque abattu dans le *Pescator ignobile ;* mais le rideau se lève, nous aurons bientôt la scène du poison et vous pourrez juger par vous-même. »

Elle rit.

« Non, dit-elle, je n'ai jamais été une admiratrice aussi enthousiaste que vous l'êtes de ce jeune homme, M. Rinval. Je ne saurais penser que le monde dût finir, s'il lui arrivait de faire une fausse note. »

Le jeune Parisien se penche sur le fauteuil de la jeune fille, admirant sa grâce et sa beauté ; admirant peut-être au-dessus de tout, la hautaine indifférence avec laquelle elle parle du chanteur, comme si c'était chose trop en dehors de sa sphère que de s'inquiéter de lui, même un seul instant. Elle l'étonnerait bien davantage, tout en amoindrissant son admiration, s'il pouvait savoir que tandis qu'elle lève les yeux sur lui, avec un visage radieux, elle ne peut même le distinguer debout à côté d'elle ; que pour ses yeux pleins de nuages, la salle est un grand océan de vagues de lumière et de regards ardents, et que dans le milieu de ce vaste chaos de sang et de feu elle voit l'image de son amant, mourant par la main qui l'a comblé de caresses.

« Maintenant, à la scène du banquet, dit M. Rinval. Ah ! voici Gennaro, n'est-il pas magnifiquement beau dans son

pourpoint de velours rose et or ? Cette perruque vénitienne lui sied bien ! c'est une perruque, je suppose ?

— Oh, incontestablement ! ces sortes de gens empruntent la moitié de leur beauté aux perruques, au rouge et au blanc, n'est-ce pas vrai ? » demande-t-elle d'un air de mépris, quoique en parlant elle pense à la chevelure noire que ses doigts blancs lissèrent si souvent en l'écartant de son large front, en ce temps passé depuis quelques jours seulement, et qui lui semble écoulé depuis des siècles. Elle a souffert les douleurs de toute une existence en perdant le rêve heureux de sa vie.

« Voyez, dit M. Rinval ; Gennaro a la coupe empoisonnée dans la main. Il joue très mal, il se soutient d'une main sur le dossier de cette chaise, quoiqu'il n'ait pas encore bu le fatal breuvage. »

De Lancy était, en effet appuyé et se soutenait sur une chaise à forme gothique qui était sur la scène. Une fois il passe la main sur son front comme pour rassembler ses sens égarés, puis il boit le vin, et s'avance pour chanter. Bientôt, cependant, chaque exécutant de l'orchestre lève la tête comme foudroyé. Gennaro a cessé de chanter au milieu d'un trait, mais Maffio Orsini reprend le passage et l'opéra continue.

« Ou il est malade, ou il ne sait pas la partition, dit M. Rinval ; s'il est dans le dernier cas, c'est réellement indécent, et il abuse de l'indulgence du public.

— C'est toujours le cas avec ces acteurs favoris ; n'est-il pas vrai ? » dit Valérie.

En ce moment le fond de la scène s'entr'ouvre pour laisser entrer d'abord une procession de moines en noir et enca-

puchonnés, psalmodiant un chant funèbre. Puis, pâle, hautaine, l'œil ardent de vengeance, la terrible Lucrèce s'élance sur le devant de la scène.

Triomphante et pleine de mépris, elle dit aux compagnons de Gennaro que leur sentence est prononcée, en montrant du doigt, dans l'ombre du fond, une rangée de cinq cercueils qui attendent ceux qui ont été désignés pour les occuper. L'auditoire, rivé par l'intérêt de la scène, attend cette question émouvante de Gennaro : « Alors, Madame, où est la victime ? » et lorsque de Lancy sort de derrière ses camarades, tous les yeux sont fixés sur lui. Il s'avance vers Lucrèce, essaye de chanter, la voix lui manque à la première note, il étreint convulsivement son gosier avec sa main, fait en chancelant un ou deux pas en avant, puis tombe pesamment sur le plancher. La consternation et la confusion règnent aussitôt sur la scène ; on se rassemble autour de lui, un des acteurs s'agenouille et soulève sa tête, en ce moment le rideau tombe.

« J'étais certain qu'il était malade, dit M. Rinval ; je crains que ce ne soit une apoplexie.

— C'est une insinuation peu charitable, dit le marquis ; mais enfin ne penseriez-vous pas qu'il fût possible que le jeune homme fût en état d'ivresse. »

Il y eut un grand bourdonnement de surprise parmi l'auditoire, et au bout de trois minutes, un des acteurs s'avance devant le rideau et annonce que par suite de la soudaine et alarmante indisposition de M. de Lancy, il est impossible de terminer l'opéra ; et demande à l'auditoire la permission de laisser commencer le ballet.

L'orchestre entama l'ouverture du ballet, et plusieurs spectateurs se disposèrent à quitter la salle.

« Voulez-vous rester plus longtemps, Valérie, ou cet affreux final vous a-t-il impressionné ? dit le marquis.

— Un peu, dit Valérie ; en outre, nous avons promis de donner un coup d'œil au concert de Mme Vermanville, avant d'aller au bal de la duchesse. »

M. Rinval l'aide à s'envelopper dans son manteau et lui offre ensuite son bras. Comme ils passent par la grande entrée du théâtre pour rejoindre l'équipage du marquis, Valérie laisse tomber son bouquet ; un monsieur sort de la foule et le lui ramasse.

« Je vous fais mes compliments autant pour l'énergie de votre esprit que pour votre beauté, *Mademoiselle !* » dit-il, en parlant assez bas pour ne pas être entendu de ceux qui l'accompagnent, mais avec une accentuation terrible sur le dernier mot.

En montant dans la voiture, elle entend dire à un des assistants :

« Pauvre jeune homme, vingt-sept ans seulement, si beau et si merveilleusement doué. »

— Bonté du ciel ! dit M. Rinval en fermant la portière de la voiture. Quelle horrible chose !… De Lancy est mort. »

Valérie ne pousse aucune exclamation à cette nouvelle. Elle regarde fixement en dehors de la portière opposée ; elle est occupée à compter les réverbères dans les rues, en traversant le brouillard de la nuit.

« Vingt-sept ans seulement ! dit-elle, que vingt-sept ans ! »

Il aurait pu vivre jusqu'à trente-sept, quarante-sept, cinquante-sept ans ; mais il avait méprisé son amour, il avait foulé aux pieds les plus purs sentiments de son cœur, et voilà pourquoi il n'a vécu que vingt-sept ans : merveilleusement doué et merveilleusement beau, et seulement vingt-sept ans !

« Pour l'amour du ciel, ouvrez les portières et faites arrêter la voiture, Rinval, s'écrie le marquis je suis sûr que ma nièce est malade. »

Elle éclata d'un long rire sonore.

« Mon cher oncle, vous êtes complètement dans l'erreur ; je ne me suis jamais mieux portée de ma vie. Mais on dirait que la mort de ce ténor a rendu tout le monde fou. »

Ils arrivèrent rapidement à l'hôtel, et la transportèrent dans l'intérieur de la maison. Sa femme de chambre, Finette, voulait la faire porter dans le pavillon, mais le marquis lui imposa silence, et fit déposer sa nièce dans les appartements qu'elle occupait autrefois. Les premiers médecins furent convoqués, et, après examen, déclarèrent qu'elle était atteinte d'une fièvre cérébrale qui promettait d'avoir un caractère terrible.

CHAPITRE VIII

MAUVAIS RÊVE ET PIRE RÉVEIL

La soudaine et triste mort de Gaston de Lancy causa une sensation considérable dans Paris ; d'autant plus considérable que le grand nombre l'attribuait au poison ; administré par quelle main ou par quel motif, nul ne pouvait le deviner. Il y eut néanmoins un récit qui circula et qui fut cru par quelques personnes, quoiqu'il eût une très faible apparence de probabilité. On faisait courir le bruit que dans l'après-midi qui avait précédé la soirée dans laquelle de Lancy était mort, un étranger avait réussi à s'introduire dans les coulisses du théâtre et qu'on l'avait vu en conversation animée avec l'individu chargé de fournir les coupes de vin pour la scène d'empoisonnement dans Lucrèce Borgia. Certaines personnes allaient jusqu'à dire que cet étranger avait corrompu cet employé pour lui faire jeter le contenu d'un petit paquet dans le fond du verre, donné sur la scène à de Lancy ; mais très peu de personnes ajoutaient foi à une histoire aussi invraisemblable, et qui, bien entendu, fut énergiquement démentie par l'individu en question. Les médecins attribuèrent la mort du jeune homme à une apoplexie. On ne fit aucune enquête sur le cadavre, et pour obéir à la volonté de sa mère, il fut enseveli à Calais, et ses funérailles se firent sans bruit. Paris oublia bientôt son favori. Quelques-uns de ses portraits, le représentant dans un ou deux de ses principaux rôles, furent exposés quelque temps dans l'étalage des libraires à la mode. Une courte notice parut dans plusieurs journaux, et dans une ou deux revues, et après quinze jours il

fut entièrement oublié. Eût-il été un grand général ou un grand ministre, je ne suppose pas qu'on se fût souvenu de lui plus longtemps. Le nouveau ténor avait un beau teint et des yeux bleus et deux notes de plus de fausset ; aussi l'Opéra fut-il aussi brillant que jamais, quoique *Lucrèce Borgia* ne figurât pas sur l'affiche pendant le reste de la saison.

Un mois après la mort de Lancy, les médecins déclarèrent que Mlle de Cévennes était suffisamment rétablie pour quitter Paris et pour se rendre en Bourgogne dans le château de son oncle. Sa maladie avait été terrible ; pendant plusieurs jours elle avait eu le délire, ah ! qui pourrait décrire les épouvantables rêves de ce délire, rêves d'angoisses que ses phrases brisées pouvaient si peu exprimer ? La figure de l'homme qu'elle avant aimé, dans toutes ses phases, passa devant elle et prit toutes les expressions, tantôt rêveuse, tantôt rayonnante d'animation radieuse, puis cynique ou pleine de mélancolie, mais toujours distincte et palpable, toujours devant elle, nuit et jour. Le tableau de sa première rencontre avec lui, son mariage secret, la petite chapelle à quelques lieues de Paris, le vieux prêtre, la cruelle découverte dans le Bois de Boulogne, la scène de la trahison, le petit appartement de M. Blurosset, les cartes et le poison. Chaque action de cette sombre période de sa vie se présentait dans son cerveau en désordre, toujours et toujours ; cent fois pendant les longues journées, et cent fois pendant les nuits plus longues encore. De sorte que, le mois finissant, et étant assez forte pour passer d'une pièce dans une autre, elle n'offrit aux yeux de son oncle que les débris de sa superbe et charmante héritière.

Le château du marquis, à quelques lieues de la ville de Dijon, était situé dans un parc aussi sauvage et aussi inculte qu'une forêt. Un parc rempli de vieux arbres énormes, et

composé de terrains marécageux et couverts de roseaux avec des mares d'eau stagnante qui, dans le bon temps du vieux régime, étaient battues pendant la nuit par les paysans soumis, afin que M. le marquis pût dormir dans son lit de Boule, à la Louis XIV, sans être troublé par les croassements des grenouilles.

Tous les bâtiments d'alentour tombaient en ruine, le château avait été saccagé, et une de ses ailes brûlée en 1793 : le marquis, alors petit garçon, avait fui avec son père vers les rivages hospitaliers de l'Angleterre, où, pendant vingt ans et plus de sa vie, il avait vécu dans la misère et dans l'obscurité, enseignant sa langue natale, les mathématiques, la musique, tantôt une chose, tantôt une autre, pour gagner son pain de chaque jour. Mais avec la restauration des Bourbons, arriva la restauration du marquis dans ses titres et dans sa fortune. Un riche mariage avec la veuve d'un opulent bonapartiste rétablit la maison des de Cévennes dans sa primitive splendeur ; et en considérant aujourd'hui le chef hautain et majestueux de la famille, il était difficile d'imaginer que cet homme avait enseigné le français, la musique et les mathématiques, à quelques shillings le cachet, dans les obscures écoles d'une ville manufacturière d'Angleterre.

Le parc désolé qui entourait le château en ruines plus désolé encore, était couvert d'une couche blanche de neige, sur laquelle passaient les domestiques et les servantes, les paysans des environs, allant et venant du village pour quelque message ou quelque commission, enfonçant jusqu'aux genoux, ou bien près de se perdre dans quelque trou imprévu, sur lequel les flocons blancs avaient été entraînés, et s'étaient accumulés en masses d'une profondeur dangereuse. Les sombres appartements aux boiseries de

chêne, occupés par Valérie donnaient sur le désert revêtu de neige et avaient un aspect remarquable de tristesse par un jour mourant de février.

De sévères portraits des aïeux morts de cette noble maison jetaient de leurs lourds encadrements des regards courroucés sur la pâle jeune fille, moitié assise, moitié couchée sur un grand fauteuil, dans la profonde embrasure de la croisée. Un baron terrible, recouvert d'une cotte de maille, qui était tombé en combattant au désastre d'Azincourt, tenait une hache d'arme levée, et dans l'obscurité du soir il semblait à Valérie que le guerrier levait son arme avec un regard menaçant sous ses épais sourcils, qui s'animaient d'une expression résolue quand ses yeux rencontraient ceux du portrait. De quelque côté qu'elle se tournât, les yeux de ces sombres peintures semblaient la suivre, tantôt avec un air menaçant, tantôt avec un air de reproche, quelquefois avec un regard mélancolique chargé d'une étrange et sinistre tristesse, qui brisait son cœur et la glaçait jusqu'au fond de l'âme.

Des troncs d'arbres brûlaient dans le grand foyer, supportés par de massifs chenêts en fer, et leur flamme tremblante en tombant çà et là laissait toujours les angles de la vaste pièce dans l'obscurité. La blancheur éclatante de la nuit glacée en pénétrant par les larges et hautes croisées, luttait de puissance avec la clarté du foyer et la faisait pâlir, de sorte que les joyeux reflets jouant à cache-cache dans les nombreuses sculptures de la boiserie de chêne des murs et du plafond, semblaient se dérober confus devant le rayonnement glacial d'un ciel d'hiver froid et bleu comme l'acier. Le visage pâle de la jeune malade, éclairé par cette lugubre lumière, paraissait presque aussi calme et aussi inanimé que celui de sa grand'mère, ayant poudre et mouches, qui lui

souriait du haut du mur. Pas de livre à côté d'elle, pas de trace d'une occupation féminine quelconque dans cette grande chambre, pas d'amie pour la veiller ou lui tenir compagnie (car elle a refusé toute société) ; elle est immobile, ses mains blanches pendantes sur les coussins de velours de son fauteuil, sa tête renversée comme dans un état complet d'abandon de toutes choses en face de l'immensité de la terre, et ses yeux noirs fixés droit devant elle sur le lugubre espace couvert de neige qui s'étend au dehors. Ainsi elle est restée depuis les premières heures de la matinée, ainsi elle restera jusqu'à ce que sa femme de chambre vienne pour la conduire dans sa triste chambre à coucher. Ainsi elle reste quand son oncle lui fait une visite, et essaye par tous les moyens possibles d'éveiller un sourire ou de faire luire une étincelle d'animation sur ce visage de mort. En vérité, c'est le visage d'une femme morte, morte à l'espérance, morte à l'amour, morte au passé, encore plus entièrement morte à l'avenir, qui, ne pouvant rien réparer, ne peut plus rien lui donner.

C'est ainsi que les courtes journées de février, qui sont si longues pour elle, s'éteignent pour faire place aux nuits d'hiver sans fin ; pour elle le matin n'a pas de lumière et les ténèbres ne finissent pas. Les consolations de cette sainte église sur lesquelles ses ancêtres des temps passés s'appuyaient comme sur un rocher d'une puissante et éternelle solidité, elle n'ose pas les demander. Le chapelain de son oncle, un vieillard aux cheveux blancs, qui l'a bercée enfant dans ses bras, et qui demeure au château, aimé et vénéré de tous, vient à elle tous les matins, et dans chaque visite essaye de nouveau de gagner sa confiance, mais en vain. Comment pourrait-elle épancher dans les oreilles de ce bon et compatissant vieillard les secrets de sa fatale histoire. Sûrement il la repousserait de son sein avec mépris, sûrement il

lui dirait qu'il n'y a plus d'espoir pour elle, que même le ciel miséricordieux, toujours prêt à écouter les prières de tous les pécheurs, resterait sourd aux cris de désespoir d'une misérable aussi coupable qu'elle.

Ainsi, impénitente et désespérée, elle use le temps et attend la mort. Elle pense quelquefois à l'habile tentateur qui lui a aplani la voie du crime et de la honte, dans laquelle elle a marché rapidement, et qui, en agissant ainsi, semblait tellement faire partie d'elle-même et être si intimement lié à ses angoisses et à sa vengeance, que souvent, dans l'accablement de son esprit bouleversé, elle se demande s'il n'était pas seulement l'incarnation hideuse de ses noires pensées. Il a parlé cependant de payement, de récompense pour ses ignobles services ; s'il était vraiment un être humain comme elle, la malheureuse, pourquoi ne venait-il pas réclamer ses droits ?

Tandis qu'elle médite ainsi, son oncle entre dans la chambre où elle est.

« Ma chère Valérie, je suis fâché de vous déranger, mais un individu vient d'arriver à cheval de Dijon. Il a fait, dit-il, le voyage de Paris pour vous voir, et sait que vous lui accorderez volontiers une entrevue. Je lui ai dit qu'il n'était pas probable que vous voulussiez l'accorder, et que, dans le cas où vous le voudriez, ce ne serait pas avec mon consentement. Qui peut être cette personne qui a l'impertinence de s'introduire ici à une telle heure ? Son nom m'est entièrement inconnu. »

Il lui remet une carte ; elle la regarde et dit à haute voix :

« Monsieur Raymond de Marolles. Cette personne a raison, mon cher oncle. Je veux la voir.

— Mais, Valérie ! » dit-il d'un air de remontrance.

Elle le regarde et ses joues pâles se colorent du sang espagnol de sa mère orgueilleuse.

« Mon cher oncle, dit-elle, il est convenu entre nous, n'est-il pas vrai, que je suis ma maîtresse absolue en toutes choses, et que vous avez une entière confiance en moi ? Quand vous cesserez d'avoir cette confiance, nous ferons mieux de nous séparer pour toujours, car nous ne pourrions vivre plus longtemps sous le même toit. »

Il jette un regard suppliant sur la figure inflexible, mais elle conserve l'immobilité de la mort.

« Faites conduire, dit-elle, M. de Marolles dans cet appartement. Je dois le voir et rester seule avec lui. »

Le marquis la quitte, et après quelques minutes, Raymond entre dans la pièce, introduit par le valet de chambre.

Il a toujours son air bien élevé, son indifférence élégante qui lui siéent si bien, et porte dans sa main une légère cravache à pomme d'or.

« Mademoiselle, dit-il, me pardonnera peut-être de me présenter ainsi ce soir si elle veut bien se souvenir qu'il y a déjà plus d'un mois écoulé depuis la triste aventure de l'Opéra, et que j'ai quelque sujet d'être impatient. »

Elle ne lui répond pas immédiatement ; car un domestique entre, portant une lampe qu'il pose sur une table à côté d'elle, après avoir tiré en travers de la grande croisée les épais rideaux de velours qui interceptent la clarté de la froide nuit d'hiver.

« Vous êtes étonnamment changée, mademoiselle, dit Raymond, en examinant à la lumière de la lampe son visage défait.

— Peut-être, répondit-elle d'un ton glacé, je ne suis pas accoutumée au crime et je ne puis en supporter facilement le souvenir. »

Il s'occupe en l'écoutant d'ôter avec son mouchoir la poussière de ses petites bottes de cheval brillantes, puis levant la tête, il dit en souriant :

« Allons, mademoiselle, je vous crois plus de philosophie. Pourquoi vous servir de vilains mots ? Crime, poison, assassinat. »

Il s'arrête entre chacun de ces trois mots comme si chaque syllabe était un instrument tranchant, et que, chaque fois qu'il les prononce, il l'eût frappée au cœur, s'arrêtant pour calculer la profondeur de la blessure.

« De tels mots n'existent pas pour la beauté et les personnes de haut rang. Un être en dehors de notre sphère nous offense, et nous l'écartons de notre passage. Nous pourrions aussi bien regretter l'insecte venimeux que nous détruisons parce qu'il nous a piqués. »

Elle ne daigne pas avoir l'air de comprendre ces paroles par le moindre regard ou le moindre geste, mais elle dit avec froideur :

« Vous avez été assez sincère, monsieur, pour m'avouer, quand vous m'avez servie là-bas à Paris, que vous agissiez ainsi dans le but d'une récompense. Vous êtes ici sans doute pour la réclamer ? »

Il lève les yeux sur elle avec un regard d'un éclat si étrange et un si singulier sourire recourbe la noire moustache qui cache la ligne mince de ses lèvres, qu'elle ne peut s'empêcher de tressaillir en le considérant avec anxiété. Il a résolu que dans la partie qu'ils vont jouer elle n'aura pas de cartes cachées, et qu'il pourra lire, par conséquent, sur son visage privé de tout masque de froide indifférence. Après un instant de silence, il répond à sa question.

« Je suis ici pour cela.

— C'est bien, monsieur, soyez assez bon pour fixer la somme que vous réclamez pour vos services.

— Vous êtes déterminée, mademoiselle, à ce qu'il paraît, dit-il, le même feu étrange brillant dans ses yeux, vous êtes déterminée à ne me prêter que les sentiments les plus cupides. Supposez que je ne réclame aucune somme d'argent en payement de mes services.

— Alors, monsieur, je vous ai mal jugé. Vous êtes un scélérat désintéressé et, comme tel, digne du respect des méchants. Dans ce cas notre entrevue est terminée. Je suis fâchée de vous voir refuser la récompense que vous avez si dignement gagnée et j'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir. »

Il pousse un éclat de rire long et sonore.

« Pardonnez-moi, mademoiselle, dit-il, mais en vérité vos paroles m'amusent. Un scélérat désintéressé ! Croyez-moi quand je vous dis que la scélératesse désintéressée est chose aussi impossible que la vertu désintéressée. Vous avez mal compris, mademoiselle, mais seulement quant à la nature de la récompense que je viens réclamer. Vous voudriez restreindre cette affaire à une question d'argent. Vous est-il

impossible d'imaginer que j'ai agi dans l'espoir d'une récompense plus haute que le prix le plus élevé qu'aurait pu m'allouer votre crédit chez votre banquier ? »

Elle le regarde d'un air égaré tandis qu'il s'arrête pour épousseter encore une fois ses bottes. Il lève la tête et jette un coup d'œil sur elle avec le même sourire terrible.

« Vous ne pouvez alors deviner, mademoiselle, le prix que je réclame pour mes services de là-bas ? demande-t-il.

— Non.

— Voyons, mademoiselle, réfléchissez.

— Ce serait inutile. J'aurais pu imaginer que vous demanderiez la moitié de ma fortune, me trouvant d'une certaine façon en votre pouvoir.

— Oh ! oui, dit-il en l'interrompant, vous êtes d'une certaine façon en mon pouvoir, positivement.

— Mais la possibilité que vous puissiez réclamer de moi autre chose que de l'argent n'est jamais entrée dans mon esprit.

— Mademoiselle, quand je vous vis pour la première fois, ce fut des stalles de l'Opéra, à travers une lorgnette. L'instrument, mademoiselle, était excellent, car il me révéla chaque trait et chaque nuance d'expression de votre beau visage. De l'observation de votre figure, je tirai deux ou trois conclusions sur votre caractère qui se trouvent aujourd'hui confirmer complètement mes prévisions. Vous êtes impressionnable, mais non prévoyante. Vous êtes résolue quand une fois votre esprit est fixé, mais cet esprit est facilement

influencé par autrui. Vous avez de la passion, de l'intelligence, du courage ; dons rares et magnifiques qui vous distinguent du reste des femmes ; mais vous ne possédez pas cette puissance de calcul, cette science d'induction qui ne voit jamais les effets sans les rapporter aux causes et que les hommes ont désignée sous le nom de mathématiques. Moi, mademoiselle, je suis mathématicien. Comme tel, je suis en votre présence pour jouer avec vous une partie dangereuse et comme tel, maintenant que l'heure est venue où je puis étaler mon jeu, vous verrez que je tiens les cartes gagnantes.

— Je ne puis vous comprendre, monsieur.

— Pas encore, peut-être. Quand vous m'honorâtes d'une première entrevue, il vous plût de m'appeler *aventurier*, vous employâtes l'expression comme un terme de reproche ; chose étrange, je n'ai jamais pris le mot dans ce sens. Quand il plut au ciel ou à la fatalité de me jeter dans un monde dans lequel ma vie n'a été qu'une longue lutte, il plut à cette puissance de ne me donner pour armes que mon intelligence dans ce grand combat. Ni rang, ni fortune, ni père, ni mère, ni ami, ni protecteur. Tout à gagner, rien à perdre. Combien j'avais déjà lutté quand je vous vis pour la première fois ; il vous serait difficile à vous, née dans ces grands salons vers lesquels je me suis efforcé de m'élever étant sorti de la boue des rues, il vous serait difficile, je le répète, de l'imaginer. Je vins à Paris il y a un an, possesseur d'une somme d'argent qui me paraissait une fortune, mais qui serait pour vous, peut-être, le revenu d'un mois. Je n'eus qu'un seul but : multiplier cette somme une centaine de fois. Je devins en conséquence un spéculateur ou, comme vous le dites, un aventurier. À titre de spéculateur, je pris ma place dans les stalles de l'Opéra le soir que je vous vis pour la première fois. »

Elle regarde complètement égarée tandis qu'il conserve son altitude nonchalante, jouant avec la pomme d'or de sa cravache, mais elle n'essaye pas de parler et il continue :

« J'eus le bonheur d'apprendre d'un voisin que vous étiez une des femmes les plus riches de France. Savez-vous, mademoiselle, comment un aventurier, possesseur d'une figure passablement belle et d'une tournure suffisamment aristocratique, calcule généralement pour s'enrichir, ou si vous ne le savez pas, pouvez-vous le deviner ?

— Non, dit-elle, le fixant en ce moment comme si elle était en catalepsie et qu'il eût eu sur elle un pouvoir magnétique.

— Alors, mademoiselle, je dois vous instruire. L'aventurier qui ne se soucie pas de grisonner et de devenir décrépit en faisant fortune par ces moyens lents et incertains que l'on appelle *industrie honnête*, cherche autour de lui une fortune toute faite et qui n'attend que lui pour la réclamer, il fait un riche mariage.

— Un riche mariage ! »

Elle répété les mots après lui comme machinalement.

« En conséquence, mademoiselle, en vous voyant et en apprenant l'étendue de votre fortune je me suis dit : voilà la femme que je dois épouser.

— Monsieur !… »

Elle se relève avec indignation mais l'effort est trop grand pour son corps brisé et elle tombe d'épuisement à la renverse.

« Non, mademoiselle, je ne dis pas voilà la femme que j'épouserai, mais plutôt la femme que je dois essayer d'épouser, car à ce moment, ne l'oubliez pas, je n'avais pas encore en main une seule carte pour la grande partie que j'avais à jouer. Je levai ma lorgnette et examinai longuement votre visage. Un magnifique visage en vérité, opinion depuis longtemps arrêtée entre vous et votre miroir. Je fus, je vous en demande pardon, désappointé. N'eussiez-vous été qu'une femme déshonnête, mes chances n'en eussent été que meilleures. Eussiez-vous été même bossue (je ne parle que d'une légère élévation d'une blanche épaule plus orgueilleuse, peut-être, que sa compagne) votre chevelure eût-elle même été colorée d'un soupçon de nuance rouge que les préjugés condamnent, que c'eût été pour moi un avantage superbe. Vain espoir de vous conquérir par la flatterie, puis un nouveau coup d'œil m'apprit que vous n'étiez pas assez naïve pour vous laisser subjuguer par un stratagème ou égarer par des phrases romanesques et cependant, mademoiselle, je ne désespérai pas encore. Vous étiez belle, vous étiez passionnée ; dans vos veines coulait le sang ardent d'une nation dont les enfants aiment ou haïssent jusqu'à la folie. Vous aviez, en un mot, un cœur et vous pouviez avoir un secret.

— Monsieur !

— Sous aucun rapport, vous observer n'était pas perdre son temps et, en conséquence, je vous observai. Deux ou trois gentilshommes vous parlaient, vous n'écoutiez aucun d'eux ; vous vous laissiez adresser la même question trois fois, et à la seconde interrogation vous aviez un tressaillement de surprise et faisiez un effort pour répondre. Vous étiez distraite. Or, comme je vous l'ai appris, mademoiselle, dans la science des mathématiques nous ne reconnaissons pas d'effet sans cause, il y avait donc chez vous une cause à

cette distraction. Après quelques instants le rideau se leva, vous n'étiez plus distraite. Robert le Diable arriva sur la scène, vous étiez toute attention. Vous vous efforciez, mademoiselle, de ne pas paraître attentive, mais votre bouche, le trait le plus expressif de votre visage, vous trahissait. La cause alors de votre première distraction était Robert le Diable.

— Monsieur… par pitié, dit-elle d'un air suppliant.

— Ce fut la carte de mon jeu, numéro un. Mes chances étaient à la hausse. Quelques minutes après, je vous vis jeter votre bouquet sur la scène. Je vis aussi le billet. Vous aviez un secret, mademoiselle, et j'en tenais le fil. Mes cartes étaient bonnes. Le reste était l'affaire de la conduite du jeu. Je savais que je n'étais pas mauvais joueur, et je me mis à la partie avec la détermination d'en sortir vainqueur.

— Finissez le récit de vos infamies, monsieur, je vous en prie, cela devient réellement insupportable. »

Elle essaye en parlant d'imiter l'indifférence de manières de son interlocuteur, mais elle est complètement subjuguée et terrassée ; elle attend qu'il continue comme la victime attend le bon plaisir du bourreau, et cela sans la moindre idée d'opposition.

« J'ai donc, mademoiselle, très peu de choses à ajouter, c'est de réclamer ma récompense. Cette récompense, c'est votre main. »

Il dit ces mots comme s'il n'avait jamais imaginé un seul instant la possibilité d'un refus.

« Êtes-vous fou, monsieur ? »

Elle a, depuis quelques instants, prévu cette gradation et elle comprend qu'elle est tout à fait impuissante entre les mains de cet infâme scélérat. Son infamie cependant, elle ne la connaît pas encore.

« Voyons, mademoiselle, rappelez vos souvenirs : un homme a été empoisonné. Il est assez facile de faire naître les soupçons, toujours disposés à se mettre en jeu, et beaucoup plus prêts à se mettre à l'œuvre. Il est assez facile de prouver un certain mariage secret ; une certaine visite à minuit chez ce fameux et pas très respecté chimiste, M. Blurosset ; il est facile de produire le bon signé par Mlle de Cévennes. Et ces preuves n'entraîneront-elles pas avec elles la conviction que je suis l'heureux possesseur d'un verre portant le blason de votre famille dans lequel existe encore le dépôt d'un poison bien connu des membres distingués de l'art médical. Je crois, mademoiselle, que ces quelques preuves, ajoutées au puissant motif révélé par votre mariage secret, seraient tout à fait suffisantes pour donner à tous les journaux de France de la besogne avec les détails des circonstances d'un assassinat sans précédent dans les annales criminelles de ce royaume. Mais, mademoiselle, je vous ai fatiguée ; vous êtes pâle, épuisée. Je n'ai pas l'intention de vous arracher violemment l'acceptation de mon offre. Réfléchissez à tout cela et demain apprenez-moi votre décision. En attendant, adieu ! »

Il se lève en parlant.

Elle incline la tête en signe d'assentiment à sa dernière proposition et il la quitte.

Sait-il ou suppose-t-il qu'il existe encore une autre raison pour rendre possible l'acceptation de sa main ? Pense-t-il

que son nom obscur peut être aussi une garantie pour elle dans les jours à venir ?

Oh ! Valérie ! Valérie ! à jamais poursuivie par le fantôme aux cheveux noirs et aux grands yeux disparus de ce monde pour ne plus y revenir. À jamais tourmentée par l'image de l'amour qui ne fut, même dans ses jours les meilleurs et les plus heureux, qu'un rêve décevant, d'autant plus trompeur qu'il était plus tendre, d'autant plus cruel qu'il était plus doux, un mensonge d'autant plus amer qu'il semblait être une plus sainte vérité. Pleure Valérie, pour les longues années à venir où l'écho sinistre répétera toujours :

« Oh ! jamais, jamais plus !… »

CHAPITRE IX

UN MARIAGE DANS LE GRAND MONDE

Un mois après le jour de cette entrevue, Paris s'occupait d'un singulier mariage sur le point d'être célébré dans les régions étroites et supérieures de ce monde qui forme le sommet de la pyramide aristocratique. La nièce et héritière du marquis de Cévennes allait épouser un gentilhomme que Paris connaissait très peu. Mais quoique Paris le connaisse très peu, Paris a néanmoins beaucoup de choses à dire ; toutes ses assertions peut-être n'ont pas le plus léger fondement. Ainsi, le mardi, Paris affirme que M. Raymond de Marolles est Allemand et réfugié politique ; le mercredi, Paris se rétracte ; il n'est pas Allemand, il est Français, c'est le fils d'un fils naturel de Philippe-Égalité, et par conséquent le neveu du roi, sous l'influence duquel le mariage a été négocié. Paris, en un mot, a de si nombreux renseignements sur M. Raymond de Marolles, qu'il est complètement inutile pour le marquis de Cévennes d'en donner un quelconque sur lui, et par suite il est seul à garder le silence sur ce sujet. M. de Marolles est un homme de mérite, un gentilhomme, bien entendu, et sa nièce a beaucoup d'attachement pour lui ; à part cela, le marquis n'articule pas un mot sur la matière. Combien plus Paris pourrait avoir à dire, s'il pouvait, pour une minute, deviner la scène orageuse qui eut lieu entre l'oncle et la nièce dans le château de Bourgogne ; quand, agenouillée devant le crucifix, Valérie jura qu'il y avait une si terrible nécessité à cet étrange mariage, que si son oncle la connaissait (et il ne la connaîtrait jamais), il se jetterait lui-

même à genoux devant elle pour la supplier de se sacrifier à l'honneur de sa noble maison. Quelles idées avaient pu faire naître dans l'esprit du marquis ces sombres insinuations, nul ne le savait, mais il cessa de s'opposer au mariage de l'unique rejeton de l'une des plus grandes familles de France avec un homme qui ne pouvait rien dire de son origine, mais qui avait reçu l'éducation d'un gentilhomme, et avait une force de volonté suffisante pour conquérir la fortune.

La cérémonie du mariage fut célébrée avec grande magnificence à Paris dans l'hôtel du marquis. La fortune, le rang et la fashion étaient également représentés dans les vastes salons, et M. de Marolles se trouva être le centre d'un cercle formé par la vieille noblesse de France. Il eût été bien difficile, même pour un observateur minutieux, de découvrir un éclair de triomphe dans ses brillants yeux bleus, ou un sourire jouant autour de ses lèvres minces, qui dénotassent que le nouveau marié était l'auteur fortuné d'un plan infâme et bien ourdi. Il portait, dans le fait, sa bonne fortune avec une telle indifférence d'homme bien élevé, que Paris l'inscrivit immédiatement parmi les grands hommes, sinon même au premier rang, ce qui est le septième ciel dans le paradis parisien. Il eût été difficile aussi, pour un observateur quelconque, de lire le secret du pâle, mais beau visage, de la mariée. Froide, calme et hautaine, elle avait un sourire stéréotypé pour tout le monde, et ne montra pas plus d'agitation pendant la cérémonie que si elle eût représenté une mariée dans une charade en action.

Peut-être que l'heure où un événement quelconque, si effrayant, si douloureux qu'il pût être, eût été capable de la réveiller de sa froide sérénité, s'était enfuie pour jamais. Peut-être qu'ayant survécu à son amour, elle avait survécu à la faculté de sentir ou de souffrir, et devait désormais vivre

pour le monde, comme une actrice distinguée dans la grande comédie de la société aristocratique.

Elle se tient dans l'embrasure d'une croisée chargée de plantes exotiques, qui forment un grand rideau de feuilles d'un sombre vert, et de fleurs des tropiques, à travers lequel pénètre la clarté bleue d'un ciel de printemps, clair, brillant et froid. Elle est occupée à causer avec une vieille duchesse, une personne fade ou plutôt flétrie, composée de trois parties de velours rouge, et tout le reste de dentelles de Valenciennes et de blanc de perle, et si affreusement parfumée, sur sa personne et dans ses vêtements, quelle est comme une boutique ambulante de coiffeur, et tout aussi insupportable.

« Et vous quittez la France dans un mois, pour prendre possession de vos propriétés situées dans l'Amérique du Sud ? demanda-t-elle.

— Oui, dans un mois, dit Valérie en jouant avec la feuille vert sombre d'un magnolia. Je suis heureuse de voir le pays natal de ma mère. Je suis fatiguée de Paris.

— En vérité, vous me surprenez ! »

La fade duchesse ne peut concevoir la possibilité d'un être fatigué de l'existence de Paris. Elle est enfoncé dans son trente-quatrième attachement platonique. Le présent objet est un romancier célèbre de l'école romantique, et comme en ce moment elle le voit entrer dans le salon par une porte éloignée, elle se retire de la croisée, en traînant sa personne parfumée à travers la foule joyeuse.

Peut-être M. Raymond de Marolles, en conversation avec un vieux général de l'empire dont la poitrine est une constellation d'étoiles et de croix, n'attendait-il que cette occasion, car il s'avance d'un pas léger et avec une démarche

gracieuse vers l'endroit où est assise sa nouvelle épouse, dont les doigts sont occupés à détruire des fleurs délicates de serre chaude, et à en disperser les débris sur le parquet à ses pieds, d'une façon vraiment extravagante.

« Valérie ? » dit-il, en se penchant vers elle et en lui parlant d'une voix dont l'intonation douce et musicale aurait pu passer pour tendre, si elle n'eût manqué de ce timbre harmonieux qui part de l'âme, mais en étant privée elle sonnait creux comme de la monnaie fausse.

La place où était assise la mariée était si abritée par les fleurs, et les draperies de satin qui enveloppaient la croisée, qu'elle formait un petit coin, séparé du reste de la pièce encombrée par la foule.

« Valérie ? » répéta-t-il.

Et voyant qu'elle ne lui répond pas, il pose sa main blanche dégantée sur son poignet chargé de bijoux.

Elle se leva vivement, et, se redressant de toute sa hauteur, secoua sa main avec un geste qui, eût-elle été touchée par le plus odieux et le plus repoussant des reptiles rampant sur la surface de la terre, n'aurait pu exprimer une horreur et un dégoût plus profonds.

« L'occasion ne saurait être plus favorable, dit-elle, pour vous faire entendre ce que j'ai à vous dire. Vous pouvez peut-être comprendre que vous adresser la parole est pour moi chose si révoltante, que j'userai du plus petit nombre de mots possible, et que je me servirai de leur sens le plus clair. Vous êtes l'incarnation de mes malheurs et de mon crime ; comme tel, vous pouvez peut-être concevoir combien profondément je vous hais. Vous êtes un infâme, et un infâme si mesquin et si méprisable, que même à l'heure de votre suc-

cès, vous êtes pitoyable ; oui, pitoyable, en n'ayant pas le pouvoir, du fond de l'abîme où vous êtes tombé, de connaître combien vous êtes dégradé ! Comme tel, je vous méprise et vous abhorre, comme nous abhorrons ces insectes venimeux, qui, du milieu de leur corruption, nous défient de les saisir et de les écraser.

— Et comme votre époux, madame ?… Les paroles les plus dures le troublent si peu, qu'il se baisse pour ramasser une fleur rare, qu'elle a jetée dans sa colère, et la place soigneusement à sa boutonnière. Et comme votre époux, madame ?… L'état de vos sentiments envers moi dans ce rôle, est peut-être une question de plus à arrêter.

— Vous avez raison, dit-elle, toute indifférence railleuse mise de côté, et frémissant de rage et de dédain ; voilà la question. Votre spéculation a été une spéculation heureuse.

— Complètement heureuse, dit-il en continuant d'attacher la fleur à son habit.

— Vous avez la disposition de ma fortune.

— Une fortune que beaucoup de princes seraient fiers de posséder, » interrompt-il, regardant la fleur et non pas elle.

C'est un homme courageux, très vraisemblablement, mais il n'a pas la réputation de regarder les gens en face, et il ne se soucie point de rencontrer les yeux de sa femme en ce moment.

« Mais si vous pensez que les mots dont l'interprétation sacrée a été prostituée par nous en ce jour, ont une signification quelconque pour vous ou pour moi, si vous n'êtes pas convaincu qu'il n'y a pas un laquais ou un groom dans cette vaste cité, un mendiant déguenillé dans toutes ces myriades

de rues, auquel je ne donnerais plus volontiers le nom d'époux qu'au misérable qui est en ce moment devant moi, vous ne connaissez ni moi ni mon sexe. Ma fortune vous appartient ; prenez-la, gaspillez-la, jetez-la aux vents, dépensez-la jusqu'au dernier liard, dans les misérables vices qui sont les plaisirs des hommes comme vous. Mais osez m'adresser un seul mot de vos lèvres mensongères, osez approcher de moi pour ne toucher que le bas de ma robe, et aussitôt je proclame l'histoire de notre mariage du commencement à la fin. Croyez-moi, quand je vous le dis, et si vous regardez dans mes yeux, vous pourrez y lire que peu de chose me retient et m'empêche de me poser en ce moment au milieu de cette vaste assemblée, et de déclarer solennellement que je suis une vile et horrible meurtrière, et que vous êtes mon tentateur et mon complice. Croyez-moi donc, quand je vous dis qu'il suffit d'un seul de vos regards pour me pousser à publier ce hideux secret, et à en crier les détails, même sur la place publique. Croyez cela, et restez satisfait avec le salaire de votre œuvre. »

Épuisée de fureur, elle tombe sur son siège. Il la regarde d'un air dédaigneux et railleur ; il la méprise pour cette éruption soudaine de rage et de haine, car il sent combien, avec son esprit calculateur et son tempérament de glace, il lui est supérieur.

« Vous êtes tant soit peu précipitée, madame, dans vos conclusions. Qui a dit que j'étais mécontent du salaire de mon œuvre, quand c'est pour ce salaire seul que j'ai joué la partie dans laquelle, comme vous le dites, je suis le gagnant ? Au reste, je ne pense pas être homme à briser mon cœur pour l'amour de n'importe quelle femme vivante, n'ayant jamais bien compris que cette maladie du cerveau, à

laquelle les hommes ont donné le nom d'amour, pût réellement exister ; et lors même que l'éclat de beaux yeux noirs serait chose nécessaire à ma félicité, je n'ai pas besoin de vous dire, madame, que la beauté est très complaisante pour un homme avec une fortune aussi considérable que celle dont je suis le maître aujourd'hui. Il n'y a rien sur terre qui puisse s'opposer à ce que nous vivions en bonne intelligence ; et peut-être ce mariage, dont vous parlez avec tant d'amertume, pourrait-il être aussi heureux que beaucoup d'autres, si nous pouvions, en me supposant Asmodée et vous mon élève, regarder en ce moment à travers les toits de cette bonne ville de Paris. »

Je me demande si M. de Marolles avait raison ? Je me demande si ce sacrement trois fois saint institué par un pouvoir divin, pour la gloire et le bonheur de la terre, est jamais, par une chance quelconque, profané et changé en amère dérision, ou en un méchant mensonge. Si, par quelque hasard, ces mots sacrés servirent jamais, dans une heure sombre de l'âge de ce monde, à unir certains êtres, qui eussent été plus heureux séparés et étrangers l'un à l'autre, quoiqu'ils reposent dans le même tombeau ; ou si, en vérité, cette solennelle cérémonie n'a pas souvent uni certains êtres, avec une chaîne que le temps ne peut ni raccourcir ni allonger, et qui enfin, dans quelques esprits mal organisés, est tombée au niveau d'une farce pitoyable et usée.

C'était, peut-être, un semblable doute qui faisait hocher la tête massive de John Millon, quand il écrivait ce traité sous un dur nom grec, et essayait de dénouer avec l'encre et la plume le nœud formé avec sa langue, que des hommes sages avouent ne pouvoir jamais être entamé avec les dents, quoiqu'ils fassent, pour le mordre et le déchirer.

Cependant les bouchons sautent nombreux et fréquents des bouteilles de vin de Champagne, de Moselle et du Rhin. Si fréquents, en vérité, que la fade duchesse, devenant plus romanesque à chaque verre de vin qu'elle absorbe, parle au romancier de Descartes et de Condillac jusqu'à lui en donner mal à la tête. Cependant les gens à la mode et de haut rang réunis dans les salons du marquis ne tarissent pas d'éloges sur M. Raymond de Marolles, et complimentent le marquis des manières gracieuses de son neveu par alliance. Cependant un soleil brillant perce à travers la palissade de fleurs et les rideaux de riche satin, pour éclairer l'orgueilleuse tête de la mariée, et cependant enfin, ce beau jour de printemps ne se change pas en un jour pâle et blafard en signe d'horreur de ce mariage, qui a été un si vil outrage fait à une sainte institution.

CHAPITRE X

MAGNÉTISME ANIMAL

Un mois environ s'était écoulé depuis cet étrange mariage, et M. Blurosset était assis devant sa petite table au tapis vert, la lumière de la lampe éclairant directement les paquets de cartes étalés, sur lesquels les lunettes bleues se penchaient avec la même attention et le même regard concentré que le soir où le destin de Valérie tomba des lèvres du professeur de chimie et de nécromancie. Par moments, de ses doigts légers et pleins de précaution, M. Blurosset change la place d'une carte ou des cartes, quelquefois il se renverse sur le dos de sa chaise et réfléchit profondément, sa bouche sans expression, qui ne trahit aucun secret, ne révèle rien de la nature de ses pensées. Quelquefois il fait des marques sur un long morceau de papier, trace des rangées de figures et des signes d'algèbre, sur lesquels il médite longuement. Bientôt, ensuite, il lève la tête, et prête l'oreille.

Son petit appartement a deux entrées. L'une conduit à l'escalier extérieur, l'autre communique avec sa chambre à coucher. Cette dernière est entr'ouverte, très peu, mais assez cependant pour laisser apercevoir une faible lumière dans l'intérieur de la chambre ; c'est dans la direction de cette porte que les lunettes bleues sont fixées, quand M. Blurosset interrompt ses calculs pour prêter l'oreille, et c'est le bruit dans l'intérieur de cette chambre qu'il écoute.

Ce bruit est la respiration laborieuse et pénible d'un homme. La chambre est occupée.

« Bien, dit maintenant M. Blurosset, la respiration est certainement plus régulière. C'est, en vérité, un cas surprenant. »

En disant ces mots, il regarde sa montre.

« Onze heures cinq minutes, c'est l'heure de la dose, » murmure-t-il.

Il ouvre la petite armoire dans laquelle il a pris le poison qu'il a donné à Valérie, cherche quelques fioles desquelles il fait tomber plusieurs gouttes qu'il mélange dans un petit verre de pharmacie ; il regarde cette mixture à la lumière, la pose sur ses lèvres et passe ensuite dans la pièce voisine.

On entend un bruit comme si la personne à laquelle il donne le remède faisait une faible résistance, mais après un instant, M. Blurosset sort de la chambre avec le verre vide.

Il se rassied devant le tapis vert, et reprend ses combinaisons sur les cartes. Bientôt la sonnette retentit à la porte de la maison.

« Si tard, murmure M. Blurosset » c'est très probablement quelqu'un pour moi. »

Et il se lève, ramasse les cartes en un seul paquet, et allant vers la porte de sa chambre à coucher, il la ferme doucement. Cela fait, il écoute un moment l'oreille collée sur la boiserie, s'il n'y a plus de bruit de respiration de l'autre côté.

Ces opérations à peine terminées, plusieurs coups se font entendre à l'autre porte. Il l'ouvre. La personne qui entre est une femme, très simplement vêtue, et enveloppée d'un voile épais.

« Monsieur Blurosset, demande-t-elle.

— Lui-même, madame, entrez, je vous prie, et donnez-vous la peine de vous asseoir. »

Il lui présente une chaise à une petite distance du tapis vert, et la place aussi loin que possible de l'entrée de sa chambre à coucher. Elle s'assied, et comme il attend qu'elle entame la conversation, elle dit :

« J'ai entendu parler de votre réputation, monsieur, et viens…

— Allons, madame, dit-il, en l'interrompant, vous pouvez lever votre voile, si vous le désirez. Je me souviens parfaitement de vous, je n'ai pas oublié le son de votre voix, mademoiselle de Cévennes. »

Il n'y a pas une ombre d'impertinence dans la manière avec laquelle il prononce ces mots, il parle comme s'il constatait simplement un fait, qu'il est bien aise qu'elle connaisse. Dans tout ce qu'il fait ou dit, il a l'air d'un savant dont la vie ne sort pas des régions de la science.

Valérie, car c'est bien elle, lève son voile.

« Monsieur, dit-elle, vous êtes sincère avec moi, et il me sera agréable d'être dans la même condition avec vous. Je suis très malheureuse, je le suis depuis quelques mois, et je le serai jusqu'au jour de ma mort. Une seule raison m'a empêchée de venir chez vous avant ce jour, vous offrir la moitié de ma fortune pour une autre substance semblable à celle que vous m'avez vendue il y a quelque temps. Vous pouvez juger, d'après cela, que cette raison était toute-puissante, puisque, la mort seule pouvant me procurer la paix, je n'ai pas encore essayé de mourir. Mais je désire avoir à ma disposition les moyens d'une mort certaine. Je puis n'avoir ja-

mais besoin d'en user, et je jure de ne jamais en user que sur moi-même. »

Pendant tout ce temps, les lunettes bleues ont été fixées sur son visage, et maintenant M. Blurosset l'interrompt :

« Et pour une substance pareille, vous m'offririez une somme considérable ? demande-t-il.

— Oui, monsieur.

— Je ne puis vous la vendre, dit-il, aussi tranquillement que s'il eût parlé de quelque bagatelle sans importance.

— Vous ne pouvez ? s'écrie-t-elle.

— Non, mademoiselle. Je suis un homme entièrement absorbé dans la recherche de la science. Ma vie a été depuis si longtemps consacrée à la science seule, que peut-être en suis-je venu à considérer trop légèrement tout ce qui sort du cercle de mon petit laboratoire. Vous m'avez demandé un poison, il y a quelque temps, ou du moins vous fûtes introduite ici par un de mes élèves, à la prière duquel je vous vendis ce poison. J'ai été pendant vingt ans occupé de l'étude de cette substance. Je puis ne pas en connaître encore complètement les propriétés, mais j'espère y parvenir avant que l'année soit écoulée. Je vous la donnai, et quoique je veuille bien croire le contraire, elle peut dans vos mains avoir été la cause de quelque méprise. »

Il s'arrête et la regarde un moment ; mais elle a depuis si longtemps la conscience de son crime, celui-ci s'est tellement identifié avec elle-même, qu'elle ne sourcille pas devant l'examen du chimiste.

« J'ai mis une arme dans vos mains, continue-t-il ; et je n'avais pas le droit d'agir ainsi. Je ne réfléchis pas à cela

alors, mais j'y ai réfléchi depuis. Au reste, je n'ai aucun motif qui m'engage à vous vendre la substance que vous me demandez. L'argent est pour moi de peu d'utilité, hors les dépenses nécessaires pour me procurer les produits chimiques que j'emploie. Celles-ci, il montre les cartes, me donnent assez pour cela, en dehors de ces frais, mes besoins n'exigent que quelques francs par semaine.

— Alors, vous ne voulez pas me vendre ce poison ? Vous êtes décidé ? demande-t-elle.

— Tout à fait décidé ! »

Elle hausse les épaules.

« Comme il vous plaira ; il y a toujours la rivière, et vous pouvez être assuré, monsieur, que ceux qui ne peuvent supporter la vie sauront bien trouver les moyens de mourir. Je vous souhaite le bonsoir. »

Elle est sur le point de quitter la chambre, quand elle s'arrête, la main sur le bouton de la porte et se retourne.

Elle reste quelques minutes immobile et silencieuse, une main sur la poignée de la porte et l'autre pressée sur son cœur. M. Blurosset a comme l'ombre d'un air de surprise dans sa contenance impassible.

« Je ne sais pas ce qui se passe en moi, ce soir, dit-elle, mais quelque chose semble m'enraciner à cette place. Je ne puis quitter cette chambre.

— Vous êtes indisposée, mademoiselle, peut-être. Permettez-moi de vous donner un cordial.

— Non, non, je ne suis pas indisposée. »

Elle garde de nouveau le silence, ses yeux ne sont pas fixés sur le chimiste, mais ils ont un regard étrange et vague. Elle lui demande soudain :

« Croyez-vous au magnétisme ? »

— Madame, j'ai usé la moitié des jours de ma vie à essayer de répondre à cette question, et je ne puis y répondre qu'à demi. Quelquefois oui, quelquefois non.

— Croyez-vous qu'il soit possible à une âme d'être douée de la mystérieuse prescience des sentiments d'une autre âme ? d'être triste, quand elle est triste, quoique n'ayant personnellement aucun motif de tristesse, et de se réjouir quand elle est heureuse, n'ayant aucune raison de se réjouir ?

— Je ne puis répondre à votre question, madame, parce qu'elle en entraîne une autre. Je n'ai pas encore découvert ce qu'est réellement l'âme. Le magnétisme animal, s'il devient jamais une science, sera une science toute matérielle, et l'âme échappe à toute dissection de la matière.

— Croyez-vous, alors, que par l'influence de quelque fluide, dont la nature nous est inconnue, nous puissions avoir la conscience étrange de la présence ou de la proximité de certaines personnes qui ne nous est révélée ni par la vue ni par l'ouïe, mais plutôt par une espèce de sensation qu'elles sont près de nous ?

— Vous croyez cela possible, madame, ou autrement vous ne m'adresseriez pas cette question.

— Peut-être. J'ai quelquefois pensé avoir cette conscience, mais cela se rapportait à une personne qui est morte.

— Eh bien, madame…

— Et vous me croirez folle, et je me crois folle aussi ; car je sens comme si cette personne morte était près de moi ce soir. »

Il se lève, et, s'approchant d'elle, tâte son pouls. Il est accéléré et intermittent ; évidemment elle est violemment agitée, quoiqu'elle fasse les plus grands efforts pour se contenir.

« Mais vous dites que cette personne est morte ? demande-t-il.

— Oui, elle est morte depuis quelques mois.

— Vous savez que les fantômes sont des choses qui n'existent pas ?

— J'en suis parfaitement convaincue !

— Et cependant ?… demande-t-il.

— Et cependant je sens comme si le mort était ce soir près de moi… Dites-moi, il n'y a dans cette chambre personne que nous ?

— Personne.

— Et cette porte conduit…

— Dans la chambre où je couche.

— Et il n'y a personne ? demande-t-elle.

— Personne. Permettez-moi de vous donner un calmant, madame ; vous êtes positivement indisposée.

— Non, non, monsieur ; vous êtes trop bon. Je me ressens encore des suites d'une longue maladie. Elles sont peut-

être la cause de mes folles idées de ce soir. Demain je quitte la France, peut-être pour toujours. »

Elle le laisse. Elle s'arrête un moment sur les marches de l'escalier sombre, et semble irrésolue, comme à moitié décidée à retourner, mais elle continue de descendre rapidement, et dans une minute elle se trouve dans la rue.

Elle prend un chemin détourné pour regagner sa demeure. Si simplement vêtue et avec son voile épais, personne ne la remarque durant toute sa course.

Son époux, M. de Marolles, assiste à un dîner donné par un membre distingué de la Chambre des pairs. Décidément, il a tenu les cartes gagnantes dans le jeu de la vie. Et elle, à jamais poursuivie par le passé, avance d'un pas fatigué vers l'avenir sombre et inconnu.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Ce livre numérique

a été édité par la

bibliothèque numérique romande

https://ebooks-bnr.com/

en juillet 2022.

— Élaboration :

Ont participé à l'élaboration de ce livre numérique : Lise-Marie, Isa, Françoise.

— Sources :

Ce livre numérique est réalisé principalement d'après : M. E. Braddon, *La Trace du serpent, tome premier*, Paris, Hachette, 1863. D'autres éditions ont pu être consultées en vue de l'établissement du présent texte. L'illustration de première page, *Serpent fossile (Eoserpentes)* a été photographiée par Daderot le 20.04.2011 (Exposition du Naturmuseum Freiburg, à Freiburg im Breisgau).

— Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître…**

— Autres sites de livres numériques :

Plusieurs sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à l'adresse : www.noslivres.net.